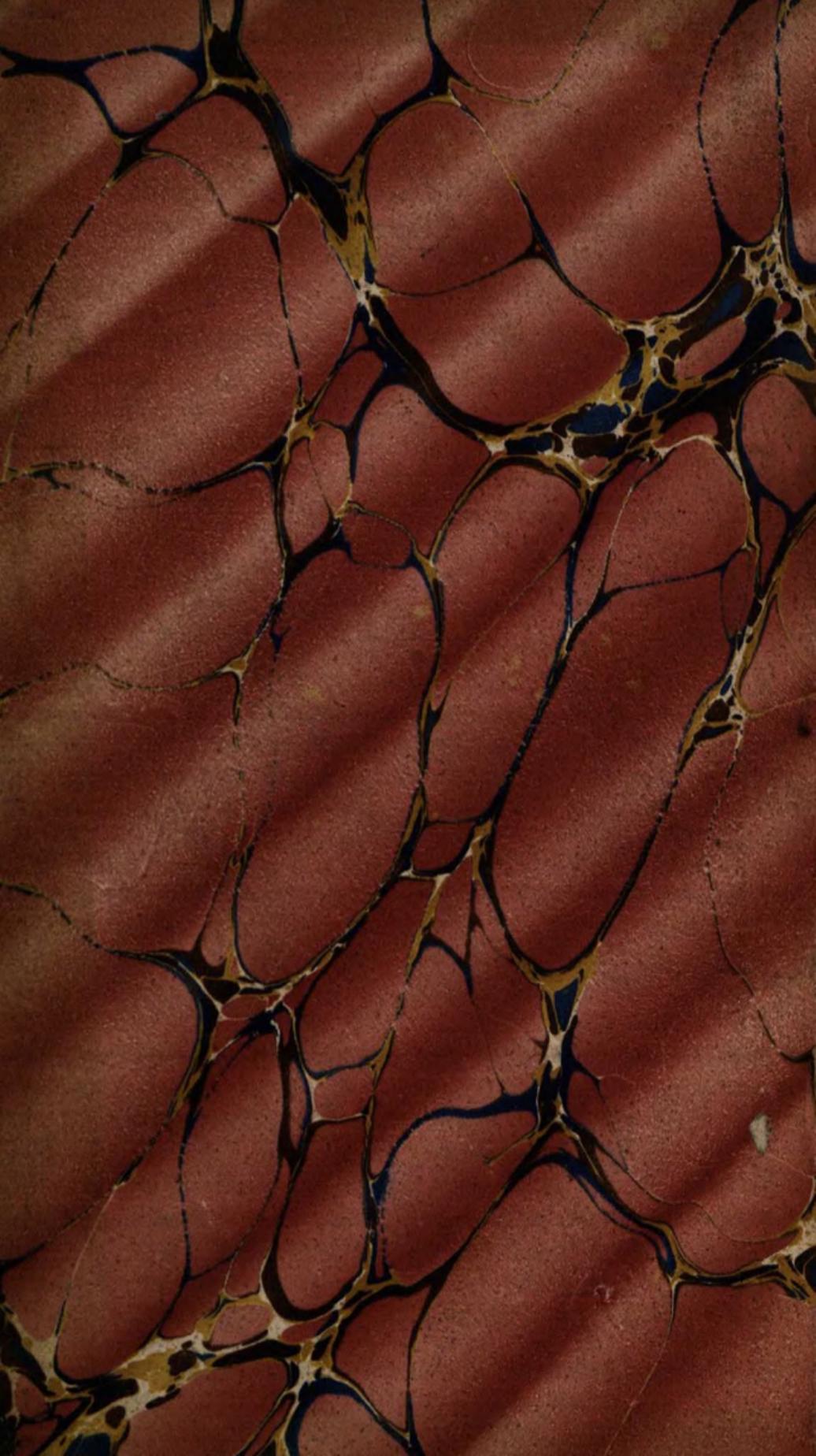


10660 [6]











VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

TROISIÈME VOYAGE.

VI.



VOYAGES

Se trouve aussi chez

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.

BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des Augustins.

M^{me} ARLAUD, Libraire, Galerie Delorme.

Les exemplaires d'usage ont été déposés conformément à la loi.



10660[6]

VOYAGES
DU CAPITAINE COOK,
DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES,
ET AUTOUR DU MONDE,

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME, ACCOMPAGNÉS

DES RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS,
ET

D'UNE NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS
DE DIFFÉRENS VOYAGES PLUS RÉCENS,

SUR la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les Iles de
la Société, les Iles des Amis, les Iles Sandwich, l'Indien
Omaï, et la révolte de l'Équipage d'un vaisseau pour se fixer
à Taïti.

DE 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE, réduite à la partie historique; précédée d'un
COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collec-
tion, et d'un PETIT VOCABULAIRE des termes de Géographie et de Marine.

PAR M. G T.

ORNÉE de la Carte générale et de 30 figures.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

LEROUGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1811.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5152572

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

TROISIÈME VOYAGE

DU CAPITAINE COOK.

NAVIGATION autour du monde et au pôle boréal, sur les vaisseaux la *Résolution* et la *Découverte*. — Années 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780.

CHAPITRE XVI.

SUITE de la reconnaissance de la côte d'Amérique. — Différens caps. — Rivière de Cook. — Lettre russe. Conjectures qu'elle fait naître. — Arrivée à Oonalaschka. — Entrevue avec les Naturels. — Seconde lettre russe. — Baie de Bristol. — Bas fonds. — Mort de M. Anderson. — Cap du prince de Galles. — Relâche sur la côte d'Asie.

LORSQUE j'eus quitté le détroit du Prince-Guillaume, je gouvernai au sud-ouest. Un promontoire d'une hauteur prodigieuse, que je décou-

vis le 21 mai , jour anniversaire de la princesse Elisabeth , reçut le nom de cette princesse. Au-delà de ce cap je ne voyais aucune terre , et je me crus parvenu à l'extrémité occidentale du continent ; mais l'erreur fut de courte durée , et bientôt j'aperçus de nouvelles terres dans l'ouest sud-ouest. Le 23 sur le midi , nous n'étions qu'à trois lieues de la côte. Elle formait une pointe qui sans doute est le cap Saint-Hermogènes de Behring. Elle gît par $58^{\text{d}} 15'$ de latitude , et $207^{\text{d}} 42'$ de longitude.

Le 25 , je vis une pointe basse éloignée , que j'appelai *Pointe Banks*, en souvenir du savant naturaliste qui avait été de ma première expédition. Je portai alors sur le cap Elisabeth que nous avions distinctement en vue ; et en approchant , nous découvrîmes un groupe de hautes îles et de rochers , sans aucune liaison avec d'autres terres. La nudité de leur surface leur fit donner le nom d'*Iles Stériles*. Je nommai *Cap Douglass*, en l'honneur de mon digne ami le docteur Douglass , chanoine de Windsor , un vaste promontoire dont le sommet , d'une hauteur surprenante , se divise en deux montagnes qui s'élèvent au-dessus des nuages et semblent toucher aux cieux. Entre ce cap et la pointe Banks , la côte paraît former une grande et profonde baie , que je nommai *Baie de la*

Fumée, à cause des tourbillons de fumée que nous apercevions sur la pointe voisine.

Je continuai de longer la côte, et reconnus successivement jusqu'au 28, le *Mont Saint-Augustin* et le *Cap Bède*. Je rencontrai alors une entrée que je remontai dans l'espoir de trouver un passage. Le 30, nous mouillâmes par dix-neuf brasses fond de petits cailloux. Nous reçûmes la visite de deux pirogues; chacune n'était montée que d'un homme. Arrivés à la portée des vaisseaux, ils hésitèrent pour s'en approcher; mais on les décida par des signes d'amitié. L'un d'eux nous parla beaucoup et en pure perte, car nous ne comprîmes pas une seule parole. Il montra le rivage; ce qui était sans doute une invitation de descendre à terre. Ils reçurent avec joie quelques bagatelles qu'on leur jeta des vaisseaux. Ces hommes ressemblaient à tous égards aux habitans du détroit du Prince-Guillaume. Leurs pirogues étaient de la même forme et de la même construction. Ce même jour, nous aperçûmes beaucoup de fumée sur les terres basses de la rive occidentale; nous en conclûmes que ces terrains bas et les îles sont les seuls endroits habités.

Nous levâmes l'ancre à la naissance du flot. La marée avait une vitesse et une force prodigieuses. Jusques-là l'eau avait eu le même de-

gré de salure, à la mer basse et à la mer haute, mais à la fin de l'èbe on la trouva fraîche, et nous reconnûmes que nous étions à l'embouchure d'une grande rivière. Il n'y avait donc plus d'espoir de rencontrer un détroit qui communiquât avec les mers du nord; mais puisque nous nous étions si fort avancés, je voulus en avoir encore une plus entière conviction. Le 31 au matin, nous appareillâmes avec le flot, et nous remontâmes le canal. Vers les huit heures, nous vîmes arriver une grande pirogue et plusieurs petites. Ces dernières n'avaient qu'une seule personne à bord. Quelques unes des rames ou pagaies étaient à deux pales, comme celles des Eskimaux. La grande pirogue portait des hommes, des femmes et des enfans. Avant de s'approcher des vaisseaux, ils déployèrent un manteau, qu'ils élevèrent au bout d'une longue perche, comme un signe de leurs intentions pacifiques, et ce manteau, ils nous le donnèrent en retour de quelques bagatelles. Ils échangèrent des fourrures de peaux de loutres, de martres, de lièvres et d'autres animaux; quelques dards, une petite quantité de saumon et d'autres poissons, pour de vieilles hardes, des grains de rassade, et quelques pièces de fer. On leur vit des couteaux et des grains de verre couleur bleu céleste; ils auraient désiré de plus

gros morceaux de fer : ils donnaient à ce métal le nom de *goone*. Ils prononcèrent plusieurs fois les mots *keeta*, *naema*, *oonaka*, et un petit nombre d'autres que nous avons entendus dans le détroit du Prince-Guillaume.

A neuf heures nous laissâmes tomber l'ancre, par seize brasses à la distance d'environ deux lieues du rivage occidental. L'èbe commençait à reverser ; le ciel chargé de nuages, se couvrait et se découvrait tour-à-tour. Dans l'un de ces intervalles, nous aperçûmes une ouverture sur la côte orientale, qui, de la station des vaisseaux, nous restait à l'est avec une basse terre, que nous prîmes pour des îles situées entre nous et le continent. Nous découvrîmes aussi dans le nord, une terre basse qui paraissait s'étendre depuis le pied des montagnes d'un côté jusqu'à celles du côté opposé ; et à marée basse, nous vîmes des brisans sortir de cette terre. Ces observations laissaient à décider si le détroit prenait à travers l'ouverture une direction orientale, si cette ouverture n'en formait qu'un bras, ou enfin si le détroit continuait de se prolonger au nord à travers la terre basse qui était en vue. La suite et la direction de la chaîne des montagnes des deux côtés semblait appuyer cette dernière supposition.

Pour déterminer ce point intéressant, et pren-

dre une connaissance exacte des brisans et des bas-fonds, j'envoyai le *master* (1) avec deux canots. Il fut de retour le 1^{er} juin vers les deux heures du matin. Il rapporta qu'étant arrivé à la terre basse, il avait trouvé que la rivière n'avait pas plus d'une lieue de largeur, et qu'elle prenait entre les terres une direction septentrionale. Il l'avait remontée dans une étendue de trois lieues, où la sonde lui avait toujours rendu depuis vingt jusqu'à dix-sept brasses. Elle lui avait paru navigable pour les plus gros bâtimens. Il descendit sur une île où il vit des groseilliers chargés de fruits déjà formés, et plusieurs autres arbres et arbustes qui lui étaient inconnus. Du point où il s'arrêta, il découvrit à une distance d'environ trois lieues au nord, une autre séparation entre la chaîne orientale des montagnes à travers laquelle il supposait que la rivière prenait une direction nord-est; mais je jugeai plus probable que ce n'était là qu'un autre bras, et que le grand canal conservait sa direction au nord, entre les deux grandes chaînes demontagnes.

Il ne nous restait alors aucun espoir de trouver

(1) M. BLIGM; c'est ce même officier qui, onze ans après, commandait le navire le *Bounty*, et que son équipage révolté abandonna dans un frêle esquif, au milieu de la mer immense du Sud. (Voyez sur cet événement la Notice à la fin du volume.)

un passage au nord dans cette partie de la côte. Je voulus profiter du flot, pour prendre une connaissance exacte de la branche orientale du détroit, et par là, mettre en évidence si la terre basse de la rive orientale de la rivière était une île, comme nous l'avions supposé, ou si elle faisait partie du continent : cette dernière conjecture se justifia bientôt. Ne pouvant arriver à la rivière avant la haute-mer, j'avais fait exécuter, par des bâtimens à rames, ce qui devenait impossible aux vaisseaux. Deux canots partirent sous les ordres du lieutenant King. Tout le terrain bas que nous avons pris pour un île ou pour un groupe d'îles, est une suite du continent qui se prolonge depuis les bords de la grande rivière jusqu'au pied des montagnes auxquelles elle se joint. Je donnai à ce bras oriental le nom de *Rivière Turnagain* (Rivière du Retour). Je l'ai reconnue jusqu'à la latitude de $61^{\text{d}} 30'$ et 210^{d} de longitude, c'est-à-dire, à plus de trente lieues depuis son embouchure, sans rien apercevoir qui indiquât sa source.

Si la découverte de cette grande rivière (1)

(1) Le capitaine Cook avait laissé en blanc dans son journal le nom de cette rivière. Lord Sandwich remplit cette lacune et écrivit, *Rivière de Cook*.

devient jamais utile aux nations, en ouvrant au commerce des communications plus étendues, on regrettera moins le tems que nous avons employé à la reconnaître. Pour nous qui avons en vue un bien plus grand objet, le délai qu'elle occasionna, fut une perte essentielle. La saison était déjà fort avancée, nous ignorions jusqu'où il nous faudrait prolonger dans le sud la côte de l'Amérique. Nous avons déjà les plus fortes preuves que le continent septentrional de cette partie du Monde s'étend bien plus loin à l'ouest, que nous ne devons nous y attendre d'après les cartes modernes les plus estimées. Tout cela fait penser que l'existence d'un passage à la baie de Baffin ou d'Hudson, est bien moins probable, et que s'il existe, contre toute apparence, il doit être d'une bien plus grande étendue; mais j'éprouvai quelque satisfaction en songeant, que si je n'eusse point reconnu que ce golfe considérable n'offrait point de communication au nord avec la mer, les géographes de spéculation n'auraient pas manqué, en faisant de nouvelles cartes, d'y tracer un passage avec autant d'assurance qu'ils y placent les détroits chimériques de Fonte et de Fuca.

Ce même jour, j'envoyai de nouveau M. King avec deux canots armés. Il prit possession de la rivière et du pays, au nom de S. M. B., et

enterra une bouteille contenant quelques pièces d'argent de 1772 frappées au coin du roi, avec un papier sur lequel étaient inscrits les noms des vaisseaux et l'époque de la découverte. La pointe septentrionale, sur laquelle il était descendu, fut appelée *Pointe de Possession*. Au moment où M. King approchait de la côte, vingt Naturels se montrèrent en étendant les bras: ils exprimaient par ce signe qu'il pouvait avoir en eux une pleine confiance, et ils lui firent même observer qu'ils étaient sans armes. Ces Américains éprouvèrent beaucoup de frayeur à la vue de nos fusils, et supplièrent, par les gestes les plus expressifs, qu'on les mît de côté. M. King y consentit, et ces Sauvages se montrèrent extrêmement gais et sociables; ils avaient avec eux quelques morceaux de saumon frais et plusieurs chiens. M. Law, chirurgien à bord de la *Découverte*, acheta un de ces animaux, le mena près du rivage et le tua d'un coup de fusil en présence des Naturels. L'effet de cette arme les jeta dans un étonnement inexprimable. Ils ne se crurent pas en sûreté avec des hommes si dangereux et se retirèrent; mais on découvrit qu'ils avaient caché leurs lances derrière des buissons peu éloignés. M. King remarqua que cette terre était marécageuse, et le sol maigre, léger et noirâtre: il n'y croissait que peu d'arbres et

d'arbustes, et une herbe très-petite. Il n'aperçut pas une seule plante en fleur.

Le 2, je gouvernai pour prolonger la côte occidentale, et le retour du flot me fit jeter l'ancre à très-peu de distance de la dernière station. Bientôt nous vîmes arriver plusieurs grandes pirogues et quelques petites. Les Américains nous vendirent jusqu'à leurs vêtemens, et la plupart restèrent complètement nus. Parmi les peaux qu'on leur acheta, il s'en trouvait plusieurs de lapins et de renards, dont le poil rougeâtre était de la plus grande beauté. Ils donnaient au fer la préférence sur tout ce qu'on pouvait leur offrir. Ils avaient moins d'ornemens autour des lèvres que les habitans du détroit du Prince-Guillaume, mais ils en avaient davantage et de plus longs au travers du nez. Leurs vêtemens étaient aussi plus chargés d'une espèce de broderies blanches et rouges.

Nous redescendîmes la rivière à l'aide d'une jolie brise du sud. Dans cette route la *Résolution* toucha sur un banc de sable. La marée montante la remit à flot, sans qu'elle eût reçu de dommage. Le 3, je vis pour la première fois dans ces parages les montagnes dégagées de nuages. Sur l'une d'elles je remarquai un volcan. Celle-ci est située par $60^{\text{d}} 23'$ de latitude, et c'est la première au nord du mont Saint-Augustin; il

s'en exhalait une fumée blanche, mais point de feu. Nous étions le 5, au moment de quitter cette rivière, quand nous reçûmes une nouvelle visite des Naturels, qui s'arrêtèrent à une certaine distance des vaisseaux, et y restèrent près d'une demi-heure dans une admiration muette. Ils prirent ensuite courage, et vinrent faire des échanges; ils ne se retirèrent, comme les précédens, qu'après s'être dépouillés de tout ce qu'ils avaient.

J'ai déjà observé que tous ces peuples ont du fer et du cuivre, mais selon toute apparence, ce n'est pas des Russes qu'ils les ont reçus. Il y a tout à présumer que s'il existait un trafic entre les deux nations, nous n'aurions pas trouvé ces Sauvages vêtus de fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer. La plupart des peaux que nous achetâmes étaient façonnées en habits, et il est bien probable que ce peuple ne prépare des peaux que par le besoin de se vêtir. La mer et les rivières leur fournissent une subsistance abondante; mais si on leur ouvrait quelque voie de commerce régulier, le desir de se procurer des objets qui leur paraîtraient utiles ou agréables, les porterait à réunir en grand nombre, des marchandises dont ils seraient toujours sûrs de se défaire avec avantage.

Le 6, nous doublâmes les îles Stériles. Je re-

connus successivement le *Cap* et la *Baie de la Pentecôte*, le *Cap Greville*, le *Cap Barnabas*, la *Pointe à deux Têtes*, et enfin une île que je pris d'abord pour l'île Nébuleuse de Behring (*Tumanoi-Ostrow*), mais qu'en vérifiant sa position, je reconnus pour une autre terre que je nommai *Ile de la Trinité*. Sa plus grande étendue est de six lieues dans la direction de l'est à l'ouest. Chaque extrémité est une terre élevée et nue, ce qui lui donne l'apparence de deux îles.

Le 15, dans l'après-midi, nous revîmes le continent que nous avons perdu de vue deux jours de suite à cause des brouillards. La pointe sur laquelle nous ralliâmes la côte, fut nommée *Cap Brumeux*. Plus loin je découvris une île d'environ neuf lieues, que j'appelai *Ile Nébuleuse*, parce que je la pris encore pour être celle que Behring a désignée sous ce nom. Dans ce même tems on distinguait dans le nord quart-nord-ouest, trois ou quatre petites îles, à l'ouverture d'une baie que forme la côte de la principale terre.

Le 19, après avoir dépassé toutes les îles que nous avions au sud, je gouvernai sur la pointe la plus occidentale de la terre, qui se montrait dans le sud 82^{d} à l'ouest; et nous passâmes entr'elle et deux ou trois grands rochers qui en

sont à une lieue environ à l'est. Nous en sortions à peine que la *Découverte*, qui se trouvait à l'arrière à deux milles de distance, tira trois coups de canon, mit en panne, et arbora un pavillon au haut du grand mât, pour avertir la *Résolution* de s'arrêter. Je fus très-alarmé, je craignis que ma conserve n'eût fait une voie d'eau. J'envoyai un canot qui revint avec le capitaine Clarke. Cet officier me dit que trois ou quatre pirogues remplies de Naturels étaient venues à l'arrière de son bâtiment; après l'avoir long-tems suivi, l'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence et plusieurs gestes à la manière des Européens. On lui jeta une corde, et il y attacha une petite boîte. Dès qu'il s'aperçut qu'elle était parvenue entre les mains de l'équipage, il articula quelques mots, qu'il accompagna de différens gestes et partit avec toutes les pirogues.

Les gens du capitaine Clarke ne pensèrent pas que la boîte contînt quelque chose; ce fut par hasard qu'ils l'ouvrirent lorsque les Naturels se furent éloignés. Ils y trouvèrent un papier soigneusement plié, sur lequel étaient tracés des caractères russes. Personne à bord n'entendait cette langue, nous distinguâmes seulement en tête, la date de 1778, et dans le corps de la lettre, celle de 1776. Telles étaient les circons-

tances dont le capitaine Clarke venait me donner communication. Les chiffres arabes que nous voyions sur le billet, annonçaient clairement que nous avions été précédés dans cette partie du Monde par des hommes civilisés. L'espoir de rencontrer bientôt des marchands russes, fut pour nous une idée consolante : depuis long-tems nous étions réduits à la société des Sauvages. Ce fut la seule réflexion qui s'offrit à mon esprit.

M. Clarke pensa que quelques bâtimens russes avaient fait naufrage sur ces parages ; et qu'à la vue des vaisseaux , ils s'étaient hâtés d'envoyer ce billet , pour réclamer les secours qu'exigeait leur situation déplorable. Je ne fus pas de cet avis, et il me parut évident que dans un tel désastre, leur premier soin eût été, non pas d'envoyer un billet par des Sauvages , mais de détacher quelqu'un de l'équipage vers nos vaisseaux. Je jugeai que cette lettre n'était qu'une note que les Russes avaient laissée dans cette île , pour être remise au premier vaisseau de leur nation qu'on y verrait aborder ; et que nous croyant de leurs compatriotes , les Indiens avaient apporté le billet dans l'espoir qu'il nous engagerait à séjourner chez eux. Je m'arrêtai à cette supposition ; sans perdre de tems à la vérifier, je remis promptement à la voile et cinglai le long de la

côte, pour mieux dire, le long des îles, car il me serait difficile de décider si la terre la plus voisine de nous, formait des îles ou une partie du continent; au moins la côte offrirait-elle plusieurs baies étendues et profondes.

Le 21, une petite pirogue que montait un seul homme, partit d'une grande île que j'avais nommée *Ile de la Plie*. Cet homme en s'approchant de la *Résolution* ôta son chapeau, et fit les mêmes révérences que ceux qui la veille avaient abordé la *Découverte*. Il était évident que les Russes avaient eu des communications avec ces Indiens. Celui qui gouvernait la pirogue en offrait une nouvelle preuve: des culottes de drap vert, et une robe noire sous un manteau du pays, composaient son vêtement. Les seules choses qu'il eût à échanger, étaient une peau de renard bleu, et quelques hameçons d'os, de la longueur d'un pied, et proprement faits. Il avait dans son embarcation une vessie pleine d'une substance que nous prîmes pour de l'huile; il l'ouvrit, en but une gorgée et la referma.

Sa pirogue était construite comme celles que nous avons vues précédemment; la construction et la forme en étaient les mêmes; elle était seulement un peu plus petite. Il manœuvrait avec une pagaie à double pale. Du reste, il

ressemblait, par la taille et par les traits, aux habitans de l'anse du Prince-Guillaume, et à ceux de la grande rivière ; mais son large visage n'offrait aucune peinture. L'incision de la lèvre inférieure était dans une direction oblique à l'ouverture de la bouche, et sans aucun ornement. Il ne comprit aucun terme du langage usité dans le détroit ; la cause en venait peut-être de notre mauvaise prononciation plutôt que de son ignorance du dialecte.

Le 26, vers les quatre heures et demie du matin, nous eûmes une vive alarme. Le bruit des brisans se fit entendre à tribord. La sonde rapporta vingt-huit brasses d'eau, et bientôt vingt-cinq. Je fis aussitôt revirer de bord, et je mis en panne, l'avant du vaisseau au nord. Je jetai l'ancre sur cette dernière profondeur, fond de gravier. Quelques heures après, le ciel s'étant éclairci, il parut que nous avions échappé au danger le plus éminent. Nous nous trouvions à trois quarts de mille du côté oriental d'une île. Deux rochers élevés qui n'étaient qu'à une demi-lieue des vaisseaux, et à-peu-près à la même distance l'un de l'autre, étaient environnés de brisans. Ce fut comme un miracle d'avoir passé dans l'obscurité entre ces rochers, où le marin le plus déterminé n'aurait pas osé se risquer par le ciel le plus clair.

Le lendemain 27 , nous fîmes route au nord , entre l'île sous laquelle nous avions mouillé , et une autre plus petite qui en est voisine. Le canal n'avait pas plus d'un mille de large ; le calme survint , et on laissa tomber l'ancre sur trente-quatre brasses. La terre se montrait alors dans toutes les directions. Celle du sud s'étendait au sud-ouest , offrant une chaîne de hautes montagnes. La vue était insuffisante pour déterminer si elle formait une ou plusieurs îles ; je reconnus ensuite que ce n'en était qu'une seule , désignée sous le nom d'*Oonalashka*. Entre elle et la terre au nord , qui se montrait comme un groupe d'îles , il y avait une apparence de passage ou de canal ; sur une pointe de terre , distante de trois quarts de mille des vaisseaux , nous vîmes des Indiens et leurs habitations ; ils étaient occupés à remorquer deux baleines ; plusieurs pirogues s'approchèrent de nous , et firent quelques échanges , mais elles ne restèrent pas plus d'un quart-d'heure. Ces Naturels paraissaient craintifs et réservés ; l'on s'apercevait cependant que ce n'étaient pas les premiers vaisseaux qu'ils voyaient ; ils étaient d'une politesse que ne connaissent pas les peuples sauvages.

Nous levâmes l'ancre à l'aide d'une légère brise , pour nous avancer vers le canal que nous

avions aperçus, espérant qu'au débouquement nous trouverions la terre dans la direction du nord, ou du moins un passage à la mer dans l'ouest : car nous supposions, ce qui était réellement vrai, que nous nous trouvions au milieu d'un groupe d'îles, et non pas dans une ouverture du continent. Le 28, le besoin de faire de l'eau, et la crainte de dériver dans une forte marée sans avoir de vent pour gouverner les vaisseaux, m'engagèrent à porter le cap sur un havre que forme le côté méridional du passage; mais un flot rapide commençait à faire dériver, et pour n'être pas entraîné je mouillai hors de la portée du courant. Nous fûmes visités par des Naturels qui échangèrent quelques instrumens de pêche pour du tabac.

Un jeune homme chavira dans son canot, et tomba dans les flots; nos gens le sauvèrent, et sa pirogue fut halée sur le rivage : cet accident obligea le jeune Américain de monter à bord. A la première invitation il entra dans ma chambre, et ne témoigna pas la plus légère inquiétude. Son vêtement consistait en deux espèces de robes taillées en forme de chemises; celle de dessus était de boyaux de baleine, celle de dessous de peaux d'oiseaux garnies de plumes proprement cousues, et dont le côté empenné se trouvait sur la chair. Son chapeau

était orné de grains de rassade de plusieurs couleurs ; il ôta ses habits, accepta ceux qu'on lui offrit, et s'en revêtit avec autant d'aisance qu'aurait pu le faire un Européen. Sa conduite et celle de ses compagnons annonçaient un peuple qui a un commencement de civilisation ; mais les vaisseaux excitaient si vivement leur curiosité, que ceux qui ne vinrent point dans des pirogues, s'assemblèrent sur le rivage pour les considérer.

Nous reçûmes le même jour par un autre habitant une seconde lettre russe. Si elle ne nous était d'aucun usage, elle pouvait être utile à d'autres : je la rendis au porteur, que je renvoyai avec quelques présens. Il me fit en se retirant plusieurs révérences profondes.

Le lendemain je descendis à terre, je trouvai près du rivage un groupe d'Indiens des deux sexes assis sur l'herbe. Ils faisaient un repas sans apprêt, car il consistait en poissons crus ; ils les mangeaient avec autant d'appétit et de plaisir que nous mangerions un turbot assaisonné de la sauce la plus délicate.

Les Naturels donnent au havre où nous mouillions le nom de *Samganoodha*. Les brumes et les vents contraires nous y retinrent jusqu'au 2 juillet. Vis-à-vis est l'île d'Oonella, dont la circonférence est de neuf lieues environ.

Une autre île qui est à son nord-est , s'appelle *Acootan* ; celle ci est plus grande qu'Oonella, et ses terres s'élèvent en montagnes couvertes de neige.

En quittant ce havre , je gouvernai au nord , et conçus pendant quelques jours un espoir qui s'évanouit en un moment. Le 9 , la côte s'étendait aussi loin que le nord-est demi-rumb au nord , où elle semblait bornée par une pointe , au-delà de laquelle je m'attendais qu'elle suivrait une direction plus orientale. Mais bientôt après je découvris des terrains bas qui depuis cette pointe se prolongeaient dans le nord-ouest quart-ouest , où ils se perdaient dans l'horizon ; sur les derrières , on distinguait des terres d'une grande élévation , qui se montraient en collines détachées. Je suivis la direction de la côte. Derrière cette pointe dont j'ai parlé , se trouve une rivière dont l'entrée paraît avoir un mille de largeur. Son cours est sinueux, elle serpente dans une vaste plaine qui s'étend entre la chaîne des montagnes au sud-est , et la chaîne de celles qui sont au nord-ouest. Elle est fort poissonneuse ; le saumon surtout y est abondant. J'ai donné à cette rivière le nom de *Rivière de Bristol*. Nous nous trouvâmes , en prolongeant la côte , engagés dans des bas-fonds dont nous ne pûmes sortir que le 22 au soir. Je remis alors le cap au nord-ouest,

Le 29, l'éloignement de la terre n'était plus que d'une demi-lieue. Ce côté présentait un rocher taillé à pic, d'une hauteur effrayante, auquel je donnai le nom de *Pointe-Upright* (Pointe - Droite.) Je supposai que cette terre était une des îles nombreuses que M. Staelin a marquées sur la carte du nouvel Archipel septentrional.

Le 5 août, nous perdîmes M. Anderson, mon chirurgien, qui depuis plus d'une année était attaqué de la consommation. C'était un jeune homme plein de sentimens et d'esprit, et d'une société agréable. Il possédait bien son art et se distinguait par une foule de connaissances en d'autres parties. Il emporta les regrets de tous ses compagnons de voyage. Le moment d'après sa mort j'aperçus une terre à l'ouest; supposant que c'était une île, je l'appelai *Ile Anderson*, pour perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimais et qui méritait mon estime. Je remplaçai M. Anderson par M. Law, chirurgien de la *Découverte*.

Le 5, je me rapprochai de la côte, et jetai l'ancre entre une île et le continent par sept brasses. Je débarquai sur l'île, accompagné de M. King et de plusieurs officiers. J'espérais y découvrir la mer à l'ouest et la côte, mais la brume y mit obstacle. Je trouvai sur la grève un traî-

neau semblable à ceux qu'emploient les habitans du Kamstchatka, ce qui me fit donner à l'île le nom d'*Ile du Traîneau*.

Nous appareillâmes le 6 ; et le 7 , je découvris une petite île que je nommai *Ile King*, du nom de mon premier lieutenant. Le 9 , je reconnus enfin , à n'en plus pouvoir douter , que toute cette côte est continue. Nous vîmes la terre tout autour de nous : à l'ouest un rocher élevé ou une île escarpée ; au nord de celle-ci , une autre île beaucoup plus grande ; au sud-est quart-est , une colline à pic , et au sud 32^d est , une pointe qui se trouve au-dessous. Au pied de cette colline se trouvent des terrains bas , et nous voyions par dessus et par derrière , de hautes terres qui étaient probablement une prolongation du continent. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap du Prince-de-Galles*. Elle est d'autant plus remarquable , que c'est l'extrémité occidentale de toutes les parties de l'Amérique connues jusqu'à présent. Elle gît par 65^d 46' de latitude , et 191^d 45' de longitude.

Le 10 , nous découvrîmes une baie profonde , dans laquelle nous mouillâmes sur dix brasses ; nous avions aperçu , en entrant dans la baie , sur la côte septentrionale un village , et des habitans que l'aspect des vaisseaux paraissait remplir de trouble et d'épouvante ; nous les voyions

se retirer avec précipitation dans l'intérieur des terres, emportant leurs bagages sur leurs épaules. Je voulus visiter cette bourgade. Je partis avec trois canots armés et quelques-uns de mes officiers. Nous ignorions encore que nous fusions sur la côte d'Asie.

CHAPITRE XVII.

ENTREVUE avec les Tschutskys, sur la côte d'Asie. Description du pays et des habitans. — Retour à la côte d'Amérique. — Iles de glace. — Point où les vaisseaux ne peuvent plus avancer. — Départ du cap Nord et retour le long de la côte d'Asie. — Différentes positions reconnues. — Plan d'opérations. — Nouvelle relâche à Oonalashka.

TRENTE ou quarante hommes armés de lances, d'arcs et de flèches, s'étaient rangés en bataille sur un monticule près du village. A notre approche, trois d'entre eux descendirent sur la côte, ôtèrent poliment leurs chapeaux, et nous firent de profondes révérences. Nous leur rendîmes leurs saluts, mais nos manières civiles ne leur inspirèrent pourtant pas assez de confiance pour attendre notre débarquement, ils se retirèrent aussitôt.

Je les suivis seul et sans armes, mes signes les décidèrent à s'arrêter. Je leur fis quelques présens. De leur côté, ils me présentèrent deux peaux de renards, et quelques dents de cheval marin; mais ils étaient si peu rassurés, qu'ils me supplièrent par gestes de ne pas laisser avancer

ma troupe. L'un d'eux , sur l'épaule duquel je portai la main, tressaillit et fit quatre pas en arrière. Ils se retiraient à mesure que j'approchais ; loin de quitter leurs armes, ils restaient dans l'attitude de la défensive et ceux qui s'étaient retranchés sur le monticule , se tenaient prêts à les soutenir , à la moindre alerte.

Malgré toutes leurs frayeurs , je me mêlai insensiblement parmi eux avec deux ou trois de mes compagnons. Quelques grains de rassade distribués autour de nous , y amenèrent un peu plus de sécurité ; les Naturels ne conçurent même plus d'alarmes en voyant arriver le reste de ma troupe. Les échanges commencèrent. Nous leur donnâmes des couteaux , du tabac , des grains de verre , pour des pelleteries et des flèches ; mais tout ce que nous offrîmes , ne put les engager à nous céder une de leurs armes. Ils ne les quittèrent même point , si j'en excepte trois ou quatre d'entre eux qui voulurent nous régaler de leurs danses et de leurs chants ; encore les avaient-ils placées de manière à pouvoir s'en ressaisir en un instant ; et pour leur plus grande sûreté , ils nous prièrent de nous tenir assis. Leurs flèches étaient armées d'os ou de pierres. Nous en vîmes peu qui fussent barbelées , et quelques-unes avaient la pointe émoussée ; ces dernières leur servent sans

doute à tuer de petits animaux dont ils craignent d'endommager la fourrure. Leurs arcs n'avaient rien qui les distinguât de ceux des Eskimaux et des habitans de toute la côte nord d'Amérique. Leurs lances étaient de fer ou d'acier, et de fabrique européenne ou asiatique. On y avait soigneusement rapporté des pièces de cuivre ou d'un métal blanc, ornées de ciselures.

Ceux qui tenaient en arrêt devant nous leurs arcs et leurs flèches, portaient leurs lances en bandouilière sur l'épaule droite et soutenue par une bande de cuir; leurs carquois étaient suspendus à l'épaule gauche. Ces carquois où se mettent leurs flèches, étaient de cuir rouge, et la plupart fort élégamment brodés. Plusieurs autres de leurs ouvrages et surtout leurs vêtemens annonçaient un haut degré d'industrie, que nous ne croyions guère trouver dans une contrée si voisine du pôle boréal.

Tous les Américains que nous avons jusqu'alors rencontrés, étaient d'une stature médiocre. Ils avaient la face ronde et jouffle, les os des joues proéminens. Ces nouveaux Insulaires ne leur ressemblaient point: ils avaient le visage allongé, la taille élevée et bien proportionnée avec le reste du corps. C'était une race d'hommes absolument différente. Nous n'aperçûmes ni enfans, ni vieillards. Je remar-

quai seulement un homme qui avait la tête chauve et n'était pas armé; tous les autres semblaient être des guerriers d'élite. Le plus grand nombre était au-dessous du moyen âge. Le vieillard avait la figure sillonnée d'une marque noire, et cette marque fut la seule de ce genre que j'observai. Ils avaient tous les oreilles percées, quelques-uns y portaient des grains de verre. Ces ornemens formaient à-peu-près toute leur parure, ils n'en avaient point aux lèvres, ainsi que les Américains.

Leur vêtement se composait d'un chapeau, d'une robe, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes et d'une paire de gants. Tous ces objets étaient de cuir, de peaux de daim, de chien ou de veau marin très-bien préparées. Quelques-uns portaient aussi des capuchons de peau de chien et assez larges pour couvrir la tête et les épaules. Leurs cheveux étaient noirs, mais tenus très-courts. Aucun d'eux n'avait de barbe. De tous nos articles d'échange, les couteaux et le tabac furent ceux auxquels ils attachèrent le plus de prix.

Ils ont des habitations différentes pour l'hiver et pour l'été. Les premières ressemblent à une voûte, dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. Celle que j'examinai, était d'une forme ovale, de vingt pieds de long

sur douze de large , construite en bois et en côtes de baleine , avec un toit de chaume recouvert de terre , de sorte qu'en dehors , la maison semble un petit mondrain défendu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur. A l'une des extrémités , la terre est élevée en pente , et conduit à l'entrée , qui consiste en un trou placé au sommet du toit. Le dedans est planchéié. Je remarquai une espèce de cellier où je n'aperçus que de l'eau. Chaque cabane attenait à une chambre voûtée qui me parut être un magasin. Celle-ci communiquait au bâtiment principal par un passage obscur ; et un trou , pratiqué dans le toit , offrait une issue au niveau du dehors. On ne peut cependant pas dire que ces cabanes soient souterraines. Le faite était surmonté d'une sorte de guérite ou de tour construite avec les ossemens d'un gros poisson.

Les habitations d'été sont plus grandes , d'une forme circulaire , et se terminent en pointe au sommet. De petites perches et des ossemens de baleine couverts de peaux d'animaux marins , en forment la charpente. L'une de celles-ci que je voulus aussi examiner , avait un âtre ou foyer à côté de la porte. J'y aperçus quelques vases de bois qui tous étaient fort sales. Sur les côtés , je vis des cloisons de peaux qui séparent

les endroits où l'on couche , ce qui suppose que ces peuples ont des idées de pudeur et de décence. Leurs lits étaient de peaux de daim desséchées et tenues fort propres. Nous vîmes autour de l'habitation , des échafauds de dix à douze pieds de hauteur , et entièrement composés d'os ; ils nous parurent destinés à faire sécher des peaux ou du poisson que l'on met ainsi hors de la portée des chiens , qui sont en très-grand nombre dans le pays. Ces chiens sont de l'espèce des renards , mais plus gros et de différentes couleurs , avec un poil assez soyeux. Peut-être servent-ils à tirer les traîneaux en hiver. Il est probable aussi que les Naturels s'en nourrissent , car nous en vîmes plusieurs qui avaient été tués dans la matinée.

Je ne trouvai rien de remarquable dans la construction de leurs pirogues. Le pays me parut fort stérile. Nous ne vîmes ni arbres , ni arbrisseaux , mais la côte est poissonneuse ; et les espèces de poissons y sont variées. Je découvris dans l'ouest , à quelque distance de la bourgade , une chaîne de hautes montagnes , couvertes de neiges récemment tombées. Nous avions d'abord supposé que cette terre faisait partie de l'île d'Alaschka , marquée sur la carte de M. Staelin ; mais la forme de la côte , sa situation opposée au rivage de l'Amérique et le calcul

de la longitude , ne tardèrent pas à nous convaincre que c'était la contrée des *Tschutskis* , ou l'extrémité orientale de l'Asie, relevée en 1728 par Behring.

Nous ne restâmes que deux ou trois heures avec cette peuplade. De retour à bord , je mis le cap à l'est pour nous rapprocher de la côte d'Amérique , et poursuivant nos recherches vers le nord, elle reparut le 14. Nous aperçûmes , le 17 , un peu avant midi , dans l'horizon une clarté semblable à celle que produit la réflexion de la glace , et que l'on désigne communément par le terme de *clignotement* des glaces. Je n'imaginai pas en rencontrer sitôt et nous fîmes peu d'attention à cet éclat ; cependant la rigueur du froid et l'obscurité du ciel semblaient depuis deux ou trois jours , annoncer quelque changement subit. Bientôt la vue d'un vaste champ de glace ne laissa plus de doute sur la cause de la clarté de l'horizon. A deux heures après midi , par la latitude de $70^{\text{d}} 41'$, nous étions si près des glaces , qu'il était impossible de s'avancer plus au nord. La glace était impénétrable , et s'étendait à perte de vue depuis l'ouest quart-sud-ouest , jusqu'à l'est-quart-nord-est. Nous y trouvâmes une multitude de chevaux marins ; les uns nageaient à la surface de l'eau ; les autres , en plus grand nombre , étaient sur la glace.





J'envoyai les canots en tirer quelques uns pour nous procurer

Le 18, nous nous trouvions par la latitude de $70^{\text{d}} 41'$; les glaces étaient hautes de douze pieds au moins, et tout aussi compactes qu'un mur: plus au nord, elles avaient encore plus d'élévation; la surface en était raboteuse, et çà et là couverte de marres aussi grandes que des étangs. Je nommai *Cap Glacé*, l'extrémité orientale de la terre que nous avions en vue, par $70^{\text{d}} 29'$ de latitude, et $198^{\text{d}} 20'$ de longitude. L'autre extrémité se perdait dans l'horizon; il est hors de doute que c'est un prolongement du continent d'Amérique.

Notre situation devenait de plus en plus critique. Nous étions sous le vent de la terre, et les glaces dérivait sur nous. Je fis revirer de bord. Le 19, nous atteignîmes la bordure d'une autre plaine de glace par $70^{\text{d}} 6'$ de latitude et $196^{\text{d}} 42'$ de longitude: nous avions des glaces flottantes autour de nous, mais elles étaient trop serrées et en blocs trop considérables pour qu'il fût possible de s'y faire un passage avec les vaisseaux. Elles portaient un nombre infini de chevaux marins. J'envoyai les canots en tirer quelques-uns, pour nous procurer des provisions fraîches. On tua neuf de ces animaux que nous avions pris jusqu'alors pour des vaches marines; nos gens n'auraient peut-être pas même reconnu leur erreur, si nous n'avions pas eu dans

le vaisseau un ou deux matelots qui avaient été dans le Groënland , et qui assurèrent que c'étaient des chevaux de mer, dont personne ne mangeait. On nous en servit cependant , tant qu'il nous en resta ; et tout le monde les préféra encore aux viandes salées.

Leur graisse a dans les premiers jours la saveur de la moëlle, mais elle devient rance en peu de tems , à moins qu'on ne la sale. La chair en est coriace , noire et d'un goût fort. Le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Lorsque la graisse est fondue , elle donne d'excellente huile pour les lampes. Les peaux très-épaisses de ces animaux nous furent fort utiles pour la garniture des agrès. Les plus grosses de leurs dents ou défenses , n'excédaient pas six pouces de longueur ; il fallait que leurs vieilles dents fussent récemment tombées.

Ces amphibies se tiennent sur la glace par troupes de plusieurs centaines. Ils se roulent pêle-mêle les uns sur les autres comme les cochons. Leur voix est glapissante et très forte ; pendant la nuit et par les tems brumeux , ils nous avertissaient du voisinage de la glace avant que nous pussions l'apercevoir. Jamais tout le troupeau n'était endormi ; on en voyait toujours quelques-uns qui faisaient sentinelle. Ceux-ci , à l'approche de nos canots , donnaient l'a-

larme , et bientôt la troupe entière était sur la défensive ; mais le bruit de nos fusils leur faisait ordinairement prendre la fuite ; alors ils se précipitaient en désordre dans la mer. Ceux que nous n'avions pas tués du premier coup , nous échappaient toujours , quoique blessés à mort.

Ces animaux ne sont pas aussi dangereux que certains auteurs l'ont prétendu ; nous ne les trouvions même pas redoutables lorsque nous les atteignons. Leur mine est plus effrayante qu'ils n'ont réellement de férocité ; ils nous suivaient par troupes , et venaient près de nos canots ; la lueur de l'amorce , et même la seule action de les coucher en joue , suffisait pour qu'ils s'enfonçassent dans les flots. Les femelles défendaient leurs petits jusqu'à la dernière extrémité , aux dépens de leur vie , dans l'eau et sur la glace. Les jeunes ne quittaient point leurs mères , lors même qu'elles étaient mortes , de sorte qu'en tuant les unes , nous étions sûrs de prendre les autres.

Il serait difficile d'expliquer pourquoi les marins anglais ont donné à cet animal le nom de cheval de mer : il n'a pas la moindre ressemblance avec un cheval ; il aurait plutôt de l'analogie avec les vaches : sous le rapport de la forme du museau , il approche du veau marin ,

mais il est bien plus gros. L'un d'eux, qui n'était pas un des plus forts, avait neuf pieds quatre pouces de long, et une circonférence de sept pieds dix pouces. La seule carcasse, sans y comprendre la peau, la tête et les entrailles, pesait huit cent cinquante-quatre livres; la tête était du poids de quarante-une livres et demie, et la peau de deux cent cinq. Je n'ai pu découvrir de quoi ces animaux se nourrissent. Il ne se trouva dans les mâchoires de ceux que nous tuâmes aucuns débris d'alimens.

Nous avons vu, quelques jours auparavant, des troupes de canards qui prenaient leur volée vers le sud; ils étaient de deux espèces, et d'une grosseur fort inégale: les plus forts étaient d'une couleur brune; parmi les autres, il s'en trouvait d'un plumage mélangé de blanc et de noir; le reste était de couleur brune. Quelques personnes assurèrent avoir vu des oies. Ne pourrait-on pas conclure de ces indices qu'il existe une terre au nord, où ces oiseaux trouvent un asile pour le tems de la couvée, et d'où ils s'éloignaient alors pour chercher un climat plus chaud?

Le 22, je portai au sud, pour me dégager des glaces, et le lendemain je gouvernai à l'ouest, pour chercher un havre sur la côte d'Asie, n'ayant pu en trouver un sur celle d'Amérique,

à cette même hauteur. Le vent étant faible, je voulus examiner la glace de près. J'observai qu'elle était partout transparente, à l'exception de la surface supérieure, qui était assez poreuse et paraissait de la neige que le froid avait condensée. Les morceaux qui composaient la bordure extérieure de la plaine avaient de quarante à cinquante verges d'étendue, et les plus considérables paraissaient plonger d'au moins trente pieds dans l'eau. Il est peu croyable que ces blocs énormes se soient formés dans une seule saison, je pense qu'ils sont plutôt le produit d'un grand nombre d'hivers, car le reste de l'été n'aurait certainement pas suffi pour en détruire la dixième partie. Je suis persuadé d'ailleurs que l'influence du soleil contribue très-peu à la fonte de ces glaces : si cet astre est presque toujours sur l'horizon, les brumes épaisses et continuelles empêchent l'effet de ses rayons. Ce sont les vents ou plutôt les vagues qu'ils soulèvent, qui, en poussant avec force les masses les unes contre les autres, les brisent, et emportent les parties que ce choc a détachées : ainsi une tempête détruit peut-être plus de glaces, qu'il ne s'en forme dans plusieurs hivers; ces secousses fréquentes les empêchent de prendre un trop grand accroissement : mais il en reste certainement toujours un fonds en réserve.

Dans la matinée du 29, faisant route au sud-ouest, nous vîmes la grande glace dans le nord; et bientôt après, la terre parut au sud-ouest-quart-ouest, et ensuite à l'ouest. Nous croyions voir deux montagnes, ce qui donnait à cette terre la forme de deux îles. Cette côte ressemble, à tous égards, à la côte d'Amérique, située en face; c'est-à-dire, que le terrain est bas près du rivage, et plus élevé dans l'intérieur du pays. La neige n'en couvrait point la surface, et l'œil la parcourait sans découvrir aucun vestige de végétaux, si ce n'est peut-être une substance de la nature de la mousse, qui lui donnait une teinte brunâtre. Dans les terrains bas, nous vîmes un lac qui s'étendait dans le sud.

Comme nous dépassions cette terre, la plus occidentale des deux montagnes se montra dans le nord-ouest. Elle a l'apparence d'une île; mais si elle est jointe à l'autre montagne par une terre basse, il doit se trouver une baie entre ces deux pointes. Je donnai à la plus occidentale le nom de *Cap Nord*, et je songeais à le doubler lorsque je reconnus que les glaces y mettaient un obstacle invincible. La saison était si avancée et l'époque des gelées si prochaine, que la prudence ne me permit pas de faire cette année des tentatives ultérieures pour chercher un passage

au nord. Je remis donc à l'été suivant la suite de cette recherche importante, et ne fus plus occupé que de passer notre hiver d'une manière utile à la géographie et à la navigation, tout en prenant de nouvelles forces pour tenter une seconde fois la grande découverte qui était l'unique objet de notre voyage.

Dans ce dessein, je cinglai à l'est pour amener la côte continentale de l'Asie. Le premier septembre, je vis de nouveau le pays des Tschutskys, et je ne doutai plus que ce ne fût cette contrée ou la côte nord-est de l'Asie, qu'en 1728, Behring avait prolongée jusqu'au cap oriental, auquel il donna le nom de *Serdze-Kamen*, parce qu'il se trouva sur un rocher qui a la forme d'un cœur. Le tems s'étant mis au beau, nous rangeâmes la terre et nous découvrîmes sur la côte plusieurs des Natures, et leurs habitations qui se montraient sous l'apparence de petits mondrains de terre. Le soir même nous doublâmes un cap que plusieurs de nos messieurs qui s'en rapportaient à la carte de M. Staelin, prirent pour la pointe orientale de son île d'Alaschka; mais tout annonça que c'était le cap le plus oriental de l'Asie, que les Russes désignent sous le nom de *Tschukotskoi-Noss*.

Nous atteignîmes, le 3, la baie de Saint-

Laurent, dans laquelle nous avions mouillé le 10 du mois précédent. Quelques habitans parurent au même endroit où nous en avions déjà vu, mais aucun d'eux n'essaya de se rendre aux vaisseaux : j'en fus d'autant plus surpris, que le tems était assez favorable, et que ceux avec qui nous avions eu des entrevues, n'avaient certainement aucune raison de nous montrer de-la défiance. Ces habitans doivent être la peuplade des Tschutskis, qu'au rapport de Muller, les Russes n'avaient encore pu dompter ; mais qui nous parut cependant avoir indirectement avec eux des relations de commerce. J'ignore si cette baie est accessible aux vaisseaux. Je ne perdis pas mon tems à l'examiner, quoique je desirasse beaucoup trouver un havre dans ces parages ; mais j'avais besoin d'un port qui nous fournît du bois, et je savais que je n'en rencontrerais pas dans la baie de Saint-Laurent. Dans l'après-midi, nous eûmes l'occasion de reconnaître une méprise : nous avions pris pour un rocher une baleine que les habitans venaient de tuer, et qu'ils remorquaient au rivage. Il nous parut qu'ils se cachaient par derrière, pour n'être pas aperçus de nous : mais ils prenaient une précaution inutile, nous poursuivîmes notre route sans songer à les troubler.

Je mouillai, le 11, à trois milles d'une pénin-

sule que j'avais nommée *Cap Denbigh*. Ce jour et le suivant furent employés à faire quelques provisions d'eau et de bois. Le 13, les Américains se montrèrent sur la péninsule, et l'un d'eux, montant une petite pirogue, s'approcha des vaisseaux. Je lui donnai un couteau et quelques grains de verre qui parurent lui faire le plus grand plaisir, et je lui demandai, par signes, quelques comestibles. Aussitôt il retourna vers la côte; rencontrant sur sa route un de ses compatriotes qui avait deux saumons secs, il lui prit ces poissons, et me les apporta: il ne voulut les remettre qu'à moi même. Quelques personnes de l'équipage prétendirent qu'il m'avait désigné en prononçant le mot *capitane*; je pense qu'elles se trompèrent: cet Indien connaissait celui dont il avait reçu un couteau et des grains de verre, mais à quels indices pouvait-il découvrir que j'étais le capitaine?

Le 15, une des familles du pays s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois; elle était composée du mari, de la femme, d'un enfant, et d'un homme si perclus de ses membres que je n'avais jamais vu, ni entendu citer une créature affligée d'une pareille infirmité. Le mari était presque aveugle; sa physionomie, ainsi que celle de sa femme, annonçait moins de douceur que celles des indigènes que j'avais

rencontrés sur cette côte. Ils avaient la lèvre inférieure percée, et préféraient le fer à tout ce que nous pouvions offrir. Pour quatre couteaux que nous avons faits avec un vieux cercle de fer, j'obtins d'eux plus de cent livres pesant de poisson qu'ils avaient pris le jour précédent. Dans le nombre il se trouvait des truites; le reste, pour la grosseur et la qualité, pouvait se comparer au mullet et au hareng. Je donnai à l'enfant, qui était une fille, quelques grains de verre: sur quoi la mère fondit en larmes; le père imita sa femme, l'homme infirme les imita l'un et l'autre, et bientôt la petite fille suivit l'exemple de tous trois. Heureusement cette musique fut de courte durée.

M. King les avait le premier rencontrés; il les avait même suivis dans leur cabane, qui n'était autre chose qu'un canot ouvert et renversé, la partie convexe du côté du vent. La femme lui avait recommandé, en entrant, de retenir son haleine, de souffler ensuite et de cracher sur la taie qui couvrait les yeux de son mari. M. King ayant suivi ponctuellement ces instructions, elle lui prit les mains; puis les tenant pressées contre l'estomac de l'aveugle, elle raconta une histoire désastreuse de sa famille, en montrant tour-à-tour son mari, l'homme perclus de ses membres et la jeune

filles. Le mari avait cinq pieds deux pouces ; il était bien fait. La femme était petite et trapue ; elle avait le visage rond et joufflu : son vêtement consistait en une jaquette de peau de daim , un grand chaperon et de larges bottes.

Le 16 , à la pointe du jour , neuf des habitans , conduisant chacun une pirogue , se rendirent aux vaisseaux. Ils s'en approchèrent avec circonspection. Tout leur but était de satisfaire leur curiosité. Ils se mirent à chanter , tandis que l'un battait du tambour , et qu'un autre faisait mille mouvemens des mains et du corps. Nous ne remarquions rien de sauvage , ni dans leurs chants , ni dans leurs gestes. La taille et les traits de cette peuplade se rapportaient à ceux des Américains que j'avais rencontrés sur différentes parties de la côte , si j'en excepte les habitans de l'Entrée du roi Georges. Leurs vêtemens , qui étaient de peaux de daims , avaient la même forme , et enfin leur lèvre inférieure était également percée pour recevoir des ornemens.

Les habitations se trouvent assez près du rivage. Ce ne sont que de misérables cases , recouvertes d'herbes et de terre. L'entrée est à l'un des bouts , l'âtre tout à côté ; et près de la porte , est un petit trou pratiqué pour donner une issue à la fumée.

Voulant reconnaître si la côte au-dessous de laquelle nous étions mouillés , faisait partie d'une île ou du continent de l'Amérique , j'avais envoyé le lieutenant King avec deux canots sous ses ordres. Il revint le même jour sur les sept heures du soir. Il s'était avancé près de quatre lieues plus loin que n'auraient pu le faire les vaisseaux. Descendu sur la côte occidentale de la baie , il vit du sommet des hauteurs , que les deux côtes se joignent , et que l'ouverture se termine par une petite rivière, ou par une crique, devant laquelle sont des bancs de sable. Le terrain au nord est bas et marécageux à quelque distance , et s'élève en collines dont on distingue facilement la jonction des deux côtés de la baie.

Du sommet de ces mêmes hauteurs, M. King avait aussi découvert des vallées d'une vaste étendue , coupées de rivières , plantées d'arbres, et bornées par des collines d'une pente douce et d'une médiocre élévation. Une de ces rivières, située au nord-ouest, lui parut considérable, et sa direction porte à croire qu'elle a son embouchure au fond de la baie. Les gens du détachement qui pénétrèrent plus avant dans l'intérieur des terres, observèrent que les arbres deviennent toujours plus gros à mesure qu'on s'éloigne de la mer. Je donnai à ce golfe le

nom d'*Entrée de Norton*, en l'honneur de sir Fletcher Norton (aujourd'hui lord Grantley) orateur de la chambre des communes et proche parent de M. King. L'entrée Norton se prolonge au nord jusqu'à 64^d. 55'. de latitude.

Toutes ces observations démontraient clairement combien la carte de l'Archipel septentrional de M. Staehlin est défectueuse. Mais après m'être assuré que son île imaginaire d'Alaschka n'est qu'une partie du continent de l'Amérique, je ne devais plus tarder à quitter ces régions septentrionales. Il fallait trouver un lieu où les vaisseaux pussent hiverner, et procurer aux équipages des rafraîchissemens et du repos. Petropaulowska, ou le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtschatka, était peu propre à recevoir tant de monde. D'ailleurs la rigueur de l'hiver y est trop excessive. Les îles Sandwich paraissaient offrir tous les avantages que je pouvais désirer dans cette relâche, et je résolus de m'y rendre. Mais la traversée était longue, et la provision d'eau insuffisante. Pour nous en procurer, je pris le parti de prolonger la côte d'Amérique au sud en cherchant un havre, me proposant, si je n'en trouvais pas, de toucher à l'île Samganoodeha, lieu que j'avais fixé pour le rendez-vous des vaisseaux en cas de séparation.

Je mis à la voile le 17 , et je fis route au sud. Nous essayâmes de passer entre le continent et l'île Besborough ; mais les bas-fonds nous en empêchèrent , quoique cette île se trouve à six ou sept milles de la côte d'Amérique. Le lendemain , nous découvrîmes une île que je nommai *Ile Stuart*. Elle gît par $65^{\text{d}} 35'$ de latitude , à dix-sept lieues du cap Denhigh , dans la direction du sud 27^{d} à l'ouest. Elle a six ou sept lieues de circuit. Ses terres sont en quelques endroits , d'une médiocre hauteur , et généralement basses. On aperçoit quelques rochers au travers de la bande occidentale. La côte du continent est également basse dans presque toutes ses parties , mais elle offre quelques élévations dans l'intérieur du pays. Elle forme en face de l'île, une pointe que j'appelai *Cap Stephens*. Nous vîmes des bois flottans sur les côtes de l'île et du continent. Avant de passer à la hauteur de l'île Stuart, nous doublâmes deux petites îles , dont les Naturels se montrèrent sur le rivage , et nous invitèrent par signes à débarquer.

Je continuai de mettre le cap au sud , mais les bas-fonds me forcèrent de marcher plus à l'ouest, et je ne tins pas encore dans cette direction ; il fallut quitter une côte , où les bancs de sable mettaient sans cesse les vaisseaux en danger

d'échouer, quoique nous fussions au moins à douze lieues du continent, et à près de neuf lieues à l'ouest de l'île Stuart. Ainsi toute la côte entre ce parallèle, et le *Cap des Bas-Fonds* situé par 60^d de latitude, m'est restée inconnue. Probablement elle est accessible à des canots ou à de petits bâtimens, et s'il s'y trouve quelque canal navigable pour les grands vaisseaux, il faudrait de plus longues recherches pour le reconnaître. Je pense que la côte n'était pas bien éloignée du haut des mâts, la mer paraissait semée d'écueils, l'eau était décolorée et vaseuse; en outre, elle avait plus de fraîcheur qu'en aucun autre lieu où l'on avait jeté l'ancre. J'en conclus qu'il doit y avoir en cet endroit de l'Amérique une forte rivière qui débouque dans l'Océan.

Le 20, je découvris par 63^d 15' de latitude et par 190^d 30' de longitude, une terre que je nommai *Ile Clarke*. Je la jugeai d'une grande étendue. De loin elle ressemble à un groupe d'îles. Elle était habitée. J'y cherchai un havre, mais inutilement. J'arrivai le 23, à une terre aperçue le 29 juillet. C'est une île de dix lieues d'étendue. Je vérifiai que les Russes n'en avaient eu aucune connaissance, et la considérant comme une nouvelle découverte, je la nommai *Ile Gore*. Elle me parut être une terre stérile et sans habitans. Il n'y avait plus au-

tant d'oiseaux que lors de notre premier passage; mais nous y vîmes avec surprise des loutres de mer, animaux que l'on ne trouve pas ordinairement au nord par cette latitude. Enfin le 2 octobre, au lever de l'aurore, nous aperçûmes dans le sud-est l'île Oonalashka. Comme tous les havres m'étaient indifférens, pourvu qu'ils fussent commodes et sûrs, j'entrai dans une baie que l'on nomme dans le pays *Egoochshac*; mais l'eau y était si profonde, que je me hâtai d'en sortir. Les habitans vinrent aux vaisseaux apporter du saumon sec, et d'autres poissons qu'ils vendirent aux matelots pour du tabac. Il nous restait fort peu de cet article de commerce, nous n'en avions pas pour répondre à la moitié des demandes des Insulaires; néanmoins nos matelots en furent tout aussi prodigues que s'ils avaient abordé dans un port de la Virginie. Dans l'après-midi, nous jetâmes l'ancre dans la baie Samganoodha. Les charpentiers des deux bâtimens se mirent aussitôt à faire des réparations urgentes à la *Résolution*, et l'on s'occupa des approvisionnemens. Nous cueillîmes des *baies*, fruits d'un arbre particulier à ce sol, et j'en fis servir chaque jour aux chambrées. Elles concoururent, ainsi que la bière de *spruce*, à détruire radicalement quelques germes de scorbut qui se manifestaient parmi nos gens.

Les Naturels apportèrent aux vaisseaux une grande quantité de saumons frais et secs. On jeta la seine à l'entrée du havre, on y prit beaucoup de truites saumonées, et une plie, du poids de deux cent cinquante quatre livres. Tous les matins, un bateau allait à la pêche, et revenait rarement sans rapporter huit ou dix plies : ce qui suffisait à la nourriture des équipages, et nous fournit même quelques provisions de réserve. C'était donc un double avantage, puisqu'en même tems nous ménagions nos vivres, et cette épargne était fort importante.

 CHAPITRE XVIII.

Entrevue avec les Naturels d'Oonalashka. — Visites de plusieurs négocians russes. — Dîner du chef de l'île. — Vocabulaire. — Suite du retour vers le sud — Découverte de *Mowée*, l'une des îles Sandwich. — Relâche à Owhyhée, dans la baie de Karakakooa. — Joie des Naturels à l'aspect des vaisseaux. — Description d'un Moraï. — Cérémonie singulière dont le capitaine Cook est l'objet.

LE 8, un habitant d'Oonalashka, nommé Derramoushk, vint à bord de la *Résolution* et me fit un présent fort singulier, eu égard au lieu où je me trouvais. C'était un pain de seigle, ou plutôt un pâté en forme de pain, car il contenait quelques saumons assaisonnés avec beaucoup de poivre. Ce même homme me remit un semblable présent pour le capitaine Clarke avec une lettre pour lui et une pour moi. Ces deux lettres étaient écrites dans une langue que personne des deux vaisseaux n'entendait. Nous supposâmes d'après de fortes apparences, que ces présens nous étaient envoyés par des Russes qui se trouvaient dans le voisinage. Le même commissionnaire fut chargé de remettre à ces

amis inconnus quelques bouteilles de rum, de vin et d'une espèce de bière forte qu'on appelle *porter*. C'est ce que nous crûmes pouvoir leur offrir de plus agréable, et nous eûmes bientôt la certitude de ne nous être pas trompés. Je chargeai le nommé Ladiard, caporal de marine, homme très-intelligent, d'accompagner Derramoushk, et je lui recommandai de leur faire entendre que nous étions Anglais, par conséquent des amis et des alliés de leur nation.

Ladiard revint le 10, avec trois Russes, qui résidaient, ainsi que quelques autres, à Egoochshac, où ils avaient une maison, des magasins et un sloop d'environ trente tonneaux. L'un était le patron ou le lieutenant du bâtiment, un autre écrivait assez bien, et savait se servir des chiffres arabes. Il traça sur le papier plusieurs figures que je compris facilement. Tous les trois avaient beaucoup d'intelligence, un maintien décent, et m'auraient donné volontiers toutes les informations que je pouvais désirer. Ils étaient fort instruits des tentatives de leurs compatriotes dont la mer glaciale, et des découvertes de Behring, de Tschirikoff, de Spangenberg; mais ils paraissaient ne connaître que le nom du lieutenant Synd ou Syndo, et n'avaient pas la moindre idée des îles marquées sur la carte de M. Staehlin. Lorsque je

leur montraï sur cette carte le Kamschatka et quelques autres pays qu'elle désignait, ils me demandèrent si j'avais vu toutes ces îles. Je répondis que non; et l'un d'eux posant son doigt sur une partie de la carte où plusieurs de ces îles sont placées, m'assura les avoir cherchées sans avoir pu en rencontrer aucune. Je lui présentai ensuite la carte que j'avais dressée, et je m'aperçus qu'ils ne connaissaient de toutes les parties de la côte d'Amérique que celle qui se trouve en face de leur île.

Tous trois ne prononçaient le nom de Behring qu'avec un respect extrême, et l'un d'eux me dit même l'avoir suivi dans son expédition à la côte d'Amérique : mais il devait être bien jeune alors, car il s'était écoulé trente-sept ans depuis, et il ne paraissait pas âgé. Je puis dire même qu'ils témoignaient pour lui une sorte de vénération, dont jamais peut-être homme de mérite ne reçut après sa mort des marques plus sincères. En effet le trafic qui les occupait, est fort lucratif, et les Russes en doivent l'extension à cet habile navigateur, dont les infortunes sont devenues une sorte de richesse pour sa nation et pour chacun de ses compatriotes en particulier. Si de nombreux accidens ne l'avaient pas jeté par hasard sur l'île où il est mort, et d'où les misérables débris de son équi-

page ramenèrent des échantillons des précieuses fourrures qu'il avait trouvées, il est vraisemblable que les Russes auraient renoncé à ces expéditions. Depuis sa mort, ils se sont beaucoup moins occupés de reconnaître la côte d'Amérique; et les découvertes qu'on a faites après, sont dues presque toutes à l'esprit entreprenant de quelques particuliers encouragés, il est vrai, par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Les trois Russes me quittèrent pour visiter la *Découverte*, et me promirent d'apporter, sous peu de jours, la carte des îles qui se trouvent entre Oonashka et le Kamtschatka.

Dans la soirée du 14, M. Webber et moi, nous nous trouvions dans un village peu éloigné de Samganoodha, lorsque nous vîmes débarquer un Russe qui, selon ce que j'appris bientôt, était le commandant des établissemens russes dans ces parages. Il se nommait Erasim Gregoriouff-Sin-Ismyloff. Il arriva dans un canot, qui portait trois personnes, et il était suivi de vingt ou trente pirogues montées chacune d'un seul homme. La première chose dont s'occupèrent les équipages de ces canots, fut de dresser une tente pour I-myloff, avec les bagages qu'ils avaient apportés. Ils en formèrent ensuite plusieurs autres pour eux avec leurs embarcations et leurs pagaies qu'ils recouvrirent d'herbes, de

façon qu'ils ne causèrent point d'embarras aux habitans du village.

M. Ismyloff nous fit entrer dans sa tente, où il fit servir du poisson sec et quelques baies ; c'est tout ce qu'il avait de meilleur à nous offrir. C'était un homme aimable, d'un sens juste ; je fus très-fâché de ne pouvoir m'entretenir avec lui que par signes, ou par le secours de quelques figures.

Sur mon invitation, il se rendit le lendemain à mon bord avec toute sa suite. C'était pour nous voir souvent qu'il s'était établi dans notre voisinage ; il ne m'apporta pas cette fois la carte que ses compatriotes m'avaient promise ; il me promit de me l'apporter dans une autre visite, et il tint parole. Il était versé dans les connaissances géographiques de ces parties de la mer du Sud, et des découvertes que les Russes y ont faites. A la vue d'une carte moderne, il indiqua du doigt quelques erreurs. J'appris de lui qu'il avait accompagné le lieutenant Synd dans son expédition au nord ; selon son rapport, Synd ne s'avança pas plus haut que le *Tschukotskoi-Noss*, ou plutôt que la baie de *Saint-Laurent* ; Ismyloff me montra sur nos cartes tous les endroits où Synd avait relâché ; il ajouta que celui-ci reconnut ensuite une île au 63^d dont il ignore le nom, et l'équipage n'avait pas dé-

barqué. Je pensai que cette île était celle que j'ai nommée île Clarke : Il ne put ou il ne voulut pas m'instruire de la suite du voyage de Synd. Peut être ne comprit-il pas mes questions : sur tous les autres points nous nous entendîmes fort bien , il répéta plusieurs fois qu'il avait accompagné Synd. Il me resta cependant quelque doute sur la vérité du fait. Il assura , lui et tous ceux qui l'accompagnaient, qu'ils n'avaient pas la moindre connaissance de la partie de la côte septentrionale de l'Amérique , et qu'elle n'avait été visitée ni par le lieutenant Synd ni par aucun autre navigateur russe. Ils l'appelaient *Alaschka*, du nom que M. Staehlin a donné à sa grande île. La dénomination de *Stachtan Nitada*, employée dans les cartes modernes , n'était pas plus connue d'eux que des Insulaires. Les uns et les autres se servent du mot *Amérique*.

Par tous les détails que me donnèrent Ismyloff et les gens de sa suite , je conjecturai que les Russes avaient fait des tentatives pour s'établir sur la côte d'Amérique , voisine d'Oonalashka , et qu'ils avaient été repoussés par les Naturels , dont ils parlaient comme d'une peuplade perfide. Ils citèrent deux ou trois officiers qui avaient été massacrés ; et quelques-uns me montrèrent des

blesures qu'ils avaient reçues dans cette escarmouche.

Ismloff me parla aussi d'une expédition qu'en 1775 les Russes avaient faite en traîneaux dans l'Océan glacial; ils y avaient reconnu trois grandes îles qui sont situées à l'embouchure de la rivière *Kovyma*; mais ce qui excita davantage mon attention, c'est un voyage qu'il avait lui-même entrepris en 1771; il fit voile de Bolscheretzki, sur un vaisseau russe vers Mareekan, l'une des îles Kuriles, où les Russes possèdent un havre et un établissement. De cette île il se rendit au Japon, où il séjourna peu, parce que les Japonais, dès qu'ils eurent appris que lui et ses compagnons professaient la religion chrétienne, les avertirent par signes de remettre à la voile; cependant il n'en reçut aucun outrage: on n'employa pas la force contre lui. De là il prit la route de Canton, d'où il passa en France sur un vaisseau français; de France il retourna par terre à Pétersbourg, d'où il fut renvoyé au Kamtschatka. La réalité d'un tel voyage me parut difficile à croire. Je soupçonnai au moins un peu d'exagération; cependant Ismyloff citait avec précision les dates de son arrivée et de son départ dans les différens pays où il avait touché; il me les donna même par écrit.

Le lendemain il fit mine de m'offrir quelques peaux de loutres, qu'il dit valoir quatre-vingts roubles au Kamtschatka; je ne crus pas devoir les accepter; je reçus seulement quelques poissons secs, et quelques corbeilles de racines de *saranne* (1). Il me quitta l'après-dîner, et me promit de revenir sous peu de jours; il revint en effet le 19, et m'apporta les cartes des découvertes russes, me permettant de les copier; elles étaient au nombre de deux, manuscrites, et d'une authenticité incontestable. La première comprenait la mer de *Penshinski*, la côte de *Tartarie* jusqu'au 41^d de latitude, les îles Kuriles et la péninsule du Kamtschatka. Depuis que cette carte avait été faite, Wawseelée Irkeehoff avait relevé la côte de Tartarie, depuis Okotsk et la rivière d'Amur jusqu'au Japon, ou jusqu'au 41^d de latitude; mais M. Ismyloff m'assura que cette carte avait été corrigée par le même officier, et m'informa que sur toute la côte du Kamtschatka, il n'y avait que deux havres propres au mouillage, savoir; la baie d'*Awatska* et la rivière *Olutora*, dans le fond du golfe du

(1) On trouve une description de cette racine dans l'*Histoire du Kamt. chatka*. C'est un liliacée de la grosseur et de la nature d'une tête d'ail.

même nom; que la côte occidentale ne présentait pas une seule rade, et que la côte de l'ouest de la mer du Penshinski n'avait d'autre havre que celui d'*Yamsk*, jusqu'à la rivière d'Amur, si l'on excepte *Okotsk*. Les îles Kuriles n'ont qu'une seule rade, située sur la côte nord-ouest de *Mareekan*.

La seconde carte était plus intéressante pour moi : elle indiquait toutes les découvertes des Russes à l'est du Kamtschatka vers l'Amérique, qui, abstraction faite des voyages de Behring et de Tschirikoff, se réduisent à peu de chose; mais les îles situées ou dispersées entre le Kamtschatka et la côte d'Amérique, méritent quelque attention. Le nombre et la situation de ces îles sont très-équivoques, et M. Ismyloff en retrancha au moins un tiers en m'assurant qu'elles n'existent pas. Il resta à bord jusqu'au 21; il se chargea d'une dépêche pour les lords de l'Amirauté auxquels j'adressais une carte de toutes les parties de l'Amérique que j'avais reconnues, et de mes autres découvertes; il me dit qu'au printemps elle passerait au Kamtschatka, d'où elle arriverait à Pétersbourg l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le major Behm, gouverneur du Kamtschatka, qui réside à Bolscheretzsk, et une autre pour l'officier commandant à Petropauloswka. Je lui reconnus des talens dignes

d'une place supérieure à celle qu'il occupait ; il était fort instruit dans l'astronomie et dans les parties les plus utiles des mathématiques. Je lui fis présent de l'octant d'Hadley : probablement il n'en avait jamais vu ; néanmoins il sut bientôt à quels différens usages on peut employer cet instrument.

Je reçus le jour suivant la visite de M. Jacob-Ivanovitch-Soposnicoff, qui commandait un petit bâtiment à Oomanak. Ce Russe était d'une grande modestie, et ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que ses compatriotes aiment passionnément. Il était mieux renseigné que M. Ismyloff sur le genre de provisions que l'on pouvait se procurer à Petropaulowska, et sur le prix des divers articles. Je jugeai que les approvisionnement dont j'avais besoin y étaient à très-haut prix. Il devait se rendre le printems suivant à Petropaulowska ; je crus entendre que c'était lui qui serait chargé de ma lettre. Il parut desirer quelque présent de moi pour le major Behm ; je lui donnai une lunette achromatique pour l'offrir de ma part à cet officier.

Il paraît, d'après M. Cox (1), que les Russes

(1) Histoire des découvertes des Russes.

ont commencé en 1772, à fréquenter Oonalashka. Ceux que nous vîmes étaient arrivés d'Ookotsk en 1776, et devaient s'en retourner en 1781, de sorte qu'ils auront séjourné cinq ans dans cette contrée. Ils prétendirent qu'ils n'avaient jamais eu de liaisons avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes. Nos gens ne montrèrent pas tant de scrupule; et quelques-uns ne tardèrent pas à s'en repentir, car la maladie vénérienne n'était pas inconnue dans cette île. J'ai déjà donné quelques détails sur les habitans d'Oonalashka, et j'ai déjà dit qu'en général tous les Naturels de ces parages ressemblent aux Groënlandais et aux Esquimaux par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues et les autres choses de cette espèce.

L'île d'Oonalashka est très-riche en végétaux. Nous y vîmes des espèces d'Europe et d'Amérique, dont les habitans se nourrissent; mais il est plusieurs plantes dont ils pourraient tirer parti, et auxquelles ils ne font aucune attention, telles que le pourpier sauvage, une espèce de pois, du cresson, etc. Ils tirent principalement leur subsistance de la mer et des rivières: ils prennent le poisson avec infiniment d'adresse; ils en font sécher pendant l'été une quantité considérable, dont ils font des provisions pour l'hiver. Ce qu'ils mangent est presque toujours cru.

J'assistai un jour au dîner du chef de cette île ; on lui servit la tête crue d'une grande plie qu'on venait de prendre. Avant de lui présenter les morceaux , deux de ses domestiques mangèrent les ouies , et sans autre préparation que d'en exprimer les glaires. L'un d'eux coupa ensuite la tête du poisson , la porta sur le rivage , et lorsqu'il l'eut lavée et qu'il fut de retour , il s'assit aux pieds de son maître. Des herbes , qu'il avait eu soin de cueillir , tinrent lieu de plats et d'assiettes ; il les répandit çà et là , découpa des tranches le long des joues de la plie , et les plaça devant son maître , qui les avala avec autant de plaisir que nous en avons à manger des huîtres. Lorsque le chef eut fini son dîner , on dépeça les restes de la tête et on les distribua aux gens de sa suite , qui arrachèrent avec les dents tout ce qu'ils y trouvèrent à manger et en rongèrent les os.

L'extrême ressemblance que les habitans d'Oonalashka ont presque sous tous les rapports , avec les Groënländais et les Eskimaux , se remarque surtout dans l'analogie de leur dialecte avec l'idiome de ces peuples. Cette remarque fait présumer qu'il existe entre la partie occidentale et la partie orientale de l'Amérique , un passage que l'on ne saurait franchir

avec les vaisseaux et par lequel ces tribus éloignées communiquent entre elles.

Depuis la mort de M. Anderson, il se trouva peu de personnes qui s'occupassent de recueillir le langage des différens peuples que nous visitons. Voici le petit vocabulaire que nous nous sommes procuré.

LANGUE DES HABITANS D'OONALASHKA.

<i>Chengan.</i> . . .	Un homme.	<i>Ketac.</i>	La jambe.
<i>Anagognach</i>	Une femme.	<i>Ooleac</i>	Le pied.
<i>Kameak.</i> . . .	La tête.	<i>Agadac.</i>	Le soleil.
<i>Emelach.</i> . . .	Les cheveux.	<i>Toogedha.</i> . . .	La lune.
<i>Kamlik.</i>	Les sourcils.	<i>Enacac.</i>	Le firman.
<i>Dhac.</i>	L'œil.	<i>Aiengich.</i> . . .	Un nuage.
<i>Anosche.</i> . . .	Lenéz.	<i>Catichee.</i>	Le vent.
<i>Oolooeik.</i> . . .	La joue.	<i>Alaooch.</i>	La mer.
<i>Tootoosh.</i> . . .	L'oreille.	<i>Tangch.</i>	L'eau.
<i>Adhee</i>	La lèvre.	<i>Keiganach.</i> . . .	Le feu.
<i>Agaloo.</i>	Les dents.	<i>Hearach.</i>	Le bois.
<i>Agonoc.</i>	La langue.	<i>Kamelac.</i>	Un couteau.
<i>Engelagoong.</i>	La barbe.	<i>Oolac.</i>	Une maison.
<i>Ismaloch.</i> . . .	Le menton.	<i>Eakeac.</i>	Un canot.
<i>Ooioe</i>	Le cou.	<i>Chasec</i>	Une pagaie.
<i>Shimsen.</i> . . .	La poitrine.	<i>Comeleuch.</i> . . .	Le fer.
<i>Toolak.</i>	Le bras.	<i>Seiech</i>	Un arc.
<i>Kedhachoon-</i>		<i>Agadhok.</i>	Des traits.
<i>ge.</i>	La main.	<i>Ogwalook.</i>	Des dards.
<i>Atooch.</i>	Le doigt.	<i>Oochtac.</i>	Un hameçon.
<i>Cagelch.</i>	Les ongles.	<i>Net</i>	Non.
<i>Cachemac.</i> . . .	La cuisse.	<i>Ah.</i>	Oui.

NOMS DE NOMBRE.

<i>Taradac</i> ... Un	<i>Atoo</i> Six.
<i>Alac</i> Deux.	<i>Oaloo</i> Sept.
<i>Canooon</i> ... Trois.	<i>Kamching</i> .. Huit.
<i>Sechn</i> Quatre.	<i>Seching</i> Neuf.
<i>Chang</i> Cinq.	<i>Hasc</i> ... Dix

Le 26 au matin, je mis à la voile en me proposant d'atterrir aux îles Sandwich pour y passer quelques mois de l'hiver et de revenir au nord vers le milieu de mai. Je désignai ces îles au capitaine Clarke pour rendez-vous en cas de séparation, et je fixai le second à Petropaulowsha, havre du Kamtschatka.

Le troisième jour, nous eûmes connaissance d'une terre que nous supposâmes être l'île d'Amoghta ou d'Amuckta. Sa position différait cependant un peu de celle qui lui était assignée sur la carte de M. Ismyloff. Nous découvrîmes à quatre lieues de là un rocher élevé en forme de tour, et qui ne se trouvait point dans la carte russe.

Le 2 novembre il s'éleva une forte tempête qui nous obligea de mettre en panne. La *Découverte* tira plusieurs coups de canon, auxquels nous répondîmes sans deviner le but de ce signal. A huit heures du soir nous la perdîmes de vue et nous ne la revîmes que le lendemain matin.

L'orage ayant cessé, nous marchâmes de conserve. L'après-midi du 7, le capitaine Clarke vint me voir et m'informa d'un accident arrivé à son bord, la seconde nuit après notre départ de Samganoodha : les écoutes de sa grande voile s'étaient brisées ; dans leur chute elles avaient tué un homme et blessé trois ou quatre autres personnes. Les voiles s'étaient en outre trouvées endommagées, ce qui l'avait forcé de tirer des coups de canon pour nous avertir de sa détresse.

Le 26, nous découvrîmes une terre qui se prolongeait du sud sud-est à l'ouest et nous gouvernâmes dessus. Je m'aperçus bientôt qu'elle faisait partie des îles Sandwich, et que je n'avais qu'imparfaitement reconnu ce groupe. Les Naturels lui donnent le nom d'île *Mowée*. On distinguait dans l'intérieur des terres une énorme montagne dont le sommet s'élevait au-dessus des nues. Le terrain s'abaissait doucement depuis cette montagne, et il était terminé par une côte de roche escarpée, sur laquelle la mer brisait avec une violence incroyable. Je prolongeai la côte à l'ouest. Bientôt les habitans se montrèrent sur différentes parties du rivage. Nous aperçûmes dans l'éloignement des cabanes et des plantations.

Quelques pirogues vinrent à notre rencontre.

Plusieurs des Indiens qu'ils conduisaient montèrent à bord sans hésiter. Ils étaient de la même race que les Naturels des îles situées plus sous le vent, que nous avons vues lors de notre première relâche, et ils étaient même instruits de notre séjour parmi leurs compatriotes : ce qui prouvait que les habitans de toutes ces îles ne forment qu'une même nation. Ils nous cédèrent une grande quantité de poissons de l'espèce des sèches, pour des clous et des morceaux de fer. Ils avaient très-peu de racines ; mais ils dirent que leur île en était remplie, et que nous y trouverions aussi en abondance des cochons et des poules.

Le 30, tandis que nous étions en travers de l'extrémité nord-est de l'île, plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux : presque toutes appartenaient à un chef nommé *Terreeoboo*, qui en montait une. Nous fîmes quelques échanges avec ces Indiens, et le soir nous découvrîmes une autre île que les Naturels nommaient *Owhyhée*. Le lendemain 1^{er} décembre, je gouvernai sur cette nouvelle terre. Cinq ou six Naturels de Mowée qui jusque-là étaient restés sur mon bord, ne voulurent plus nous accompagner.

Le 2, nous vîmes avec surprise que les sommets des montagnes d'Owhyhée étaient couvertes de neige. Ces montagnes n'étaient pas fort

élevées , cependant la neige y paraissait fort ancienne , et en quelques endroits d'une profondeur considérable. Les Naturels arrivèrent aussitôt que nous fûmes près de la côte. Ils montrèrent d'abord beaucoup de réserve et de timidité. J'achetai d'eux un grand nombre de cannes à sucre , ayant reconnu par un essai , qu'une forte décoction de ces cannes donne une bière potable , et j'en fis brasser plusieurs barriques. Nos matelots n'en burent qu'avec répugnance , mais ils avaient bien voulu d'abord rejeter également la soupe faite avec des tablettes de bouillon portatives et la sour-croût , mets favori des Allemands. Toutes ces innovations ne tendaient pourtant qu'à leur avantage et à la conservation de leur santé : j'ose me féliciter de ces essais , puisque c'est en m'écartant des vieilles routines que je suis venu à bout de préserver mes équipages du scorbut , ce fléau dévastateur , qui peut-être a détruit plus d'êtres humains dans des voyages paisibles , que le fer de l'ennemi n'en a fait périr dans les combats.

J'avais regagné le large , et je fis long-tems de vains efforts pour doubler l'extrémité méridionale de l'île. Le 21 , je me rapprochai à trois ou quatre milles de la terre , et comme nous vîmes s'approcher une multitude de pirogues chargées de provisions , nous mîmes en panne.

Je n'avais jamais vu de Sauvages aussi peu défiants, aussi libres dans leur maintien que ceux-ci. Les Taïtiens ne nous ont jamais témoigné autant de confiance. J'infère de là que les habitans d'Owyhée agissent sans doute entr'eux avec plus de bonne foi que ceux de Taïti, ce qui les porte à concevoir une opinion plus favorable des étrangers en les jugeant d'après eux-mêmes. Ils ne firent pas une seule tentative pour nous tromper dans les échanges ou pour commettre quelque vol.

Nous louvoyâmes jusqu'au 16 janvier (1779). à la pointe du jour, que je crus apercevoir une baie. J'envoyai aussitôt M. Bligh pour la reconnaître. Nous en étions à trois lieues. Les pirogues arrivèrent de toutes les parties de la côte, il y eut bientôt plus de mille embarcations autour des vaisseaux, chacune montée par un grand nombre d'hommes, et chargée de cochons et des diverses productions de l'île; il n'y avait pas un seul Naturel qui fût armé, ce qui prouvait entièrement des dispositions pacifiques; ils n'étaient conduits que par la curiosité et le commerce. Un d'eux pourtant montra du penchant au vol, et s'empara du gouvernail d'un canot. On s'en aperçut trop tard pour lui ravir sa proie. Je crus devoir saisir cette occasion de donner à ces Indiens une idée du pouvoir de nos armes à

feu : je fis tirer par-dessus la pirogue qui fuyait avec le gouvernail , deux ou trois coups de fusil et autant de pierriers. Comme nous n'avions pas voulu que ces coups portassent , la multitude qui entourait le vaisseau parut plus surprise qu'effrayée.

Le soir M. Bligh était de retour à bord ; il avait reconnu un excellent ancrage , et une aiguade facile. Je résolus d'y mouiller afin d'avoir le tems de radouber les vaisseaux , et de les fournir de toutes les provisions que le sol peut produire. Le 18 au matin , nous jetâmes l'ancre dans cette baie à laquelle les indigènes donnent le nom de *Karakakoa*. En peu de minutes les vaisseaux furent entourés d'une multitude prodigieuse de pirogues. Je n'avais pas encore vu , depuis que je voyageais dans la mer Pacifique , autant de monde rassemblé dans le même endroit : indépendamment de ceux qui arrivaient dans leurs canots , le rivage était couvert de Naturels , et d'autres nageaient par centaines autour des bâtimens ; on les eût pris pour des radeaux de poissons. Il était difficile de n'être pas frappé de la singularité de cette scène ; elle nous consolait un peu de nos tentatives infructueuses pour découvrir un passage au nord. Au moins le délai indispensable dans nos opérations nous procurait-il un avantage précieux ,

celui de pouvoir parfaitement reconnaître les îles Sandwich ; il faisait naître la découverte la plus importante qui jamais eût été faite par les Européens dans l'immense étendue de l'Océan Pacifique.

(Le capitaine Cook en était resté ici de son journal ; c'est M. King qui poursuit la relation du Voyage)

La baie de Karakakoa est située sur le côté occidental de l'île d'Owhyhée, dans un district qui porte le nom d'*Akono*. Elle a un mille environ de profondeur, et se termine par deux pointes de terre, distante l'une de l'autre d'une demi-lieue dans la direction du sud sud-est et du nord-nord-ouest. Sur la pointe nord, où le terrain est uni, mais aride, est le village de Kowrowa. On voit au fond de la baie auprès d'un petit bois de cocotiers, une autre bourgade bien plus considérable, appelée *Kakooa*. La côte située au sud est inégale dans l'étendue d'un mille ; par delà le sol s'élève en une pente douce, parsemée de clos en culture et de bocages de cocotiers, parmi lesquels les habitations des Insulaires sont éparées et nombreuses. Devant le village de *Kakooa*, se trouve une place de beau sable, offrant à l'une de ses extrémités un Morai ou

cimetièrè , et à l'extrémité opposée , une petite source d'excellente eau douce.

Les Insulaires, en s'apercevant que nous voulions mouiller dans la baie, montrèrent une grande joie; ils la témoignaient par des chants et des cris, ils faisaient toutes sortes de gestes extravagans et vraiment bizarres. La plupart ne trouvant point de place sur les vaisseaux, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues. Parmi les chefs qui vinrent à bord de la *Résolution*, nous remarquâmes un jeune homme nommé *Paréca*; il paraissait jouir d'une grande autorité; en abordant le capitaine Cook, il lui dit qu'il était *jakanée* du roi de l'île. Plusieurs autres Insulaires se qualifiaient également de *jakanées*; nous n'avons jamais pu savoir d'une manière précise si ce mot désigne une charge, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le roi. *Paréca* ajouta que le monarque faisait en ce moment une expédition militaire à *Mowée*, et qu'on attendait son retour sous trois ou quatre jours. M. Cook réussit, par quelques présens, à l'attacher à ses intérêts, et il nous fut très-utile pour contenir ses compatriotes, qui souvent se rendaient très-importuns. Dans ce moment même la *Découverte*, surchargée d'Insulaires, penchait trop d'un côté, et l'équipage ne pouvait réussir à écarter la foule qui conti-

naît d'entrer, M. Cook, redoutant les suites d'une telle affluence, fit part de ses inquiétudes à Paréea, qui sur-le-champ renvoya du vaisseau un très-grand nombre de ses compatriotes, et défendit aux pirogues de passer les limites qu'il leur fixa.

Nous eûmes le même jour, à bord de la *Résolution*, une preuve nouvelle de la grande autorité des chefs. La foule y devint si prodigieuse, qu'il était impossible aux matelots de faire le service. M. Cook eut recours à Kanéena, autre chef, qui lui montrait beaucoup d'attachement. Dès que celui-ci eut parlé, nous fûmes très-surpris de voir tous les Indiens se jeter à la mer; un seul cherchait à se cacher, mais Kanéena l'ayant aperçu, le saisit par le milieu du corps, et le précipita dans les flots. Ces deux chefs étaient d'une forte stature et d'une physionomie agréable. Kanéena surtout, que M. Webber a dessiné, était un des plus beaux hommes que j'eusse jamais vus. Il avait près de six pieds de hauteur, des traits extrêmement réguliers et pleins d'expression, des yeux vifs, une démarche ferme et gracieuse.

La *Résolution* eut à peine jeté l'ancre, que nos deux amis, Paréea et Kanéena, présentèrent à M. Cook un nouveau chef, nommé *Koah*; celui-ci, selon ce qu'on nous dit, se

trouvait alors dans la classe des prêtres, et dans sa jeunesse s'était distingué parmi les guerriers. C'était un petit vieillard fort maigre; il avait les yeux rouges et malades, et tout son corps était couvert d'une gale blanche et lépreuse, suite ordinaire d'un usage immodéré de l'ava. Il n'aborda notre commandant qu'avec les plus grandes marques de respect, et lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge, qu'il avait apportée. Faisant ensuite quelques pas en arrière, il lui présenta, comme offrande, un petit cochon, qu'il tint dans ses bras jusqu'à ce qu'il eût prononcé un assez long discours. Nous fûmes souvent témoins, pendant notre séjour à Owhy-hée, d'une cérémonie semblable, et plusieurs circonstances nous firent juger que c'était une sorte d'adoration religieuse. Leurs idoles étaient toujours revêtues d'une étoffe pareille à celle qu'on avait mise sur M. Cook, et ils avaient coutume d'offrir de petits cochons à leurs Eatooas: d'ailleurs la volubilité avec laquelle leurs harangues ou prières étaient prononcées, annonçait un formulaire habituel.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Koah dina avec le capitaine Cook, et mangea de tout avec le plus grand appétit; mais il ne voulut boire ni vin ni liqueur forte. Dans la soirée, M. Cook se rendit à terre accompagné de

M. Bayley et de moi. Nous fûmes reçus à notre débarquement par quatre hommes qui marchèrent devant nous, portant à la main une baguette garnie de poils de cochon. Ils prononçaient à voix haute de courtes sentences, dont nous ne distinguâmes bien que le mot *Orono* : c'est le nom qu'ils donnaient généralement à M. Cook. Nous avons inutilement essayé d'en connaître la signification précise. Ils l'appliquent aussi à un être invisible qui, selon leur croyance, habite les cieux. C'est encore le titre qu'ils donnent à un personnage très puissant dans leur île, et dont la dignité a du rapport avec celle du grand-lama des Tartares et de l'empereur ecclésiastique du Japon. A notre approche, le peuple qui s'était assemblé sur le rivage se retira. Nous ne vîmes plus personne, à l'exception de quelques Insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des cabanes d'une bourgade voisine.

Avant de parler des hommages religieux que l'on rendit à M. Cook, il est nécessaire de décrire le Moraï. C'était une masse énorme de pierres, solide et carrée, de cinquante verges de long, sur vingt de large, et quatorze de haut. Le sommet offrait une plateforme bien pavée, qu'entourait un treillage de bois auquel étaient attachés les crânes des captifs immolés

sur la tombe des chefs morts dans les combats. Au centre de la plateforme nommée *area*, était un vieux bâtiment, ou échafaud de bois, en ruines, lié au treillage des deux côtés par un mur de pierre qui divisait l'*area* en deux parties. On voyait du côté de l'intérieur de l'île cinq poteaux de vingt pieds d'élévation, qui supportaient un échafaud d'une forme irrégulière. Du côté de la mer, il y avait deux petites cases, qui se communiquaient par un chemin couvert.

On arrivait sur l'*area* par un chemin d'une pente douce. Nos regards se portèrent en entrant sur deux grosses figures de bois, dont les traits offraient des contorsions bizarres. De leur tête sortait une espèce de cône renversé, leur corps était enveloppé d'une étoffe rouge. Un jeune homme d'une haute taille, et qui avait la barbe fort longue, reçut M. Cook, et le présenta à ces figures hideuses. Il entonna ensuite, de concert avec Koah, une espèce d'hymne, qu'ils continuèrent en nous conduisant à l'extrémité du Moraï, vers les cinq poteaux dont j'ai parlé. Douze autres figures étaient rangées sur une ligne demi-circulaire au pied de ces poteaux. Celle qui occupait le centre avait devant elle une table élevée, très-ressemblante aux *whattas* des Taïtiens. Sur cette table était un cochon pourri; par-dessus, des cannes à sucre,

des morceaux de noix de cocos, de bananes et de patates douces. Koah fit placer M. Cook sous cette table, prit le cochon entre ses mains, adressa à notre commandant un nouveau discours aussi long que le premier, qu'il prononça avec beaucoup de véhémence et de rapidité, et laissa tomber le cochon par terre.

Il invita ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud, et l'y suivit; ils coururent tous deux grand risque de tomber. Alors s'avancèrent silencieusement dix hommes qui apportaient un cochon en vie et une longue pièce d'étoffe rouge. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du sommet du Moraï, et se prosternèrent. Kaireekea, le jeune prêtre dont j'ai parlé, alla au-devant d'eux, en reçut la pièce d'étoffe, et vint la présenter à Koah, qui en revêtit le capitaine Cook. L'offrande du cochon se fit avec le même cérémonial.

Tandis que M. Cook, emmailloté dans l'étoffe rouge, se soutenait avec assez de peine sur les morceaux de bois pourri qui formaient l'échafaudage, Kaireekea et Koah se mirent à chanter, tantôt ensemble, tantôt alternativement. Ce chant dura un tems considérable; enfin Koah laissa tomber le cochon, et descendit avec M. Cook. Il le conduisit alors auprès des douze figures, dit quelque chose à chacune d'un ton moqueur, et en faisant claquer ses doigts à

mesure qu'il passait devant elles. Il le mena ensuite vers celle du centre, qui paraissait en bien plus grande vénération que les autres, puisqu'elle était vêtue de rouge. Il se prosterna devant cette figure, la baisa et pria M. Cook de faire la même chose. M. Cook se prêta complaisamment à tout ce qu'il voulut.

Les prêtres nous emmenèrent dans l'autre partie du Moraï, où se trouvait un espace de dix ou douze pieds en carré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau de la cour. Nous y descendîmes. On fit asseoir M. Cook entre deux idoles de bois. Koah soutint l'un de ses bras, et je soutins l'autre. Nous vîmes alors arriver une seconde procession de Naturels du pays; ils portaient un cochon cuit au four, un pudding, quelques fruits d'un arbre qu'on appelle *rima*, des noix de cocos, et d'autres végétaux. Comme ils s'approchaient, Keireekkea se mit à leur tête, et faisant offrande du cochon au capitaine, il entonna les mêmes chants que nous avions déjà entendus, et ses compagnons répondirent en chœur. La longueur des versets et des répons diminuait insensiblement, et Koah finit par ne plus proférer que deux ou trois paroles auxquelles les autres répondirent par le seul mot *Orono*.

Après cette offrande, qui dura un quart-

d'heure , les prêtres s'assirent en face de nous. Les uns commencèrent à découper le cochon , à peler les végétaux et à casser les noix de cocos , et les autres se mirent à faire de l'ava , en mâchant la racine de poivre , et suivant d'ailleurs la méthode qui se pratique aux îles des Amis. Kaireekéa prit ensuite une partie de l'amande d'une noix de coco qu'il mâcha ; et , l'ayant enveloppée dans un morceau de toile , il en frotta doucement le visage , la tête , les mains et les épaules de M. Cook. L'ava fut servi à la ronde. Lorsque nous en eûmes goûté , Koah et Parééa coupèrent en petits morceaux la chair du cochon , et nous la mirent dans la bouche. Je souffrais sans répugnance , que Parééa , qui était fort propre , touchât mon manger de ses doigts ; mais M. Cook , près de qui Koah remplissait le même office , se souvenait du poisson pourri , et ne pouvait manger un seul morceau : le vieillard , redoublant d'attention , se hâta de présenter des morceaux tout mâchés , et l'on imagine bien que le dégoût du convive fut à son comble.

Le capitaine Cook mit fin à cette cérémonie aussitôt qu'il crut pouvoir le faire décentement , et nous quittâmes le Moraï. Nous fîmes , en sortant , une distribution de morceaux de fer et d'autres bagatelles que les Naturels reçurent

avec une grande joie. Les hommes qui portaient les baguettes, nous reconduisirent jusqu'à nos bateaux, en répétant les paroles mystérieuses qu'ils avaient prononcées lors de notre débarquement. La plus grande partie du peuple se retira; ceux qui ne s'en allèrent pas se prosternèrent sur notre passage. Nous nous rendîmes à bord très-satisfaits des bons procédés des habitans, mais ne pouvant nous rendre raison de l'espèce d'adoration religieuse dont M. Cook venait d'être l'objet au milieu des cérémonies les plus bizarres.

CHAPITRE XIX.

SUITE de la relâche à Owwhyhé. — Effet du taboo. — Communauté des prêtres. — Arrivée de Terreoboo, roi de l'île. — Hospitalité des habitans. — Combats à coups de poings. — Mort d'un matelot. Ses funérailles au Moraï. — Inquiétude du roi et des chefs sur l'époque du départ des Anglais. — Présens magnifiques. — Les vaisseaux quittent l'île. — Ils sont forcés d'y revenir.

J'ALLAI à terre, le lendemain 19, avec une garde de huit soldats de marine, y compris le caporal et le lieutenant. M. Cook m'avait chargé de choisir un emplacement pour notre observatoire. Tandis que j'examinais, au milieu du village, un lieu qui me paraissait convenable, Paréea, toujours prêt à montrer son pouvoir et sa bonne volonté, me proposa de faire abattre quelques maisons qui pourraient gêner nos observations. Je ne jugeai pas à propos d'accepter cette offre, et l'on s'établit sur un champ de patates douces, adjacent au Moraï. Les prêtres, pour empêcher le peuple de venir nous importuner dans cette enceinte, la consacra-

rent , en plaçant des baguettes tout autour du mur de clôture.

Cette espèce d'interdit religieux qu'ils appellent *taboo* , fut de la plus grande efficacité ; il nous procura même une tranquillité plus grande que nous ne l'aurions désiré. Les pirogues n'eurent jamais la hardiesse de débarquer dans le voisinage. Les habitans s'asseyaient sur le mur de clôture , sans oser mettre le pied dans l'enceinte , à moins que M. Cook ne leur en eût donné la permission. Mais il fut impossible d'engager les femmes à nous approcher ; les présens ne produisaient sur elles aucun effet. Paréa et Koah tentèrent inutilement d'en amener ; elles répondaient constamment que l'Eatooa et Terceoboo (c'était le nom du roi) ne manqueraient pas de les faire mourir. Elles se dédommageaient en fréquentant ceux de nos camarades qui étaient à bord. L'embarras qu'elles causaient sur les vaisseaux était quelquefois si grand , qu'on était obligé de les chasser : alors on en voyait deux ou trois centaines se précipiter à la fois dans les flots , où elles attendaient , en se jouant sur l'eau , qu'on leur permît de remonter. Elles donnaient ainsi un spectacle fort amusant.

Il n'arriva rien d'intéressant jusqu'au 25 , époque à laquelle Paréa et Koah nous quittèrent.

rent pour se rendre auprès de Terrecoboo qui venait d'arriver dans un autre canton de l'île. Pendant ce tems, le capitaine Cook s'occupait de faire saler des porcs que nous voulions embarquer; et il faisait, pour cette opération, l'essai d'un procédé qui réussit parfaitement, malgré l'opinion vulgaire qu'il est impossible de conserver des viandes salées sous les climats du Tropicque. Ce même jour nous découvrîmes dans le voisinage de notre observatoire une communauté de prêtres, dont le service régulier au Moraï excitait notre curiosité. Leurs cabanes se trouvaient autour d'un étang, et environnées d'un bocage de cocotiers qui les séparait de la grève et du reste du village: ce qui donnait à ce lieu paisible l'air d'une retraite religieuse. M. Cook leur fit une visite. A son arrivée il fut conduit à un édifice sacré, nommé *Harre no Orono*, (la Maison d'Orono) et il fut accueilli avec tous les honneurs qu'on lui avait rendus au Moraï. M. Cook, qui s'y était attendu, avait emmené M. Webber pour dessiner ce cérémonial extraordinaire. Depuis ce tems, chaque fois que le capitaine Cook se rendait à terre, un de ces prêtres venait le recevoir sur la grève, et marchait devant lui, en avertissant qu'Orono avait débarqué; et le peuple aussitôt se prosternait jusqu'à ce qu'il fût passé. Les politesses des prêtres ne se bor-

naient pas à de simples cérémonies. Les travailleurs et le détachement de soldats recevaient journallement d'eux, autant de cochons et de végétaux qu'il en fallait pour leur consommation. Ils envoyaient aux vaisseaux des pirogues chargées de provisions et ne voulaient rien accepter en échange. Ils disaient que tous ces présens étaient dus à la libéralité d'un personnage de la première distinction, nommé Kaoo, grand-prêtre, aïeul de Kaireekea, et qui alors voyageait avec le roi.

L'affreuse catastrophe qui eut lieu quelque tems après, doit trop intéresser le lecteur pour que j'omette rien de ce qui est relatif au caractère et aux procédés de cette peuplade. Je dois observer que nous n'eûmes pas lieu d'être aussi contents de la conduite des chefs guerriers ou Earées, que de celle des prêtres. Dans les échanges, ils montraient de la mauvaise foi. Outre leur penchant au vol, qu'on pourrait excuser en raison de l'universalité de ce défaut parmi les Insulaires de l'Océan Pacifique, ils mettaient en œuvre d'autres artifices non moins déshonorans ; ils s'entendaient avec des hommes du peuple qui prenaient la qualité de chefs pour que nous leur fissions des présens qui revenaient aux véritables Earées. Il est bon d'avertir que nous surprîmes un jour notre ami Koah se prêtant à un

pareil stratagème. En rapprochant ce fait de plusieurs autres pareils, nous reconnûmes que ce n'était pas la première fois que Koah nous trompait de cette manière.

Nous fûmes très-étonnés, le 24, de voir que les pirogues ne mettaient plus en mer, et que les Naturels se retiraient vers leurs habitations. Nous fûmes quelques heures sans en connaître la cause. Nous apprîmes enfin que l'arrivée de Tereeoobo avait fait jeter le taboo sur toute la baie. Nous n'avions pu prévoir un incident de cette espèce, et les équipages des deux bâtimens furent privés ce jour là de manger des végétaux. Le 25, nos gens employèrent tour-à-tour les prières et les menaces pour engager les Naturels à nous amener des provisions. Quelques habitans arrivaient dans leurs pirogues, lorsqu'un chef entreprit de leur faire gagner le rivage. Nous tirâmes un coup de fusil par-dessus sa tête : le sifflement de la balle l'empêcha de persister dans son projet, et nous eûmes la satisfaction de pouvoir nous procurer des rafraîchissemens.

Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite de Tereeoobo, roi de l'île. Il se présenta comme un simple chef, suivi seulement d'un seul canot où étaient sa femme et ses enfans; mais le lendemain il reparut avec tout l'appareil de la su-

prême autorité. Il montait une grande pirogue accompagnée de deux autres qui semblaient voler sur la surface des eaux. Tout son cortège avait de la grandeur et de la magnificence ; ses principaux officiers qui l'entouraient étaient revêtus de leurs casques et de riches manteaux ornés de plumes ; ils étaient armés de longues piques et de dagues. Dans la seconde pirogue, était le vénérable Kaoo, chef de la communauté des prêtres, avec des idoles surchargées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des bustes d'osier d'une taille gigantesque, elles étaient décorées de petites plumes de diverses couleurs. De gros morceaux de nacre de perle avec une noix noire fixée au centre de chaque œil, figuraient les yeux. La bouche était garnie de deux rangées de dents incisives de chien ; ce qui joint aux traits convulsifs du visage offrait l'aspect le plus bizarre. La troisième pirogue était chargée de cochons et de différentes espèces de végétaux. Les prêtres étaient au centre, chantant des hymnes avec beaucoup de gravité.

Après avoir fait le tour des vaisseaux, le cortège, au lieu de se rendre à bord, comme on s'y attendait, reprit la route du rivage, dirigeant vers l'endroit où je me trouvais avec mon détachement. Ma petite troupe se mit aussitôt sous les armes, pour recevoir le roi. M. Cook l'avait

aussitôt suivi dans sa chaloupe , et arriva presque en même tems. Nous conduisîmes le prince dans la tente. Il y fut à peine assis, ainsi que ses officiers , qu'il se leva , et vint de la manière la plus gracieuse jeter son propre manteau sur les épaules de notre commandant. Il lui mit en outre sur la tête un casque décoré de plumes , et dans les mains un éventail très-curieux. Il fit étendre à ses pieds cinq ou six autres manteaux d'un grand prix et de la plus rare beauté. Les chefs présentèrent quatre gros cochons avec des corbeilles pleines de cannes à sucre , de noix de cocos et du fruit à pain. Le roi termina cette cérémonie en changeant de nom avec M. Cook , témoignage le plus fort d'amitié que puissent donner les Insulaires de l'Océan Pacifique. Alors parut une procession de prêtres portant des cochons et des corbeilles pleines de bananes ou de patates douces. A leur tête s'avancait le vénérable chef, dont la générosité avait fourni si long-tems à notre subsistance. M. Cook s'assit à côté du prince ; et les présens, les discours et les invocations recommencèrent suivant le rite accoutumé.

Nous fûmes surpris de revoir dans la personne du roi , un vieillard maigre et infirme qui était venu à bord de la *Résolution* , lorsqu'elle rangeait la côte nord-est de Mowée. Nous dé-

couvrîmes bientôt parmi les personnes de sa suite , plusieurs des Insulaires qui avaient passé la nuit sur notre vaisseau , entre autres deux fils cadets du monarque et Maiha-Maiha , son neveu , que nous eûmes quelque peine à reconnaître , parce qu'il avait les cheveux chargés d'une pommade et d'une poudre brunes, qui défiguraient encore sa physionomie naturellement sauvage et repoussante.

M. Cook conduisit Terreoboo à bord , avec autant de chefs que la chaloupe en put contenir. Le roi fut reçu avec toutes les marques de respect dues à sa dignité. Notre commandant le revêtit d'une chemise de lin , et l'arma de sa propre épée. Kaoo et plusieurs autres chefs nous quittèrent sur la côte , et retournèrent à l'habitation des prêtres. Pendant tout ce tems on ne vit pas une seule pirogue dans la baie. Avant de nous quitter , le roi permit aux Natures de venir à l'ordinaire trafiquer avec nous ; mais les femmes , par des raisons que nous ne pûmes savoir , ne furent pas relevées de l'interdiction ; toujours soumises au *taboo* , il leur fut défendu de sortir de leurs habitations et de fréquenter les gens des vaisseaux.

Les habitans nous montraient des dispositions si paisibles , que nous fîmes très-fréquemment des excursions dans l'île. Nous avions en eux la

plus grande confiance. Nous parcourions la contrée par compagnies peu nombreuses, et souvent nous y passions la nuit. Partout les Indiens venaient à notre rencontre, nous offraient les services qui étaient en leur pouvoir, et employaient toutes sortes de petites ruses aimables, pour nous distraire et différer notre départ. Quand nous traversions les villages, les jeunes gens des deux sexes accouraient à notre rencontre, formaient des danses autour de nous. Tantôt ils nous invitaient à nous reposer dans leurs cabanes, et à y prendre divers rafraîchissemens, tantôt ils nous plaçaient au milieu d'un cercle de jeunes femmes qui s'efforçaient de nous distraire par leur enjouement et leurs chansons.

Le plaisir que nous faisait éprouver tant de douceur, de bienfaisance, ne fut cependant pas sans quelques momens de chagrins et de troubles. Comme toutes les autres peuplades répandues sur cet Océan, celle-ci avait au vol un penchant irrésistible, et pour le réprimer, M. Cook se vit à regret obligé plusieurs fois de recourir à des mesures sévères, mais Kaoo continuait de signaler sa bienfaisance et son humanité. Informé que plusieurs de nos messieurs avaient pénétré dans l'intérieur des terres pour examiner les productions du pays, il leur fit aussitôt parvenir des subsistances avec ordre aux habitans de

leur donner , partout où ils passeraient , tous les secours qui dépendraient d'eux ; et ce qui prouvé l'extrême délicatesse de ce chef , les hommes qu'il envoya refusèrent constamment d'accepter aucun présent.

M. Clarke , que sa mauvaise santé confinait à bord depuis quelque tems , fit , le 28 , sa première visite au roi. Il fut reçu de la même manière et avec les mêmes cérémonies que l'avait été M. Cook. Lorsqu'il s'en retourna , Terreeoboo le fit précéder par un présent de trente gros cochons , et d'autant de fruits et de racines que l'équipage pouvait en consommer en huit jours.

Nous n'avions encore vu aucun de leurs divertissemens. Ce même jour , à la sollicitation de quelques-uns de nos officiers , les Naturels nous donnèrent le spectacle d'un combat à coups de poings. Ces jeux nous parurent , sous le rapport de la vigueur et de l'adresse des athlètes , inférieurs à ceux que nous avons vus dans les îles des Amis. Ils les célébraient aussi avec moins d'appareil et de magnificence. Cependant ils différaient à quelques égards dans l'exécution , et je vais en donner les détails.

Un vaste concours de peuple était assemblé sur une plaine à peu de distance de nos tentes ; à l'extrémité supérieure d'un long espace vide se voyaient les juges assis au - dessous de trois

étendards , d'où pendaient avec des banderolles de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages , quelques petits oiseaux , et des faisceaux de plumes. Dès que le signal fut donné deux athlètes parurent dans l'arène. Ils s'avancèrent lentement , levant à une grande hauteur un pied en arrière et frappant des deux mains la plante de ce pied. En s'approchant , ils se regardaient de la tête aux pieds ; chacun d'eux témoignait aux spectateurs , par des œillades expressives , le dédain que lui inspirait son adversaire. Ils tendaient parfaitement leurs muscles , et faisaient différens gestes bizarres. Lorsqu'ils furent en présence , ils élevèrent parallèlement leurs bras à la hauteur du visage , où devaient se diriger leurs coups : alors ils se frappèrent de toute la force de leurs bras , et d'une manière qui nous parut assez mal-adroite. Ils ne cherchaient point à parer , mais ils éludaient l'attaque de leur adversaire en se courbant , ou en se retirant quelques pas en arrière. Chaque combat fut de courte durée ; il suffisait qu'un champion fût renversé , ne fût-ce même que par accident , pour qu'il fût réputé vaincu. Le vainqueur annonçait son triomphe , par une multitude de gestes bouffons , qui d'ordinaire excitaient , parmi les spectateurs , de grands éclats de rire. Il défiait un second antagoniste. S'il triomphait encore , il en défiait un troi-

sième , et continuait ainsi jusqu'à ce qu'il fût vaincu à son tour.

On observe une singulière règle dans cette espèce de pugilat : tandis que deux athlètes se disposent à se charger , un troisième peut survenir , et choisir l'un des deux pour antagoniste ; l'autre alors doit se retirer. Trois ou quatre champions se succédaient quelquefois , sans qu'il y eût eu un seul coup de donné. Si le combat devenait trop long ou trop inégal , un des chefs le terminait sur-le champ , en mettant un bâton entre les lutteurs. Comme nous avons demandé les jeux , les Insulaires s'imaginaient que nous entrerions dans la lice. Mais quelques instances qu'ils fissent à nos gens , ceux-ci refusèrent l'invitation , se rappelant trop bien des coups qu'ils avaient reçus aux îles des Amis.

Ce même jour , nous perdîmes à bord de la *Résolution* Guillaume Watman , l'un des aides du canonier. J'entrerai dans quelques détails sur sa mort. Il était vieux et singulièrement attaché à notre commandant qu'il avait suivi en 1772 , dans son expédition au pôle austral. A son retour , M. Cook l'avait installé à l'hôpital de Greenwich (1) , le jour où lui-même y fut

(1) Fondé en 1694 , par le roi Guillaume III , pour les marins Invalides.

admis ; mais Watman, en voyant partir son bienfaiteur pour un troisième voyage, ne voulut pas l'abandonner, et avait quitté l'asile honorable et paisible accordé à ses vieux jours. Il eut de fréquens accès de fièvre depuis notre départ d'Angleterre. Lors de notre relâche dans la baie de Karakakoa, il était convalescent ; on l'envoya à terre. Au bout de quelques jours il se crut parfaitement guéri et voulut reprendre son service à bord ; mais le lendemain il eut une attaque de paralysie qui l'emporta en quarante-huit heures. Le roi de l'île desira qu'il fût enterré au Moraï. Ses funérailles se firent avec tout l'appareil que comportait notre situation. Kaoo et les autres prêtres assistèrent à cette cérémonie funèbre ; ils gardèrent un silence profond, et donnèrent une très-grande attention à la lecture de l'Office des morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la fosse, ils en approchèrent d'un air respectueux, et y jetèrent un cochon mort, des noix de cocos, et quelques bananes. Pendant les trois nuits qui suivirent les obsèques, ils se rendirent auprès de la tombe, y sacrifièrent des cochons, et y chantèrent des hymnes, et des prières qui duraient jusqu'au lever de l'aurore.

Nous élevâmes un monument à la mémoire de Watman, en gravant sur un poteau dressé

à la tête de la fosse, le nom du défunt, son âge, et le jour de son décès. Les Insulaires nous promirent de ne point toucher à cette inscription.

Le besoin de bois à brûler se faisait sentir à bord. M. Cook me chargea, le 2 février, de négocier avec les prêtres, l'achat de la balustrade qui entourait la plateforme du Moraï. J'avoue que je craignis d'abord qu'une semblable proposition ne fût regardée par eux comme indécente et même impie. Mais à mon grand étonnement, ils ne montrèrent pas la plus légère surprise, et souscrivirent à ma demande sans vouloir rien stipuler en échange. M'étant aperçu que les matelots avaient enlevé avec la balustrade les douze idoles de bois, quoiqu'ils l'eussent fait en la présence et même à l'aide des Naturels, je crus devoir en parler à Kaoo; mais il témoigna beaucoup d'indifférence à cet égard: seulement il me pria de lui rendre la figure du centre, et il l'emporta dans une des habitations des prêtres.

Depuis quelques jours, Terreeboo et ses officiers faisaient beaucoup de questions sur l'époque de notre départ. Nous voulûmes savoir quelle opinion ces Insulaires s'étaient formée de nous, et quels motifs ils supposaient à notre voyage. Je me donnai bien de la peine pour tirer quelques éclaircissemens sur ce point. Tout

ce que j'appris , c'est qu'ils nous croyaient originaires d'un pays où les provisions avaient manqué , et présumaient que nous étions venus les visiter uniquement pour *remplir nos ventres*. Il est vrai que la maigreur de quelques gens de l'équipage , que l'appétit avec lequel nous dévorions les provisions fraîches ; que surtout notre empressement à recevoir de toutes parts et charger à bord toutes espèces de comestibles , pouvaient justifier une pareille conjecture. Ces Indiens apprirent d'ailleurs avec surprise que nous n'avions pas de femmes à bord. Ils remarquèrent que nous nous conduisions toujours d'une manière paisible , que nous n'étions pas bruyans comme des guerriers. Il était fort plaisant de les voir toucher les flancs et tapoter le ventre de nos matelots , qui réellement avaient déjà repris de l'embonpoint , et leur faire entendre qu'il était tems de quitter l'île. Ils ajoutaient que si nous voulions revenir à la prochaine récolte des fruits à pain , ils pourraient alors pourvoir à nos besoins.

En effet , depuis seize jours seulement que nous étions dans la baie , si l'on réfléchit à l'énorme consommation que nous fîmes de cochons et de végétaux , on ne sera point surpris qu'ils désirassent notre éloignement. Toutefois il est probable que Terreoboo ne s'informait de

notre départ que pour avoir le tems de faire préparer des présens qui répondissent à la munificence avec laquelle il nous avait traités depuis notre arrivée; car dès que je lui eus dit que nous mettrions à la voile le surlendemain, il fit publier dans tous les villages une proclamation qui enjoignait de lui envoyer des cochons et des végétaux, pour les offrir à Orono, au moment de son départ.

Durant cette journée, les bouffonneries d'un Insulaire nous divertirent : il tenait un instrument pareil à celui que M. Cook a décrit (1) lors de la découverte de ces îles. Son cou était orné d'algues marines, et il avait autour des jambes un filet très-fort d'environ neuf pouces de hauteur auquel était suspendu un grand nombre de dents de chiens. Sa danse était tout-à-fait burlesque, et il l'accompagnait de grimaces, à la vérité du comique le plus bas, mais qui ne manquaient pourtant ni d'expression, ni d'énergie. M. Webber le dessina. Le soir il y eut encore des combats de lutte et du pugilat. Nous voulûmes à notre tour amuser les Naturels et nous tirâmes quelques pièces d'artifice qui nous restaient. Ce spectacle ne leur causa pas moins

(1) Voyez tome V, page 327.

d'étonnement et de plaisir qu'il n'en avait fait naître aux habitans d'Hapaée, bien que les pièces dont nous nous servîmes ici, fussent très-inférieures aux premières.

Le 3, veille du jour fixé pour notre départ, Terreeoboo pria M. Cook et moi de l'accompagner à la résidence de Kaoo. Nous y trouvâmes le terrain jonché de paquets d'étoffes, d'une grande quantité de plumes rouges et jaunes, liées ensemble avec des fibres de noix de cocos et d'un certain nombre de haches et d'autres ouvrages en fer dont nous avons fait don aux Insulaires. A quelque distance, on voyait des monceaux énormes de fruits, et plus loin un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord que l'on nous destinait tout ce que nous voyions, mais Kaireekkea nous apprit que c'était le tribut payé au roi par les habitans de ce district. Dès que nous fûmes assis, tout fut apporté aux pieds de Terreeoboo. Le prince semblait se complaire à voir ces signes de l'affection de ses sujets. Il mit à part le tiers des ouvrages de fer, la même quantité de plumes, et quelques pièces d'étoffes. Il offrit à M. Cook et à moi, le reste des étoffes avec tous les cochons et tous les végétaux. Nous fûmes surpris de la valeur et de la munificence de ce présent, qui surpassait tous ceux que nous avons reçus

aux îles des Amis, ou aux îles de la Société. Sur-le-champ nous fîmes venir les bateaux pour transporter ces richesses à bord.

Le même jour nous quittâmes le Morai ; nos tentes et tous les instrumens astronomiques furent rentrés dans les vaisseaux. Je demurai le dernier à terre, en attendant le retour d'un canot. Plusieurs habitans se réunirent autour de moi, et s'étant tous assis, se mirent à s'affliger d'une si prochaine séparation. Ce fut avec quelque peine que je m'arrachai à leurs marques d'attachement. Durant notre relâche dans cette baie, j'avais eu le commandement du détachement de terre. Je connaissais plus les Naturels et j'étais plus connu d'eux, que la plupart de mes camarades que le service avait presque toujours retenus à bord. J'avais beaucoup à me louer de l'attachement des habitans en général, et particulièrement de l'amitié franche et constante des prêtres. De mon côté, je n'épargnai rien pour me concilier de plus en plus leur estime et leur affection. J'y réussis à tel point, qu'aussitôt que le jour du départ fut connu, ils me firent les instances les plus pressantes et les promesses les plus flattenses, pour m'engager à rester parmi eux. Comme je m'excusais en disant que je n'obtiendrais pas le consentement du capitaine Cook, ils me proposèrent de me

cacher dans les montagnes , jusqu'après le départ des vaisseaux. Je répliquai que le commandant ne quitterait point la baie que je ne fusse avec lui. Alors Terreeoboo et Kaoo qui me croyaient son fils , allèrent le trouver et le supplièrent de me laisser dans leur pays. M. Cook ne voulant pas les désobliger par un refus , leur répondit que pour le moment il ne pouvait se séparer de moi ; mais qu'il reviendrait l'année d'après , et qu'alors je serais le maître de leur donner cette satisfaction.

Le 4 , de grand matin , les deux vaisseaux sortirent de la baie , suivis d'une multitude de pirogues. Le dessein de M. Cook était d'achever le relèvement des côtes d'Owhyhée , avant de reconnaître les autres îles de ce groupe , où il espérait trouver une rade mieux abritée que celle de Karakakoa ; et s'il n'en découvrait pas , il se proposait de prolonger la côte sud-est de Mowée , où les Naturels nous avaient annoncé un excellent havre. Nous nous trouvâmes le 6 , en travers d'une baie que les Naturels nomment *Toe-Yah-Yah*. Nous conçûmes l'espoir d'y trouver un havre commode et sûr. Nous découvrîmes au nord-est plusieurs belles sources d'eau , et la rade paraissait partout bien abritée. Ces observations s'accordant avec la description que nous en avait donnée Koah, le-

quel accompagnait M. Cook, et par politesse avait changé son nom en celui de *Britannée*, on mit la pinasse en mer ; M. Blighs, le *master* du vaisseau, eut ordre d'aller examiner la baie, et Britannée l'accompagna pour le guider. Dans l'après-midi, le ciel devint nébuleux ; bientôt des rafales soufflèrent de terre avec une violence si épouvantable, qu'il fut nécessaire de carguer toutes les voiles, et de se mettre à la cape sous la voile d'étai du mât de misaine. A l'approche de l'orage, toutes les embarcations des Naturels abandonnèrent les vaisseaux. M. Bligh à son retour eut la satisfaction de sauver la vie à une vieille femme et à deux hommes, dont le vent avait fait chavirer la pirogue au moment où ils s'efforçaient d'atteindre le rivage. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord une foule de femmes, que leurs compatriotes, occupés de se soustraire eux-mêmes au danger de périr, avaient laissées parmi nous.

Notre *master* ne trouva pas que la baie répondît à l'opinion que l'on nous en avait fait concevoir. Il y avait pénétré jusqu'au pied d'une haute montagne, et loin d'y trouver un ancrage sûr, comme le lui faisait espérer Britannée, il n'avait vu qu'un rivage de roc, et un lit de corail qui s'étendant le long du rivage, s'avance à plus d'un mille en mer. A cette dé-

couverte , Britannée feignit d'être épouvanté par l'orage ; il se fit débarquer , pour ne pas rougir sans doute du peu de connaissance qu'il avait de la côte la plus voisine ; et il ne reparut pas.

Le 7 , vers midi , nous nous trouvions à quatre ou cinq lieues du rivage ; le ciel étant très-variable , aucune pirogue n'osait s'aventurer à venir nous joindre , et les femmes que nous avions à bord , furent obligées d'y demeurer à leur grand chagrin , car elles se trouvaient toutes incommodées de la mer , et la plupart avaient de jeunes enfans qui étaient restés dans l'île. Dans l'après-midi , nous nous approchâmes de la terre. Arrivés à trois lieues de la côte , nous aperçûmes une pirogue et deux hommes qui faisaient force de rames pour atteindre les vaisseaux. Le dernier orage les avait entraînés loin de la côte. Ils étaient si épuisés de fatigues , que si l'un des Naturels qui se trouvaient avec nous , en s'apercevant de leur faiblesse , n'eût sauté dans leur pirogue pour les secourir , ils n'auraient peut-être pas eu la force de s'attacher à la corde que nous leur avions jetée. On n'eut pas moins de peine à les hisser à bord avec un enfant de quatre ans qu'ils avaient attaché en travers de la pirogue , où il était long-tems resté , n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils

avaient quitté le rivage la veille dans la matinée, et depuis ce moment ils n'avaient pris aucune espèce de nourriture. On leur prodigua des soins avec toutes les précautions nécessaires en pareille circonstance. Le lendemain, ils avaient recouvré leurs forces et leur santé.

La nuit du 7, nous eûmes des coups de vent. Le 8, à l'aube du jour, nous nous aperçûmes que la mâture de la *Résolution* était endommagée, et qu'il devenait indispensable de remplacer le mât de misaine. M. Cook délibéra quelque tems s'il devait chercher un havre dans les îles qui sont au vent d'Owhyhée, ou s'il retournerait à la baie de Karakakooa. Cette baie n'était pas si commode à tous égards, qu'on ne pût en trouver une meilleure, soit pour réparer les mâts, soit pour se procurer des rafraîchissemens, dont nous avons sans doute épuisé les environs de ce district. D'un autre côté, c'était s'exposer trop que d'abandonner une place suffisamment abritée, dans l'espoir incertain d'en trouver une meilleure, et faute de laquelle nous nous serions trouvés sans ressource.

Nous prîmes donc le parti de gouverner vers la côte, et le lendemain 10 février, nous jetâmes l'ancre à-peu-près au même endroit où les vaisseaux avaient mouillé la première fois. Comme nos réparations devaient durer plusieurs

jours, nos tentes furent de nouveau dressées au Moraï et gardées par un détachement de soldats de marine. Les prêtres, avec qui nous renouvelâmes nos liaisons, mirent en sûreté la personne et les outils de nos travailleurs, en *taboo-rant* ou consacrant leurs ateliers, opération qui consistait à planter de petites baguettes tout autour de l'enceinte. La prudence présidait à tous nos arrangemens, mais un enchaînement de circonstances impérieuses amena par degrés le terrible événement du 14.

CHAPITRE XX.

DISPOSITIONS différentes des Naturels d'Owhyhée — Vol commis à bord de la *Découverte*. — La pinasse est attaquée. — Vol d'une chaloupe. — Mesures prises pour la recouvrer. — Le capitaine Cook va trouver le roi et veut l'emmener à bord. — Opposition des chefs. — Accablement de Terreeoboo. — Emeute. Appareil de combat. Plusieurs hostilités. — Mort du capitaine Cook. — Esquisse de sa vie.

NOUS ne fûmes pas long-tems à nous apercevoir que cette seconde réception différait beaucoup de la première. Nous n'entendions plus de cris d'allégresse ; la baie restait déserte et paisible, seulement quelques pirogues erraient çà et là près du rivage. Nous pouvions présumer que les Insulaires n'étaient plus, comme à notre première relâche, excités par la curiosité ; mais tous les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous en avons reçus, les regrets qu'ils avaient montrés à notre départ, nous avaient fait espérer de leur part le même empressement et les mêmes dispositions.

Tandis que nous formions diverses conjectures, nous reçûmes la nouvelle que le roi était

absent , et qu'il avait mis le taboo sur la baie. Malgré cette explication , la conduite des Natures était suspecte ; et cette interdiction de tout commerce avec les vaisseaux , sous le prétexte de l'absence du roi , ne paraissait imaginée que pour lui donner le tems de se consulter avec les chefs sur la manière dont ils allaient nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étaient fondés. Peut-être notre brusque retour , auquel ils ne voyaient point de cause apparente , et dont il fut ensuite difficile de leur faire comprendre la nécessité , avait répandu l'alarme : cependant , la confiance de Terreoboo , qui le lendemain , au moment de son arrivée vraie ou fausse , se rendit à bord de la *Résolution* , et leva l'interdiction , est une forte preuve qu'ils ne redoutaient pas de nous un changement de procédés à leur égard.

Je vais rapporter un fait assez singulier , qui avait eu lieu la veille de l'arrivée du roi. Un Insulaire avait vendu un cochon à bord de la *Résolution* , et allait en recevoir le prix convenu , lorsque Paréea qui survint , lui conseilla de ne pas se dessaisir de son cochon , avant qu'il ne fût payé. Cette étrange malhonnêteté fut reçue comme elle devait l'être , et Paréea fut chassé du vaisseau. Comme le taboo fut bientôt

après mis sur la baie , nous crûmes d'abord que c'était pour venger l'outrage fait à ce chef.

Le 13 , l'officier qui commandait le détachement que la *Découverte* avait envoyé faire sa provision d'eau , vint le soir m'informer que plusieurs chefs , assemblés près de la plage , avaient chassé les Insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les futailles sur le rivage. Il ajouta qu'il concevait quelque défiance , et que probablement on méditait contre nous quelques hostilités. Je le fis accompagner d'un soldat auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier tarda peu à revenir avec la fâcheuse nouvelle que les Insulaires s'étaient armés de pierres , et qu'ils montraient beaucoup d'insolence. Je me rendis sur les lieux , suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. En nous apercevant , les Naturels se dessaisirent de leurs pierres. Je parlai à quelques chefs ; la foule se dispersa , et les travailleurs ne trouvèrent plus d'obstacles à se faire aider pour remplir les barriques.

La tranquillité paraissait rétablie ; j'allai trouver le capitaine Cook , que je venais de voir descendre à terre , et je lui rendis compte de ce qui venait de se passer. Il m'ordonna , en

cas de récidive , ou d'une conduite trop insolente , de faire tirer à balles sur les agresseurs. En conséquence , j'enjoignis au caporal de faire charger à balles , au lieu de petit plomb , les fusils des sentinelles.

Nous étions à peine de retour aux tentes , que nous fûmes alarmés par un feu roulant de mousqueterie , qui partait du bord de la *Découverte*. Nous observâmes qu'il était dirigé sur une pirogue qui forçait de rames vers le rivage , et à laquelle un de nos bateaux donnait la chasse : nous en conclûmes qu'il s'était commis quelque vol. Le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un soldat de marine armé , et nous courûmes sur le rivage pour surprendre la pirogue au moment où elle allait débarquer ; mais il était trop tard : déjà les voleurs étaient descendus à terre , et s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays. Nous ignorions que les objets volés fussent déjà restitués. Comme nous jugeâmes qu'ils étaient d'une valeur considérable , d'après le nombre des coups de fusil , nous nous informâmes de la route que les fuyards avaient prise , et nous suivîmes leurs traces jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous voyant alors à près de trois milles des tentes , et soupçonnant les Insulaires , qui nous encourageaient à leur poursuite , de nous amuser par de faux renseigne-

mens, nous jugeâmes qu'il était prudent de retourner sur nos pas.

Pendant notre absence, il était survenu un incident plus sérieux et beaucoup plus désagréable. L'officier qui avait poursuivi la pirogue, avant de retourner à bord avec le butin qu'on lui avait rapporté, observa que M. Cook suivait la trace des voleurs, et pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue qu'ils avaient laissée sur le rivage. Malheureusement elle appartenait à Paréea, qui, dans ce moment, revenait de la *Découverte*, et réclama sa propriété en protestant de son innocence. L'officier refusa de la lui rendre; et, lorsqu'il fut joint par l'équipage de la pinasse qui attendait notre commandant, il s'en suivit une querelle très-vive, dans laquelle Paréea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui porta sur la tête. Les Naturels, qui jusqu'alors avaient été spectateurs paisibles du démêlé, firent pleuvoir sur nos gens une grêle de pierres, et les forcèrent de se retirer précipitamment et à la nage sur un rocher, à quelque distance de la côte. La pinasse fut aussitôt pillée par les Insulaires, et ils l'auraient mise en pièces sans l'intervention de Paréea qui, revenu de son étourdissement, eut la générosité d'oublier la violence dont on avait usé envers lui. Il engagea les Insulaires à se re-

tirer , et fit signe à nos gens de venir reprendre la pinasse , assurant qu'il s'efforcera de faire rendre ce qui pouvait manquer. Nos gens la ramenèrent en effet , et Paréea ne tarda pas à les suivre dans sa pirogue , rapportant le chapeau d'un de nos gens , et quelques autres bagatelles. Il parut très-affligé de tout ce qui s'était passé. Il demanda si Orono le tuerait , et s'il lui serait permis de revenir à bord le lendemain. Sur l'assurance qu'on lui donna qu'il y serait bien reçu , il embrassa les officiers , c'est-à-dire que , selon l'usage du pays , il fit toucher son nez au leur , et il regagna le village de Kowrowa.

Le capitaine Cook apprit tous ces détails avec une douleur mêlée d'inquiétude. Je crains bien , me dit-il , que les Naturels ne m'obligent à des voies de rigueur , car je ne dois pas leur laisser imaginer qu'ils puissent avoir sur nous le plus léger avantage. Comme il était trop tard pour rien entreprendre le jour même , il se contenta , en arrivant à bord , de donner des ordres pour qu'on renvoyât sur-le-champ tous les Insulaires qui se trouvaient sur les vaisseaux. Quant à moi , n'ayant que très-peu de confiance dans les habitans , je doublai la garde du Morai , et recommandai qu'on vînt m'appeler si quelques Naturels paraissaient aux environs. Vers les onze heures du soir , on découvrit cinq

Insulaires qui rôdaient sans bruit autour du Moraï. Se voyant surpris, ils se retirèrent. Une heure après, l'un d'eux s'avança auprès de l'observatoire. La sentinelle tira sur lui, l'explosion effraya ses camarades qui prirent la fuite, et le reste de la nuit fut tranquille.

Le 14, au point du jour, je me rendis sur la *Résolution*. Chemin faisant, je fus hélé par la *Découverte*, qui m'informa que la chaloupe avait été volée pendant la nuit. En arrivant à bord, je trouvai la marine sous les armes; le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui rendais compte de ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit avec vivacité, me dit qu'on avait volé la chaloupe de la *Découverte*, et m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsqu'on lui avait fait quelque vol important, d'amener le roi, ou les principaux éarées à son bord, et de les y retenir en otage jusqu'à ce qu'on lui eût remis ses effets: il se proposait d'employer cet expédient qui lui avait toujours réussi. Il avait donné ordre d'arrêter toutes les pirogues qui se trouveraient dans la baie; il était dans l'intention de les détruire, si la chaloupe n'était pas recouverte par des moyens paisibles: en conséquence, les canots de la *Résolution* et de la *Découverte* croisèrent dans la

baie, bien équipés et bien armés. Avant que je quittasse le bord, on avait déjà tiré le canon sur deux grandes pirogues, qui tentèrent de se sauver à force de rames.

Il était près de huit heures quand nous quittâmes le vaisseau. M. Cook montait la pinasse, accompagné de M. Philipps, avec neuf soldats de marine; je suivis notre commandant sur le petit canot. Les dernières paroles que je reçus de lui furent de calmer l'esprit des Naturels, en les assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal. Il me recommanda de ne pas diviser ma petite troupe, et de me bien tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes alors. Il marcha vers le village de Kowrowa, où le roi faisait sa résidence, et moi je me rendis au Moraï. Mon premier soin, en arrivant, fut d'enjoindre sévèrement aux soldats de marine de ne pas sortir des tentes, de charger leurs fusils à balles, et de ne point les quitter. J'allai ensuite trouver le vieux Kaoo et les prêtres. Je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilités qui leur causaient beaucoup d'alarmes. Ils étaient déjà informés de l'enlèvement de la chaloupe. Je leur déclarai que le capitaine Cook était résolu de la recouvrer et de punir les coupables; mais je leur donnai en même tems l'assurance que la communauté des prêtres

et tous les Naturels qui habitaient de ce côté de la baie devaient être dans la plus parfaite sécurité. Je les invitai à faire connaître ma réponse au peuple et à le rassurer en l'exhortant à demeurer paisible. Kaoo me demanda , avec une vive inquiétude , si l'on ferait du mal à Terreeoboo. Je l'assurai du contraire, et cette promesse satisfit toute la communauté.

Pendant ce tems, M. Cook avait mis pied à terre, et s'avancait avec son détachement vers Kowrowa, où, sur son passage, on lui donna toutes les marques ordinaires de respect. Les habitans se prosternèrent, selon leur coutume, en lui offrant de petits cochons. S'apercevant qu'on ne soupçonnait nullement son projet, il demanda à parler à Terreeoboo et à ses deux fils. Ces derniers parurent bientôt, et conduisirent M. Cook à la maison où leur père avait passé la nuit. Ils trouvèrent le monarque à moitié endormi. Après avoir légèrement parlé du vol de la chaloupe, M. Cook invita le roi à venir passer la journée à bord de la *Résolution*. Le roi accepta aussitôt la proposition, et se levant à l'instant même, prit avec notre commandant le chemin du village.

Les choses prenaient cette heureuse tournure. Les deux fils du prince étaient déjà dans la pinasse ; le reste de la petite troupe était près

d'arriver , quand une vieille femme appela tout-à-coup à haute voix Kanee Kabareea , la mère des deux jeunes princes , et l'une des épouses favorites du roi. Celle-ci s'approcha de Terreeoboo , et le supplia en larmes de ne point se rendre aux vaisseaux. Deux chefs , qui étaient venus avec elle , retinrent le roi , insistant sur ce qu'il n'avançât pas plus loin , et l'obligeant de s'asseoir. Les Naturels , déjà effrayés du bruit du canon et des apparences d'hostilités qu'ils remarquèrent dans la baie , se précipitèrent en foule autour du capitaine Cook et du roi.

Dans cette situation , le lieutenant des soldats de marine , observant que les Indiens formaient un groupe si serré , qu'il serait impossible de faire usage des armes à feu , si l'occasion l'exigeait , proposa à M. Cook de ranger sa troupe en bataille le long des rochers , près du bord de la mer , et la foule ayant ouvert un passage aux soldats , ils se portèrent à environ trente verges du lieu où le roi était assis. Ce vieux prince restait dans l'accablement ; la consternation et la terreur étaient peintes sur sa physionomie. M. Cook persista dans son projet , et le pressa de s'embarquer ; il se décidait à le suivre , lorsque les chefs qui l'entouraient s'y opposèrent , d'abord par des prières et des supplications , et , comme ils ne réussissaient

pas, employèrent la force. M. Cook, voyant l'alarme trop généralement répandue, abandonna son dessein. Il observa à M. Philipps qu'il serait impossible de conduire le roi à bord, sans verser beaucoup de sang.

L'entreprise avait manqué; la personne de notre commandant n'avait couru aucun danger, mais un accident fit prendre un autre tour à cette affaire. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur quelques pirogues qui venaient d'en sortir, tuèrent un chef du premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au moment où le capitaine Cook ayant quitté le roi, marchait tranquillement vers le rivage. La fermentation devint extrême : les Naturels prirent les armes et leurs habits de guerre; les femmes et les enfans furent envoyés en hâte dans l'intérieur. Un habitant qui tenait une pierre d'une main, et de l'autre une longue pique de fer, qu'ils nomment *pahooa*, s'approcha de M. Cook en brandissant son arme et le menaçant de lui lancer sa pierre. M. Cook lui conseilla de ne le point provoquer; mais l'insolence de son ennemi n'ayant fait qu'augmenter, il lui tira un coup de petit plomb.

L'Insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer : le coup ne servit qu'à l'irriter davantage, et à encourager ses

compatriotes. Plusieurs pierres furent lancées sur les soldats de marine , l'un des éarées essaya de poignarder M. Philipps , mais il ne réussit point , et reçut un coup de crosse de fusil. Alors M. Cook tira son second coup à balles, et tua l'Indien qui s'était le plus avancé. Il s'ensuivit de la part des habitans une attaque générale à coups de pierres; nos soldats et les équipages des canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie ; mais à l'extrême surprise des nôtres, les Insulaires soutinrent le feu avec fermeté, et se précipitèrent avec des cris effroyables sur notre détachement avant qu'il eût le tems de recharger : alors se présenta une scène d'horreur et de confusion.

Quatre soldats de marine arrêtés entre les rochers, au moment où ils se retiraient, furent immolés à la fureur des Insulaires; trois autres furent dangereusement blessés. Le lieutenant Philipps atteint entre les deux épaules d'un coup de *pahooa*, étendit mort son ennemi à l'instant même qu'il allait recevoir un second coup. Notre malheureux commandant était à la pointe de l'aiguade, il criait aux gens des bateaux de cesser le feu, et de se retirer. S'il est vrai, ainsi que l'ont pensé plusieurs témoins oculaires du combat, que les soldats de marine et les équipages des canots aient tiré sans son ordre, et

qu'il voulait alors épargner une nouvelle effusion de sang, il fut la victime de son humanité. Tant qu'il regarda les Naturels en face, aucun d'eux n'eut la hardiesse d'user de violence contre lui, mais lorsqu'il se fut retourné pour donner des ordres, il fut poignardé par derrière, et tomba le visage dans les vagues: aussitôt les Indiens poussèrent des cris de joie; ils traînèrent son corps sur le rivage, l'entourèrent, et s'arrachant le poignard l'un à l'autre, ils s'acharnèrent avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il avait cessé de respirer.

Ainsi termina sa carrière, le grand homme qui commandait notre expédition. Après une vie qu'illustrèrent tant de glorieuses entreprises, on ne peut dire que sa mort fut prématurée: il avait rempli les nobles desseins pour lesquels la nature semblait l'avoir formé. Il fut enlevé aux jouissances paisibles qui devaient succéder à ses longues fatigues, mais rien ne manquait à sa gloire. Il est inutile de dire, et il me serait impossible d'exprimer combien cette perte fut vivement sentie et déplorée, de tous ceux qui avaient si long-temps fondé leur sécurité sur son courage et sur ses lumières; de tous ceux qui au milieu de leurs peines avaient trouvé les plus douces consolations dans son amitié affectueuse



Tant qu'il regarda les naturels en face, aucun d'eux n'eut la hardiesse.....



et sa généreuse humanité. Je n'essaierai pas de peindre la consternation universelle qui suivit un malheur si affreux et si imprévu. Détournons un instant les yeux de cette scène de désolation ; je ne puis mieux rendre mes derniers hommages à la mémoire de cet ami cher et révééré, qu'en traçant une esquisse de sa vie et de ses services.

Jacques Cook était né en 1728, près de Wytby, dans le comté d'York. De très-bonne heure il fut mis en apprentissage chez un marchand d'un village voisin. Ses goûts n'avaient pas été consultés en cette occasion ; il ne put soutenir cette vie sédentaire, et quittant le comptoir auquel on l'avait attaché, il s'engagea pour neuf ans sur un navire qui faisait le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du roi à bord de l'*Aigle*, que commandait alors le capitaine Hammer ; sir Hugues Palliser qui succéda à cet officier, distingua bientôt le mérite du jeune Cook, et lui donna de l'avancement.

En 1758, il passa en qualité de *Master* à bord du *Northumberland*, vaisseau pavillon de lord Colleville, qui avait le commandement de l'escadre en croisière sur la côte d'Amérique. Ce fut à ce service, comme il me le dit souvent, que, dans un très-rude hiver, il lut, pour la première fois, les *Elémens d'Euclide*,

et qu'il s'appliqua à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, sans autre secours que celui de quelques livres et de son intelligence. Dans le tems même qu'il s'occupait ainsi de suppléer aux défauts de sa première éducation, il était employé à des entreprises épineuses, et qui exigeaient beaucoup d'activité. Au siège de Québec, sir Charles Saunders le chargea de divers détails importans dans le département de la marine. C'est lui qui dirigea la marche des bateaux à l'attaque de *Montmorency*; il conduisit l'embarcation sous les hauteurs d'*Ahaham*; examina le canal, et y laissa des balises pour la sûreté des vaisseaux qui entreprendraient de remonter la rivière. Ce courage et l'habileté qu'il fit paraître dans toutes les occasions hasardeuses, lui méritèrent l'amitié de sir Charles Saunders et de lord Colleville, qui, tant qu'ils vécurent, le protégèrent avec le plus grand zèle et l'affection la plus particulière. Ce fut à leur recommandation et à celle de sir Hugues Palliser, qu'à la fin de la guerre on l'envoya reconnaître le golfe *Saint-Laurent* et les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jusqu'en 1767; à cette époque sir Edouard Hawke lui donna le commandement d'une expédition dans la mer Pacifique, dont l'objet était d'observer le passage de Vénus, et de faire de nouvelles

découvertes dans cette partie du globe. Ses services, depuis cette époque, sont connus par les relations de ses différens voyages.

Il était d'une constitution robuste, endurci au travail, et capable de soutenir les plus rudés fatigues. Son estomac digérait sans peine les alimens les plus grossiers; il montrait tant d'indifférence pour toutes espèces de privations que la tempérance ne paraissait pas être une vertu pour lui. Son esprit, comme son corps, avait une trêmp vigoureuse. Son jugement était prompt et sûr dans tout ce qui se rapportait aux entreprises dont il était chargé. Il y déployait de la hardiesse et de l'énergie, et montrait presque toujours dans l'exécution un génie original. Il joignait à un courage froid et déterminé une admirable présence d'esprit au moment du danger. Ses mœurs étaient simples; peut-être aurait-on pu blâmer en lui un caractère disposé à l'impatience et à l'emportement; mais un excellent cœur, un grand fond d'humanité et de bienfaisance tempéraient toujours l'ardeur de sa vivacité, et rachetaient bien cette légère imperfection.

Il n'est peut-être aucune science qui ait autant d'obligation à un seul homme que la géographie en a au capitaine Cook. Dans son premier Voyage il a découvert les *îles de la Société*; il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande*

forme deux îles; il a reconnu le détroit qui les sépare; et il a fait un relèvement complet de toutes les côtes; il a visité ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui; de sorte que pour cette partie du globe, il a ajouté aux cartes une étendue de 27^d de latitude, c'est-à-dire de plus de deux mille milles.

Son second Voyage a résolu le problème du continent méridional, puisqu'il a traversé l'hémisphère entre le 40^d et le 70^d parallèles, de manière à faire sentir l'impossibilité de l'existence d'un continent, à moins qu'on ne veuille le reculer sous le pôle, hors de la portée des navigateurs. Durant ce voyage, il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, la plus grande île de la mer du sud, après la Nouvelle-Zélande; ensuite l'*île de la Géorgie*, et une côte qu'il a nommée la *terre de Sandwich*, ou la *Thulé* de l'hémisphère austral.

Mais son troisième Voyage l'emporte de beaucoup sur tous les autres, par l'étendue et l'importance des découvertes. Outre plusieurs îles reconnues dans la mer du sud, il a découvert au nord de la ligne équinoxiale les *îles Sandwich*, qui, par leur situation et les productions du sol, promettent de plus grands avantages au commerce et à la navigation qu'aucune autre

des terres de l'Océan Pacifique; il a ensuite fixé les limites de la côte occidentale d'Amérique, depuis le 43^d de latitude septentrionale, ce qui donne une étendue de 3500 milles; il a déterminé le rapprochement des deux continens d'Amérique et d'Asie, et relevé les terres de chaque côte à une telle latitude, qu'il paraît démontré que les glaces rendront toujours impraticable le passage de la mer Pacifique à l'Océan par le pôle arctique. En un mot, si l'on excepte la mer d'Amur et l'Archipel du Japon, qui ne sont encore qu'imparfaitement connus, il ne laisse rien à désirer sur l'hydrographie de la partie habitable du globe.

En qualité de marin, ses services ne sont pas moins signalés; il serait difficile d'en méconnaître le mérite et l'utilité. Le procédé qu'il a imaginé et pratiqué avec tant de succès pour conserver la santé des équipages, fait époque dans l'histoire de la navigation; et à cet égard, il sera placé par les siècles futurs au nombre des amis et des bienfaiteurs du genre humain.

C'est donc en livrant la mémoire de mon respectable ami à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité, que je vais poursuivre les détails qui suivirent sa mort. J'ai rapporté ceux qui l'accompagnèrent et ceux dont elle fut précédée, avec toute la fidélité que me l'ont per-

mis mes observations et celles de mes camarades. Mon cœur a obéi à une loi impérieuse. Je n'ai jamais cessé, pendant la vie de ce grand homme, de lui donner les témoignages d'attachement et de vénération que je viens d'offrir à ses mânes.

CHAPITRE XXI.

EVÉNEMENS qui suivent la mort du capitaine Cook. — Trait de courage du lieutenant des soldats de marine. — Attaque de l'observatoire. — Intrépidité d'un Insulaires. — On réclame le corps du capitaine Cook. — Conduite insidieuse. Bravades des Naturels. — Le village de Kakooa incendié. — On rapporte les restes du capitaine Cook. — Départ d'Owhyhée.

J'AI déjà rapporté que quatre des soldats de marine, qui suivirent le capitaine Cook, furent tués par les Insulaires; les autres échappèrent au trépas en se jetant à la nage, précédés de M. Philipps, et protégés par le feu des bateaux. Le lieutenant montra, dans cette occasion, un courage intrépide et beaucoup d'attachement pour les hommes qu'il commandait. Au moment où il atteignait les bateaux, il vit un de ses soldats, mauvais nageur, en danger d'être pris par l'ennemi : quoiqu'il fût grièvement blessé, il se précipita dans les flots pour le secourir; un coup de pierre qu'il reçut à la tête, l'étourdit un instant et faillit le plonger au fond; mais reprenant ses sens, il saisit le soldat par les cheveux, et le conduisit sain et sauf à bord.

Les équipages continuèrent encore quelque tems le feu de leur mousqueterie pour faciliter la retraite de leurs camarades. Enfin secondés par quelques canons tirés à bord de la *Résolution*, ils mirent les Naturels en fuite. Un petit canot armé vogua aussitôt vers la côte. Nos gens aperçurent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie ; mais jugeant qu'ils étaient trop peu de monde pour les ramasser sans danger, ils les laissèrent à la discrétion des Insulaires, et s'en retournèrent.

Quand les équipages furent un peu revenus de la consternation où les jeta cette nouvelle désastreuse, ils s'occupèrent du détachement posté au Moraï, où je me trouvais avec le mâât et les voiles, et une garde de six soldats de marine seulement. Je ne puis exprimer tout ce que j'éprouvai durant l'horrible carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Nous nous étions placés à moins d'un mille du village de Korowa, et nous apercevions distinctement une foule innombrable de Naturels rassemblés à l'endroit où le capitaine Cook avait débarqué. Nous entendions le bruit des armes à feu, nous voyions un mouvement et un désordre extraordinaires ; nous remarquâmes ensuite que les Naturels prenaient la fuite ; que nos canots s'éloignaient de la côte : nous reconnûmes qu'ils

passaient et repassaient entre les vaisseaux. Je l'avoue, j'eus de tristes pressentimens; je ne pus songer sans frémir que M. Cook se trouvait au milieu de la mêlée. Je savais que les succès constans qu'il avait obtenus dans ses entrevues avec les habitans de ces mers, lui avaient donné une extrême confiance, et je craignais toujours qu'il n'arrivât une heure malheureuse où il aurait négligé de prendre les précautions nécessaires.

Dès que j'entendis les coups de fusil, je m'empressai de prévenir les Insulaires qui entouraient l'emplacement consacré dont nous étions en possession, qu'il ne leur serait fait aucun mal, et que je voulais vivre en bonne intelligence avec eux, quelque chose qu'il arrivât. Tout ce qu'ils avaient vu, et ce qu'ils entendaient, ne leur causait pas moins d'inquiétude qu'à nous. Cette position dura jusqu'à ce que les canots fussent de retour aux vaisseaux. Le capitaine Clarke, observant alors, à l'aide de sa lunette, que les Insulaires se multipliaient considérablement autour de nous, et craignant qu'ils ne méditassent une attaque, fit pointer sur eux deux pierriers de quatre: par bonheur, ce feu quoique bien dirigé, ne tua, ni ne blessa personne, mais il servit à donner aux habitans une idée de nos forces. Un des boulets brisa par le milieu un co-

cotier, sous lequel plusieurs Insulaires étaient assis; l'autre fit éclater un rocher, sur la même ligne.

Comme je venais de leur certifier qu'ils n'avaient rien à craindre, cette marque d'hostilité me chagrina beaucoup. Pour en prévenir de nouvelles, j'envoyai aussitôt un canot au capitaine Clarke. Je lui fis dire que j'étais en bonne intelligence avec les Naturels, et que si les choses changeaient à notre égard, j'arborerais un pavillon de beaupré pour l'avertir de nous donner du secours. Nous attendîmes avec impatience le retour du canot. Enfin au bout d'un quart-d'heure d'anxiété, M. Bligh vint nous apporter la triste certitude des malheurs que nous avions craints : il avait ordre de faire abattre les tentes et de transporter à bord les voiles et les mâts qu'on réparait à terre. Notre ami Kaireekea, instruit par un de ses compatriotes de la mort du capitaine Cook, arriva presque aussitôt. On voyait la douleur et la consternation peintes sur son visage. Il me demanda si la nouvelle était vraie.

Notre situation devenait fort critique, nous risquions non-seulement de perdre la vie, mais le fruit de notre expédition, ou au moins l'un des vaisseaux. La perte du mât de la *Résolution* et des voiles eût été irréparable. Je fis

placer les soldats de marine au sommet du Moraï qui formait un bon poste de défense et j'en confiai le commandement à M. Bligh, en lui enjoignant expressément de se tenir sur la défensive. Je me rendis ensuite à bord de la *Découverte* pour exposer au capitaine Clarke la situation dangereuse où nous nous trouvions.

J'étais à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai aussitôt à terre, où je trouvai que les choses devenaient de moment en moment plus alarmantes. Les Naturels revêtaient leurs nattes de combat et leur nombre croissait de plus en plus. J'observai plusieurs corps considérables qui s'avançaient sur les bords du rocher qui sépare le village de Kakooa du côté septentrional de la baie où se trouve le village de Korawa.

Ils commencèrent leur attaque avec des pierres, qui partaient du derrière des murs de leurs enclos : voyant que nous ne ripostions pas, ils devinrent encore plus audacieux. Quelques-uns des plus intrépides s'étant glissés le long de la plage sous le couvert des rochers, parurent subitement au pied du Moraï, avec le dessein, selon l'apparence, de l'attaquer du côté de la mer, le seul endroit accessible. Ils jetèrent un grand nombre de pierres, et ne quittèrent la place que lorsqu'un de leurs camarades fut tué.

L'intrépidité d'un de ces Insulaires mérite d'être citée. Comme il revenait sur ses pas au milieu de tout le feu du détachement pour emporter le corps d'un de ses camarades, il reçut une blessure qui l'obligea de lâcher prise. Au bout de quelques minutes, il reparut; mais une seconde blessure le força une seconde fois à la retraite. Dans ce moment, j'arrivai au Moraï, et je le vis revenir une troisième fois, tout couvert de sang et pouvant à peine se soutenir. Je défendis aux soldats de tirer, et on lui laissa enlever son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même et expira.

Alors débarqua un détachement de chaque vaisseau. Ce renfort intimida les Naturels, qui se retirèrent derrière leurs murailles. Je pouvais alors communiquer avec les prêtres. J'en envoyai un auprès des habitans pour négocier un accommodement. Je promis, s'ils ne jetaient pas de pierres, de faire cesser le feu du Moraï. Ils consentirent à cette trêve et nous laissèrent transporter à bord de la pinasse notre grand mâ, nos voiles et le reste de nos instrumens astronomiques. Ils s'emparèrent du Moraï, dès que nous l'eûmes quitté, et quelques-uns nous lancèrent des pierres, mais sans nous atteindre.

Il était onze heures et demie lorsque j'arrivai à bord de la *Découverte*. On n'avait en-

core rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages furent unanimement d'avis qu'on réclamerait le corps de notre commandant et la chaloupe, et j'opinai pour que l'on agît rigoureusement, si les Naturels se refusaient à notre demande. Mon attachement pour M. Cook ne me dictait pas seul cette opinion. L'intérêt général me la commandait : les Indiens ayant tué notre chef et nous ayant contraints de nous rembarquer, ce succès devait leur inspirer la plus haute confiance, et peut-être les engager à de plus grandes entreprises. Jusqu'alors ils n'avaient pu concevoir une haute idée de nos armes à feu ; nous faisons même une remarque assez singulière, c'est que nos canons et nos fusils ne leur avaient pas fait la moindre frayeur.

Plusieurs officiers, d'un parti plus modéré, dirent avec raison que le mal était fait et irréparable. Ils réclamaient des égards pour la bienveillance et l'amitié que nous avaient montrées les Naturels avant ce terrible événement qu'ils ne paraissaient pas avoir osé méditer. Ils observaient que le roi avait ignoré le vol ; qu'il avait accompagné sans défiance notre commandant avec ses deux fils, qui déjà même se trouvaient dans notre canot lorsque le combat s'engagea sur la grève ; que Terreoboo lui-même allait

s'embarquer s'il n'en eût été constamment empêché par les femmes et les Earées, toutes circonstances qui écartaient de lui le moindre soupçon d'avoir ourdi quelque trame contre nous ; ils ajoutèrent enfin que si les Naturels avaient pris les armes, ce n'était évidemment que pour défendre leur roi, dont ils voyaient bien que nous voulions faire notre prisonnier, et qu'il serait injuste de punir ce peuple de son attachement pour ses chefs.

A tous ces motifs pleins de raison et d'humanité, on en joignit que dictait la prudence. Nous manquions d'eau et de provisions fraîches ; il fallait sept ou huit jours de travail pour établir notre mâât d'artimon ; le printems approchait, et il était plus urgent encore de nous occuper de notre campagne au nord, que de projets de vengeance, dont l'exécution nous ferait accuser d'une cruauté inutile, tout en occasionnant un délai qui nous serait préjudiciable et peut-être funeste.

Le capitaine Clarke fut de ce dernier avis et on l'adopta. Tandis que nous délibérions à bord, les Insulaires s'étaient rassemblés sur la côte. Quelques-uns montant des pirogues, eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, nous faire des insultes et nous donner toutes sortes de marques de mépris. Ce fut avec peine que

l'on contint l'impatience des matelots qui voulaient faire usage de leurs armes. Nous laissâmes les pirogues regagner tranquillement le rivage.

Pour mettre notre plan à exécution, il fut décidé que je marcherais vers le rivage avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées et bien équipées, et que je m'efforcerais d'entrer en conférence avec quelques-uns des chefs. On me chargea, si cette tentative réussissait, de réclamer les corps de nos camarades, et en particulier celui de notre commandant. L'on me recommanda de ne descendre sous aucun prétexte et de ne faire feu que s'il le fallait absolument pour notre défense.

Je quittai donc les vaisseaux vers les quatre heures de l'après-midi. Comme nous approchions du rivage, je vis les Insulaires se préparer à nous recevoir hostilement. La foule était en grand mouvement; les femmes et les enfans se retiraient, les hommes mettaient leurs nattes de guerre et s'armaient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que depuis le matin ils avaient élevé un parapet de pierres le long du rivage où le capitaine Cook était descendu; ils s'attendaient probablement qu'on les attaquerait à cette même place. Dès que nous fûmes à leur portée, ils lancèrent des pierres avec la fronde, mais personne n'en fut atteint. Il était

impossible de les amener à mes vues, si je ne commençais par leur inspirer quelque confiance. J'ordonnai aux bateaux armés de s'arrêter, et j'avançai seul dans un petit canot, un pavillon blanc à la main. Un cri de joie universel prouva que les Naturels m'avaient compris. Les femmes revinrent aussitôt de la montagne, où elles s'étaient retirées; les hommes quittèrent leurs armes, et ils s'assirent tous au bord de la mer, me tendant les bras, et m'invitant à descendre.

Quoique cette conduite fût un témoignage peu équivoque de leurs dispositions pacifiques, je ne pouvais m'empêcher de suspecter leur sincérité; mais voyant Koah nager vers moi un pavillon blanc à la main, je crus ne pas devoir montrer trop de défiance; je le reçus, quoiqu'il fût armé, circonstance qui ne tendait pas à dissiper mes soupçons. J'avoue que j'avais depuis long-tems une opinion défavorable de lui. Les prêtres m'avaient toujours dit qu'il était méchant, et qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût notre ami: nous avions en effet remarqué plusieurs traits de perfidie et de dissimulation de sa part. Il avait d'ailleurs joué le principal rôle dans l'odieuse attaque du matin. J'eus horreur de le voir si près de moi. Au surplus en venant à moi, il me serra dans ses bras, et versa des larmes fentes. Je me défiais tellement de son

témoignage d'amitié, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son pahooa, et de la détourner. Je lui déclarai que je venais réclamer le corps du capitaine Cook, et que s'il ne m'étais pas rendu sur-le-champ, nous déclarions la guerre à l'île entière. Il m'assura qu'on nous le remettrait le plus tôt possible et qu'il allait lui-même le chercher. Il osa ensuite me demander un morceau de fer avec autant d'assurance que s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire, et se jeta à la nage, criant à ses compatriotes, que nous étions encore tous amis.

J'attendis son retour près d'une heure. Durant ce tems, nos bateaux s'étaient approchés assez près du rivage pour entrer en conversation avec les Naturels qui se trouvaient à une très-petite distance. Ces Insulaires firent très-clairement entendre à nos gens que le corps de notre commandant avait été coupé par morceaux, et emporté dans l'intérieur des terres. Je ne fus informé de ces particularités qu'à notre retour aux vaisseaux.

La lenteur de Koah commençait à me donner beaucoup d'impatience, et les chefs me pressèrent vivement de descendre, m'assurant que le corps me serait certainement rendu si je voulais aller trouver le roi. Ne pouvant m'engager à venir à terre, ils tentèrent, sous le prétexte

de converser plus aisément avec moi , d'attirer mon canot entre les rochers , où il leur eût été facile de me couper la communication avec nos bateaux. Il n'était pas difficile de deviner l'artifice. J'étais au moment de rompre toute conférence , quand je vis paraître un chef , intime ami du capitaine Clarke et de quelques officiers de la *Découverte*. Il me dit qu'il était envoyé par le roi pour m'informer que le corps de notre commandant avait été transporté dans l'intérieur de l'île , et que le lendemain dans la matinée il nous serait restitué. Son maintien et ses discours annonçaient beaucoup de sincérité. Je lui demandai s'il disait vrai. Il croisa ses deux premiers doigts, signe qui, parmi ces Insulaires, atteste la vérité et sur lequel ils sont fort scrupuleux.

Incertain sur le parti que je devais prendre , je dépêchai M. Vancouver auprès du capitaine Clarke pour l'instruire de ce qui s'était passé , et lui dire que je comptais fort peu sur les promesses des Insulaires qui, loin de se repentir, semblaient tirer vanité de leurs succès apparens, et ne chercher qu'à gagner du tems , pour trouver quelque moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver revint avec l'ordre de retourner à bord , après avoir fait entendre aux habitans que nous détruirions le village si le len-

demain les restes de M. Cook ne nous étaient pas rendus. Les Naturels en nous voyant partir, nous insultèrent par les gestes les plus outrageans et les plus dédaigneux. Quelques-uns se promènèrent en triomphe avec les habits de nos malheureux camarades. Plusieurs de nos gens dirent avoir distingué l'un des chefs brandir d'un air menaçant et moqueur l'épée de M. Cook, tandis qu'une femme en tenait le fourreau. Il est certain que notre conduite ne leur avait pas donné une haute opinion de notre courage : ces Sauvages n'avaient aucune idée des principes d'humanité qui nous dirigeaient ; ils ne voyaient que notre lâcheté apparente. Nous prîmes pour la sûreté des vaisseaux , toutes les précautions nécessaires en cas d'une attaque nocturne. Nous vîmes briller des feux sur les montagnes : quelques personnes pensèrent qu'ils faisaient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés. Cette nuit ne fut troublée que par les cris et les lamentations qu'on entendait du rivage.

Dès la pointe du jour , Koah se rendit sur la *Résolution*, et demanda qu'il lui fût permis de m'offrir une pièce d'étoffe et un petit cochon. J'ai déjà dit que ces Insulaires me supposaient fils du capitaine Cook, et il les avait laissés dans cette erreur ; ils croyaient sans doute qu'après

sa mort , j'avais pris le commandement du vaisseau. Je refusai les présens de Koah , et je l'aurais chassé avec indignation , à cause de ses réponses ambiguës au sujet du corps de notre commandant , si M. Clarke n'eût jugé à propos de le traiter à tout événement avec les égards ordinaires.

Ce perfide vieillard revint plusieurs fois dans la soirée , sous prétexte de nous offrir diverses bagatelles , mais il ne cessait d'examiner attentivement toutes les parties du vaisseau. J'eus soin de lui faire voir que nous étions en état de nous défendre. Il nous pressa beaucoup, M. Clarke et moi , d'aller à terre , assurant qu'une entrevue avec le roi lèverait toutes les difficultés. Nous avions sur son compte trop de soupçons pour l'écouter. Nous fûmes dans la suite instruits d'un fait qui prouve toute la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'aussitôt après le combat où M. Cook avait été tué, le vieux roi s'était fait descendre avec des cordes dans une caverne située au milieu d'une montagne escarpée , où il resta plusieurs jours , y recevant des vivres de la même manière qu'il y était entré.

Lorsque Koah fut de retour à terre , nous entendîmes le bruit des conques en divers endroits de la côte , et des corps nombreux parurent traverser les collines. L'instant d'après ,

les apparences devinrent si alarmantes, que nous crûmes devoir présenter le côté du vaisseau à la bourgade, et mettre les bateaux en station à la pointe septentrionale de la baie, pour éviter toute surprise. Ce même jour, M. Clarke, à qui passait le commandement en chef, vint à bord de la *Résolution*. Il nomma son lieutenant M. Gore, capitaine de la *Découverte*, et donna la place vacante à M. Hervey, l'un de nos *midshipmen*. Vers les huit heures du soir, nous entendîmes qu'une pirogue ramait vers les vaisseaux. Les sentinelles firent feu, mais deux hommes qui la montaient se mirent à crier : *Tinnee* (c'est ainsi qu'ils prononçaient mon nom). Ils dirent qu'ils étaient nos amis et qu'ils nous apportaient quelque chose qui avait appartenu au capitaine Cook. Dès qu'ils furent à bord, ils se jetèrent à nos pieds et parurent très effrayés. Ils n'étaient heureusement blessés ni l'un ni l'autre, quoique les balles eussent percé leur pirogue. Ils commencèrent par verser un torrent de larmes sur la fin tragique d'Orono ; et l'un d'eux que nous reconnûmes pour un prêtre qui avait toujours montré beaucoup d'attachement pour le capitaine Cook, nous dit qu'il apportait une partie du corps. Alors il nous présenta un petit paquet couvert d'étoffe qu'il tenait sous son bras. . . . Comment dé-

crire l'horreur dont nous fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine , du poids de neuf ou dix livres ! L'Insulaire ajouta que c'était là tout ce qui restait du corps de notre ami ; que le reste avait été dépecé et brûlé , mais que la tête et les ossemens étaient en la possession de Terreoboo et des Earées. Ce que nous recevions , avait été envoyé au grand-prêtre Kaoo , pour qu'il l'employât à des cérémonies religieuses , et il nous le faisait parvenir comme une preuve de son innocence et de son attachement.

Je saisis cette occasion de découvrir si ces peuples étaient cannibales. Après diverses questions indirectes auxquelles ces deux hommes répondirent de manière à nous donner d'eux une opinion contraire , je leur demandai nettement s'ils n'avaient pas mangé une partie de ce corps ? Ils frémirent de ma question , et s'informèrent à leur tour , si nous étions dans l'usage de manger des hommes. Un Européen n'aurait pu montrer plus d'horreur à cette pensée. Ils nous demandèrent ensuite avec inquiétude et d'un ton qui annonçait la terreur : *Quand l'Orono reviendra-t-il ? Que nous fera-t-il à son retour ?* D'autres Insulaires nous firent souvent les mêmes questions , et en donnant les mêmes marques d'effroi ; c'était une suite naturelle des

hommages qu'ils lui avaient rendus. Il est évident que M. Cook était dans leur croyance un être d'une nature supérieure.

On pressa ces deux honnêtes Insulaires de passer la nuit à bord , mais ce fut inutilement. Ils nous dirent que si la démarche qu'ils venaient de faire était connue du roi ou des chefs, elle aurait pour eux de fâcheuses conséquences. Ils nous apprirent que les Earées voulaient venger la mort de leurs compatriotes, et surtout que nous devions nous défier de Koah, ennemi mortel et implacable, qui ne désirait rien si ardemment que l'occasion de nous combattre. Ils ajoutèrent que dix sept Insulaires avaient été tués dans l'affaire de Kowrowa, cinq chefs avaient aussi perdu la vie, et malheureusement notre ami Kaneena et son frère étaient de ce nombre. Huit autres personnes, dont trois du premier rang, avaient été tuées dans l'attaque du Moraï. Ils nous quittèrent sur les onze heures, et regagnèrent la côte sans avoir été découverts.

Cependant nous ne recevions aucune réponse de la part des Insulaires, et ils se conservaient en force sur le rivage pour agir hostilement en cas de descente : il fallait enfin en effectuer une, car nous ne pouvions plus différer de remplir nos futailles. Le 16 du grand matin, ils sonnèrent de la conque, et des corps

nombreux repassèrent les montagnes ; mais ceux qui restèrent n'étaient ni les moins hardis ni les moins insolens. L'un d'eux eut l'audace de s'approcher à la portée du fusil , et lorsqu'il nous eut lancé plusieurs pierres , d'agiter par-dessus sa tête le chapeau du capitaine Cook , tandis que ses compatriotes postés sur le rivage encourageaient ses bravades. Ces insultes nous poussèrent à bout ; les matelots vinrent en corps nous supplier de ne pas les forcer plus long-tems de souffrir de pareils outrages. Le capitaine Clarke ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels assemblés sur la grève ; mais ceux-ci devinèrent nos intentions : au seul mouvement qu'ils remarquèrent sur le vaisseau , ils se retirèrent derrière leurs maisons et leurs murailles. Il fallut donc tirer au hasard. Cependant nos coups produisirent tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Nous vîmes bientôt Koah s'avancer avec précipitation vers les vaisseaux. Il nous dit que plusieurs habitans avaient été tués , et entr'autres plusieurs des principaux chefs , proches parens du roi.

Peu de tems après son arrivée , deux jeunes gens partirent du Moraï , et nagèrent du côté des vaisseaux , tenant chacun une lance à la main. Arrivés à très-peu de distance de nous , ils

entonnèrent solennellement un hymne , dont nous ne distinguons bien que le mot Orono , qu'ils répétaient souvent , en montrant le village, où le capitaine Cook avait été tué. Lorsqu'ils eurent cessé de chanter , ils montèrent à bord de la *Découverte* , livrèrent leurs lances , et quelques minutes après se remirent à la nage pour gagner le rivage. Nous n'avons jamais su qui les avait envoyés , ni quel était l'objet de cette cérémonie.

A l'entrée de la nuit nos deux amis de la veille reparurent à bord. Ils assurèrent que les canons avaient rempli les chefs de terreur , mais sans les faire renoncer à leurs intentions hostiles ; ils nous conseillèrent de nous tenir sur nos gardes. Le 17 au point du jour , les embarcations des deux vaisseaux partirent pour faire de l'eau , et la *Découverte* fut touée près du rivage pour protéger les travailleurs. On s'aperçut bientôt que l'avis des deux prêtres n'était pas sans fondement. Les Naturels avaient résolu de nous attaquer aussi souvent qu'ils croiraient pouvoir le faire sans beaucoup de danger. Sur toutes les îles de ce groupe , les villages sont pour la plupart situés près de la mer , et le terrain adjacent est fermé d'un mur de pierres , élevé de trois pieds. Ces murs que nous avons pris pour les limites des propriétaires , n'étaient vérita-

blement élevés que pour offrir un rempart en cas d'invasion. Sur les flancs de la montagne suspendue sur la baie , sont pratiqués des trous ou des cavernes d'une profondeur considérable , dont l'entrée est défendue par un mur de la même espèce. Cachés derrière ces retranchemens , les Insulaires ne cessaient de harceler nos matelots , et de leur lancer des pierres. Les coups de fusils de notre petit détachement ne suffisaient pas pour les forcer à la retraite.

Ainsi exposés , nos gens étaient si occupés de leur défense personnelle , que dans tout le cours de l'après-dîner , ils ne remplirent qu'une seule futaille. Il était donc indispensable de déloger les assaillans , et au moyen de quelques décharges d'artillerie , le travail s'exécuta quelque tems sans obstacle ; mais les Naturels reparurent bientôt et recommencèrent leur attaque. Nous nous vîmes alors forcés de brûler quelques maisons éparses , derrière lesquelles ils se tenaient retranchés.

Je le dis à regret , les matelots chargés de ces ordres , les outrepassèrent : au lieu de détruire quelques cabanes , ils mirent en feu tout le village. Avant que nous eussions envoyé sur la côte un canot pour arrêter les progrès de l'incendie , la flamme dévorait les maisons des prêtres , nos fidèles amis. Plusieurs des Naturels

furent tués, tandis qu'ils cherchaient à s'échapper. Nos gens rapportèrent à bord deux têtes qu'ils avaient coupées. Nous donnâmes tous des regrets à la mort d'un de ces Insulaires. Il venait puiser de l'eau à la source lorsqu'il fut tué par un soldat de marine. La balle ayant frappé saalebasse, il prit la fuite, mais il fut poursuivi dans une des cavernes, où il se défendit avec le courage et la férocité d'un lion. Il se battit long-tems contre deux hommes, et expira couvert de blessures.

Un vieillard que nos gens avaient fait prisonnier, fut garotté et conduit à bord sur le même bateau qui apportait les deux têtes de ses compatriotes. Jamais l'effroi ne se peignit si fortement sur un visage humain, et l'on ne saurait se faire une idée de la joie délirante qui succéda tout-à-coup à l'accablement de cet homme, lorsqu'on l'eut délié, et qu'on lui eut dit qu'il pouvait s'en retourner. Il nous prouva qu'il n'était pas étranger au sentiment de la reconnaissance : il revint souvent à bord nous apporter des comestibles pour lesquels ils ne voulut rien recevoir, et nous rendit plusieurs services.

Peu de tems après que le village fut incendié, nous vîmes descendre de la colline un homme, suivi de quinze ou vingt jeunes garçons,

portant des pièces d'étoffe blanche et des rameaux de bananiers. Je ne sais comment il se fit que cette paisible ambassade essuya le feu d'un de nos détachemens ; mais cette bordée ne les empêcha point d'avancer , et l'officier qui était de service arriva assez tôt pour prévenir une seconde décharge. Dès qu'ils furent à portée d'être distingués , nous reconnûmes notre ami Kaireekea , pour lequel nous avons beaucoup d'estime ; il avait pris la fuite à l'embrase ment du village , et à son retour sur la côte , il avait demandé qu'on l'envoyât à bord de la *Résolution*. Il s'approcha de nous d'un air triste et pensif. On s'efforça de lui faire comprendre que la nécessité nous avait contraints de brûler le village , mais que c'était malgré nous que sa maison et celles des prêtres avaient été consumées. Il nous reprocha doucement d'avoir manqué à l'amitié , et dit quelques mots sur notre ingratitude. Il nous apprit alors que comptant sur nos promesses , ils n'avaient pas cru devoir transporter leurs effets dans les montagnes , ainsi que les autres habitans ; qu'ils avaient seulement mis ce qu'ils avaient de plus précieux dans une maison adjacente au Moraï , et que tout était devenu la proie des flammes.

Les deux têtes de ses compatriotes qu'il vit à bord , lui causèrent une vive émotion ; il

nous supplia de les jeter à la mer , et il fut aussitôt satisfait. Nos travailleurs , que personne n'interrompait plus , revinrent à bord sur le soir. Toute la nuit , les cris et les lamentations redoublèrent sur le rivage ; une remarque fort singulière , c'est qu'au milieu de tous ces troubles , beaucoup de femmes de l'île qui se trouvèrent sur les vaisseaux ne demandèrent pas à s'en aller ; elles ne montrèrent aucune inquiétude pour elles ni pour leurs amis ; il paraît qu'elles étaient fort insensibles à tout ce qui se passait. Quelques-unes admirèrent du haut du tillac l'incendie du village ; elles s'écrièrent souvent *mai-tai* (très-beau).

Le matin du 18 , Koah reparut à son ordinaire ; nous n'avions plus de ménagemens à garder à son égard ; lorsqu'il fut aux flancs du vaisseau , et qu'il eut entonné sa chanson , il voulut m'offrir , à son ordinaire , un cochon et des bananes. Je lui criai de se retirer sur-le-champ , et de ne plus reparaître sans les restes du capitaine Cook , s'il ne voulait payer de sa tête toutes ses perfidies : il n'eut pas l'air d'être mortifié de cette réception ; il regagna le rivage , où il se joignit à un gros de Naturels qui lançaient des pierres aux gens de l'aiguade.

Cependant les Insulaires , persuadés que si

les gens des vaisseaux avaient souffert leurs insolentes provocations, ce n'était pas faute de moyens de vengeance, cessèrent enfin toutes les hostilités. Le soir même nous eûmes à bord la visite d'un chef nommé *Eappo*, que le roi avait chargé de faire des présens, et de demander la paix. Nous lui dîmes d'annoncer à *Terreeoboo*, qu'il ne devait s'attendre à la paix qu'après avoir exactement renvoyé les restes du capitaine *Cook*. *Eappo* répondit qu'on avait brûlé la chair de nos soldats, ainsi que les os de la poitrine et de l'estomac; que celle des bras, des mains et des cuisses avait été distribuée entre les chefs inférieurs; il ajouta que la tête du capitaine *Cook* avait été donnée au grand chef *Kaoo-Opeou*; les cheveux à *Maiha-Maiha*; les jambes, les cuisses et les bras à *Terreeoboo*. Dès que la nuit approcha, plusieurs habitans se rendirent aux vaisseaux avec des racines et des végétaux, et nous reçûmes encore de la part de *Kaireekkea* deux superbes présens de la même espèce.

La journée entière du 19 se passa en messages entre le capitaine *Clarke* et *Terreeoboo*. *Eappo* demandait avec instance qu'un des officiers allât à terre, et s'offrait de rester à bord pour ôtage. Nous ne crûmes pas devoir accéder à cette proposition, et il se retira en promettant

de revenir le lendemain avec les ossemens du capitaine Cook. Ce jour-là, nos travailleurs remplirent les futailles sans aucune sorte d'opposition de la part des Naturels qui, malgré un fort détachement armé, s'approchèrent sans la plus légère apparence de défiance ou de crainte.

Le 20, nous eûmes la satisfaction de voir notre mât rétabli. Entre neuf et dix heures du matin, une foule d'Insulaires descendit de la montagne qui s'élève au-dessus de l'aiguade. Ils formaient une espèce de procession; chacun portait une ou deux cannes à sucre sur ses épaules, et tenait à la main du fruit à pain et des rameaux de bananiers. Ils étaient précédés de deux tambours qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent, arborèrent pavillon blanc, et commencèrent à battre jusqu'à ce que toute la procession, qui marchait sur une seule ligne, eût déposé ses présens, et se fût retirée dans le même ordre. Nous vîmes paraître ensuite Eappo, revêtu d'un long manteau orné de plumes; il portait sous son bras quelque chose dont il paraissait prendre beaucoup de soin; l'ayant déposé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clarke ne douta point que ce ne fussent les os de M. Cook, et sa conjec-

ture était fondée. Il prit la pinasse, alla lui-même recevoir ces débris, et m'ordonna de le suivre. Lorsque nous fûmes arrivés sur la côte, Eappo entra dans la pinasse, et remit au capitaine les ossemens enveloppés dans une quantité de belles draperies que recouvrait un manteau décoré de plumes noires et blanches; il nous accompagna jusqu'au vaisseau, mais les plus pressantes sollicitations ne purent le faire monter à bord: il crut sans doute, avec raison, qu'il ne pouvait décemment assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook: elles étaient entières, et nous les reconnûmes à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'avant-doigt; il y avait de plus la tête dépouillée de ses chairs; les cheveux avaient été coupés; ils étaient séparés du crâne et réunis aux oreilles; puis les os des deux bras, ceux des cuisses et des jambes joints ensemble, mais sans les pieds. Les ligamens des jointures étaient entiers, et le tout, à l'exception des mains qui avaient encore leur chair, paraissait avoir été passé au feu. Le péricrâne était percé, mais le crâne n'avait reçu aucune fracture. Eappo nous assura que la mâchoire inférieure et les pieds avaient été emportés par différens chefs, et que Terreoboo ne négligeait aucun moyen pour les recouvrer.

Le 21, Eappo revint accompagné du fils du roi; il nous apportait le reste des ossemens de M. Cook, le canon de son fusil, ses souliers et quelques autres objets. Eappo nous protesta que Terreeoboo, Maiha-Maiha, et lui-même, desiraient très-sincèrement la paix; qu'ils en avaient donné toutes les preuves qui étaient en leur pouvoir; et que s'ils ne l'avaient pas faite plus tôt, c'est qu'ils en avaient été empêchés par ceux des personnages puissans qui étaient nos ennemis. Il déplora avec la plus vive douleur la mort de six chefs que nous avions tués, et dont la plupart nous étaientsincèrement attachés. Quant à la chaloupe de la *Découverte*, il assura qu'elle avait été enlevée par les gens de Pareea, vraisemblablement pour se venger de l'affront qu'il avait reçu, et que le lendemain elle avait été mise en pièces; pour les armes des soldats, il protesta qu'il était impossible de les recouvrer, parce qu'elles avaient été emportées par le bas peuple; et il observa que si les ossemens de M. Cook avaient été conservés, c'est qu'ils étaient échus en partage à Terreeoboo et aux Earées.

Il ne nous restait plus qu'à faire les obsèques de notre infortuné commandant. Eappo fut congédié avec ordre de mettre le *taboo* sur toute la baie. Dans l'après-midi les ossemens furent

recueillis dans un cercueil, et jetés à la mer avec les cérémonies d'usage.

Durant toute la matinée du lendemain, nous ne vîmes pas une seule pirogue dans la baie ; le taboo n'avait pas encore été révoqué. Lorsqu'Eappo se rendit à bord, nous l'assurâmes que nous étions entièrement satisfaits, et que toutes les idées de vengeance étaient ensevelies dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes ensuite de lever le taboo, et de faire savoir au peuple qu'il pouvait apporter des provisions aux vaisseaux. Les pirogues arrivèrent en foule, et plusieurs chefs se rendirent sur notre bord. Tous paraissaient affligés de la mésintelligence qui était survenue entre nous, et témoignèrent combien ils étaient charmés de la réconciliation. Quelques autres chefs, dont nous connaissions l'amitié, nous envoyèrent des présens. Le traître Koah se présenta encore, mais il fut repoussé ignominieusement.

Tout était réparé et dans le meilleur ordre. Le capitaine Clarke craignant que la nouvelle de tous ces événemens ne nous devançât aux îles situées sous le vent, et n'influencât d'une manière défavorable pour nous, les dispositions de ces peuples, fit aussitôt signaler l'appareillage. Vers les huit heures du soir nous ren-

voyâmes les Naturels : Eappo et notre fidèle ami Kaireekea prirent congé de nous en nous donnant toutes sortes de marques d'affection. Dès qu'ils nous eurent quittés on leva l'ancre, et les vaisseaux sortirent de la baie.

Le 22, sur les dix heures, nous étions en pleine mer; les bateaux furent embarqués et nous mîmes le cap au nord, dans l'intention de chercher sur la côte méridionale de Mowée un havre dont les Naturels nous avaient souvent parlé.

CHAPITRE XXII.

ROUTE le long de la côte de Ranai et de Morotoi. — Arrivée à Atooi, et relâche dans la baie de Wymoa. — Reproches des Insulaires. — Position critique des détachemens qui vont remplir les futailles et faire des échanges. — Dissensions civiles que les chèvres laissées par le capitaine Cook ont occasionnées — Départ des îles Sandwich. — Description générale: Site. Climat. Productions.

LE 24, nous longeâmes la bande méridionale d'une petite île stérile appelée *Tahoorowa*: comme nous rangions de très-près son extrémité ouest, nous nous trouvâmes sur des bas-fonds, et nous vîmes la mer se briser presque devant nous sur des rochers détachés. Cet écueil nous força de porter une lieue et demie au large, et après avoir remis le cap au nord, nous gouvernâmes vers un passage entre Mowée et une autre île nommée *Ranai*.

Dans le cours de cette journée plusieurs Natures vinrent dans leurs pirogues nous apporter des provisions. Nous nous aperçûmes bientôt qu'ils étaient instruits de ce qui s'était passé à

Owhyhée; ils interrogèrent à ce sujet avec beaucoup d'empressement, une femme qui s'était cachés à bord de la *Résolution* pour passer à Atooi; ils s'informèrent aussi avec intérêt de Pareea. La mort de Kaneea et de son frère parut les affliger; nous eûmes toute fois la satisfaction de voir que le récit de cette femme ne produisit aucune impression qui nous fût défavorable: leur conduite envers nous fut extrêmement honnête et soumise.

Le soir nous gouvernâmes sur la partie occidentale de Morotoi, et l'apparence d'un tems frais nous faisant porter au nord, nous arrivâmes à Woahoo, île dont nous avons déjà eu connaissance en janvier 1778. Entre la pointe septentrionale et un cap avancé qu'on voit au sud, la terre forme une courbure considérable, et semble ouvrir une bonne rade. En conséquence, nous rangeâmes le rivage à la distance d'un mille, et la vue d'une belle rivière qui traversait une vallée profonde, nous engagea à jeter l'ancre par treize brasses fond de sable.

L'après-midi, j'accompagnai à terre nos deux capitaines; nous ne rencontrâmes guères que des femmes qui nous dirent que les hommes étaient allés à Morotoi, combattre *Tahyterree*. Nous observâmes que l'eau de la rivière était saumâtre jusqu'à deux lieues au-dessus de son embou-

chure; ce qui provient des terres marécageuses qu'elle traverse près de la mer. L'aspect du pays en général nous parut assez beau; mais lorsque j'allai examiner la côte, un récif de corail qui se prolonge le long de la grève à la distance d'un demi-mille, m'ayant empêché de débarquer, M. Clarke résolut de faire voile aussitôt pour Atooi. Nous vîmes cette île le 28, et nous y mouillâmes le 1^{er}. mars.

A peine fûmes-nous à l'ancre, que plusieurs pirogues se montrèrent autour des vaisseaux; mais il était facile d'observer que les habitans ne nous voyaient pas avec autant de satisfaction que lors de notre première relâche. Un d'eux, aussitôt qu'ils furent à bord, se plaignit amèrement de ce que nous avions donné à leurs femmes, des maladies dont plusieurs personnes des deux sexes étaient mortes. Lui-même il en était atteint, et il exposa dans le plus grand détail les divers symptômes de cette horrible contagion.

L'objet principal de notre relâche dans cette île, était de compléter notre provision d'eau; je fus chargé de faire remplir les futailles. Outre le canonnier de la *Résolution* qui vint pour acheter des vivres, j'emmenai une garde de cinq soldats de marine. Le peuple se trouvait en grand nombre sur la plage. Nous en fûmes re-

cus avec des marques d'amitié, mais dès que nos barriques furent débarquées, les Naturels devinrent fort importuns. Les chefs se trouvaient en ce moment de l'autre côté de l'île, et je savais, par expérience, combien, sans leur secours, il est difficile de contenir la multitude. Je parvins avec beaucoup de difficulté à former un cercle pour la commodité et la sûreté de ceux qui procédaient aux échanges. J'avais placé des sentinelles pour écarter la foule, mais je vis bientôt un Insulaire se saisir de la baïonnette du fusil d'un de nos soldats, et s'efforcer de la lui arracher des mains. Comme j'accourus aussitôt, il quitta prise et se retira. Le moment d'après, il revint tenant une pique d'une main et de l'autre un pahooa. Ses compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre notre soldat. Cette rixe venait d'une légère égratignure que la sentinelle lui avait faite en voulant le contenir hors de la ligne.

Convaincu que notre situation demandait beaucoup de circonspection et de ménagement, je défendis expressément de tirer, ou d'exercer aucun acte de violence sans un ordre positif. Je me rendis ensuite vers ceux qui remplissaient les barriques, au milieu d'une foule de Naturels qui n'étaient pas moins enclins à ma faire. Ils exigeaient des matelots une hache pour

chaque pièce d'eau , et comme nos gens n'accédaient pas à leur demande , ils les empêchaient de transporter les futailles au bord de la mer. Lorsque j'arrivai , un Insulaire s'avança vers moi d'un air insolent , et forma la même prétention. Je lui dis que je voulais bien par pure amitié lui donner une hache , mais que je prétendais prendre l'eau gratuitement. J'ordonnai aussitôt à nos gens de continuer leurs travaux , et pour les protéger , je fis venir trois soldats de marine. Cette mesure vigoureuse en imposa aux Naturels , qui renoncèrent à de folles conditions. Ils laissèrent remplir les barriques , mais en cherchant tous les moyens de nous tourmenter et de nous faire perdre toute patience. Quelques-uns , sous prétexte d'aider les travailleurs à rouler les pièces , les détournaient de leur direction ; ceux-ci enlevaient les chapeaux sur la tête des matelots , ceux-là les saisissaient par leurs habits , et les entraînaient précipitamment en arrière pour les faire tomber. Ces insultes excitaient parmi les spectateurs de bruyans éclats de rire , qu'accompagnaient beaucoup d'enfantillages et de malice.

Ils trouvèrent ensuite le moyen d'enlever le baquet du tonnelier , et de lui arracher son sac. Mais les objets qu'ils convoitaient le plus , c'étaient les fusils de nos soldats. Ils faisaient à

chaque instant de nouvelles tentatives pour les leur arracher des mains. Quoique la plupart eussent toujours envers moi des égards et de la déférence, ils voulurent cependant me mettre aussi à contribution. L'un d'eux s'avança vers moi d'un air familier, et détourna adroitement mon attention, tandis qu'un autre se saisit de l'épée que je tenais négligemment à la main, et disparut comme un éclair.

Nous ne pouvions tenter de recourir à la force. Il fallut nous soumettre à la nécessité, cherchant à nous garantir de notre mieux et prenant patience. Mes inquiétudes devinrent cependant un peu vives, d'après le rapport que me fit le sergent de marine, que s'étant retourné brusquement, il avait vu derrière moi un Insulaire prêt à me frapper d'un coup de pahooa. Peut-être s'était-il trompé, mais notre situation devenait véritablement alarmante; et la plus légère erreur de notre part pouvait nous être fatale.

Nos gens étaient divisés en trois pelotons : l'un s'occupait à l'aiguade de remplir les pièces, l'autre les roulait, et le troisième faisait des échanges. Je songeai un instant à réunir mes forces, et à ne faire qu'un service à la fois; mais je réfléchis bientôt que ce serait faire apercevoir nos craintes aux Insulaires et que nos pre-

nières dispositions dispersant la foule sur plusieurs points, une partie des Naturels ne songeait au moins qu'à commercer. Il est vraisemblable que la crainte de nos armes à feu était le seul motif qui les empêchait de nous attaquer. En effet, la confiance que nous montrions en n'opposant que cinq soldats de marine à une telle multitude, devait donner aux Insulaires une haute opinion de notre supériorité : c'était à nous à maintenir cette idée, et je dois dire à l'honneur de mes détachemens, qu'il eût été difficile de se mieux conduire pour fortifier de plus en plus cette impression. Ils supportaient avec une patience et une modération extrêmes, tout ce qui pouvait être regardé comme des plaisanteries; et lorsqu'ils se voyaient provoqués sérieusement, ils en imposaient aux Insulaires par des regards terribles et des menaces. C'est ainsi que nous parvînmes sans accident à ramener toutes nos futailles au bord de la mer.

Tandis qu'on les chargeait sur la chaloupe, les Naturels voyant qu'ils n'auraient bientôt plus l'occasion de piller, devinrent à chaque instant plus hardis et plus insolens. Le sergent de marine en ce moment me donna l'heureuse idée de faire entrer dans les canots la petite troupe la première, expédient qui, d'une part, dérobaient sur-le-champ les fusils à la convoitise des

Insulaires, et de l'autre, nous ménageait une défense bien plus efficace, s'ils venaient nous attaquer.

Tout était transporté dans les bateaux, et il ne restait plus à terre que M. Anderson, notre canonnier, un matelot et moi. Comme la pinasse était au-delà du ressac que nous devions traverser à la nage, j'ordonnai au canonnier et au matelot de se jeter à la mer, et je leur dis que j'allais les suivre. Je ne fus pas peu surpris de les voir se refuser à cet ordre. Il s'éleva une contestation à qui resterait le dernier sur le rivage. J'avais un moment auparavant parlé avec un peu trop de vivacité au matelot : croyant que je doutais de son courage, il voulait m'en donner une preuve, et le vieux canonnier voyant qu'il s'agissait du point d'honneur, pensa qu'il devait prendre part à l'affaire. Cette bizarre discussion nous eût peut-être retenus plus longtemps, si elle n'eût été interrompue par une grêle de pierres que nous vîmes pleuvoir sur nous. Nos gens nous crièrent en même tems que les Naturels nous suivaient dans l'eau, armés de massues et de lances. J'atteignis le premier la pinasse. Voyant que M. Anderson se trouvait encore à quelque distance, et qu'il n'était pas hors de danger, j'ordonnai aux soldats de marine de tirer un coup de fusil. Ils obéirent avec

tant d'empressement , qu'ils en tirèrent deux. En entrant dans le bateau , je vis tous les Insulaires en fuite. Il ne restait sur la côte qu'un seul homme avec une femme assise à ses côtés. Il essaya plusieurs fois de se lever , mais il n'en eut point la force , et je m'aperçus avec douleur qu'il était blessé à l'aîne. Ses compatriotes, remis de leur première épouvante , revinrent bientôt sur la plage. Ayant formé un cercle autour de lui , ils agitèrent leurs lances et leurs dagues d'un air de menace et paraissant nous défier. Mais avant d'atteindre les vaisseaux , nous nous aperçûmes qu'ils étaient chassés du rivage par quelques Insulaires que nous prîmes pour des chefs.

Pendant notre absence , le capitaine Clarke avait eu de vives inquiétudes sur notre sûreté. Ses craintes s'accrurent par des rapports que lui firent quelques Naturels , et dont il avait mal compris le sens. Ils avaient souvent prononcé le nom du capitaine Cook , en parlant de mort et de carnage avec des circonstances très-détaillées. Il en conclut qu'ils étaient déjà instruits de ce qui s'était passé à Owhyhée , mais il se trompait. Ces Insulaires voulaient seulement l'informer que les chèvres laissées par le capitaine Cook à Oneheew , avaient donné lieu à des guerres sanglantes , pour s'en disputer la

propriété ; et que durant le combat , ces chèvres elles-mêmes avaient été immolées à la fureur d'un parti. La vivacité de leurs récits , leurs descriptions fortes et animées , firent penser au capitaine Clarke , qu'ils méditaient quelque vengeance. Il s'empessa de faire armer les canots et les envoya à notre secours.

Je fus chargé le lendemain de retourner à l'aiguade avec les travailleurs , mais M. Clarke crut devoir renforcer la garde , et me donna une escorte de quarante hommes , tirée des deux vaisseaux. Cette précaution se trouva peu nécessaire. La plage était entièrement libre ; le lieu du débarquement et la source d'eau étaient *taboorés* par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques chefs avaient visité ce district ; et que ne pouvant s'y arrêter , ils avaient voulu nous donner des témoignages d'amitié , en s'occupant de notre sûreté et de notre repos. Nous vîmes beaucoup d'Insulaires armés sur l'autre côté de la rivière , à notre droite ; mais ils ne nous firent aucun geste menaçant , ils restèrent paisibles. Les femmes vinrent s'asseoir près de nous. Je déterminai quelques Insulaires à nous apporter des cochons et des racines , et même à nous les apprêter. Aussitôt que nous eûmes quitté la plage , les hommes se rendirent sur les bords de la mer , et l'un

d'eux lança une pierre. Mais cette conduite fut hautement désapprouvée de tous les autres, et je crus devoir n'en montrer aucun ressentiment.

Le 3, plusieurs chefs se rendirent à bord, et firent des excuses sur la conduite de leurs compatriotes. Ils attribuaient ces désordres aux divisions intestines qui subsistaient entre les principaux de l'île, et qui entraînaient beaucoup d'insubordination. Le gouvernement d'Atooi était disputé par un jeune homme nommé Teavee, à Toneoneo, qui était revêtu du pouvoir suprême lors de notre première relâche. C'étaient deux cousins-germains, petits-fils de Perreorannee, roi de Woahoo, qui avait donné le gouvernement d'Atooi au premier, et celui d'Oneheew au second. La querelle s'était élevée au sujet des chèvres que nous avions laissées à Oneheew, dont Teavee avait le gouvernement. Le droit de propriété fut réclamé par Toneoneo, qui prétendit que cette île était de sa dépendance. Les amis de Teavee firent valoir le droit de possession, et les deux partis se préparèrent à soutenir leurs prétentions par la force. Quelques jours avant notre arrivée, il s'était livré une bataille, dans laquelle Toneoneo avait été vaincu. Pour comble de disgrâce, la mère de Teavee, s'étant remariée à un chef d'Atooi, qui se trouvait à la tête d'une puis-

sante faction , ce chef songeait à ne point négliger l'occasion présente de dépouiller entièrement Toneoneo de son autorité, et de remettre le gouvernement à son beau-fils. Les chèvres avaient multiplié , elles étaient déjà au nombre de six , qui en peu d'années , auraient probablement formé de nombreux troupeaux de leur race dans toutes les îles Sandwich.

La mère, la sœur et le beau-père du jeune prince se rendirent , le 4 , à bord de la *Résolution* avec plusieurs chefs de leur parti. Ils firent au capitaine Clarke plusieurs présens curieux et de prix. Ils lui donnèrent entr'autres des hameçons , qu'ils assurèrent être faits des os du père de Terreeoboo , tué dans une descente malheureuse qu'il fit sur l'île de Woa-hoo. La sœur du prince offrit un chasse-mouches, dont le manche était un os humain, et que son beau-père lui avait donné comme un trophée. Le jeune Teavée était occupé à des cérémonies religieuses qui devaient durer une quinzaine de jours.

Un Naturel qui se rendit, le 6 , à bord de la *Découverte* , présenta un morceau de fer , et demanda qu'on lui en fit un pahooa. Ce morceau de fer , attentivement examiné , nous parut avoir servi de cheville au bordage de quelque grand bâtiment , mais nous reconnûmes à

la forme et à la couleur du métal , qu'il n'était pas de fabrique anglaise. On voulut savoir de l'Insulaire à quelle époque et dans quel lieu il se l'était procuré. S'il fut bien compris , il l'avait arraché d'une longue pièce de bois que les vagues avaient jetée sur cette île depuis que nous l'avions quittée au mois de janvier 1778.

Le jour suivant , Toneoneo nous fit une visite inattendue. Quand il sut que la princesse douairière était dans le vaisseau , il ne se détermina qu'avec beaucoup de peine à y monter , non qu'il craignît pour sa sûreté , mais parce qu'il ne voulait pas la voir. Ils se firent très-mauvaise mine , ils se lançaient à la dérobée des regards pleins d'animosité. Le prince tarda peu à nous quitter , il avait l'air abattu. Nous remarquâmes avec surprise que les femmes , à son entrée et à sa sortie , se prosternèrent devant lui , et qu'il reçut de tous les Naturels qui étaient à bord , les hommages qu'ils ont coutume de rendre à l'autorité souveraine. Il nous parut extraordinaire aussi que ce prince , qui était alors en guerre avec le parti de Teavée , et qui se préparait même à une seconde bataille , s'exposât ainsi à venir seul au milieu de ses ennemis. Il faut observer que les dissensions intestines , qui sont assez communes dans toutes les îles de la mer du Sud , n'excitent pas de grandes

animosités, et coûtent fort peu de sang. Le prince déposé jouit du rang des Earées, et il reste libre d'user de tous les moyens pour ressaisir l'autorité qu'il a perdue.

Nous mêmes à la voile le 8 à neuf heures du matin. Nous dirigeâmes sur Oneeheow, et dans l'après-midi, nous jetâmes l'ancre à peu près au même endroit où nous avions mouillé en 1778, mais nous le quittâmes le 12, pour entrer dans une jolie baie que le *master* découvrit près de la pointe occidentale de l'île. Sur le côté se trouvait un petit village, et à un quart de mille nous rencontrâmes un petit puits d'une bonne eau; un chemin uni conduisait à l'aiguade, et l'on pouvait facilement y rouler les barriques. M. Bligh s'assura aussi qu'Oreehowa forme une île particulière: jusqu'alors nous n'avions fait que soupçonner l'existence d'un passage entre cette île et celle d'Oneeheow.

L'après-midi tous les canots furent rentrés à bord et nous nous tîmes prêts à appareiller le lendemain matin. Avant de quitter les îles Sandwich, je vais en donner une description générale. C'est à juste titre que le capitaine Cook leur a donné le nom d'un ministre dont l'administration a vu naître les plus brillantes découvertes, et qui lui-même a si bien concouru au succès des expéditions, par son zèle

extrême à ne rien négliger de tout ce qui pouvait seconder les vues d'un navigateur si digne de sa confiance et de sa protection.

Les îles Sandwich forment un groupe composé de onze îles qui s'étendent en latitude depuis $18^{\text{d}} 54'$ et $22^{\text{d}} 15'$ nord; et en longitude du $199^{\text{d}} 36'$ au $208^{\text{d}} 6'$ est du méridien de Greenwich. Les noms donnés à ces îles par les Naturels, sont Owhyhée, Mowée, Ranai ou Oranai, Morotinnée ou Marokennée, Kahowrowée ou Tahoorowa, Morotoi ou Morokoi, Woahoo ou Oahoo, Atooi, Atowi ou Towi, et quelquefois Kowi, Neeheehow ou Oneehow, Oreehona ou Reehona, et Tahooraa. Toutes sont habitées à l'exception de Morotinnée et de Tahooraa. Outre ces onze îles, les gens du pays assurent qu'il en est une autre appelée *Modoopapapa* ou *Komodoopapapa*, à l'ouest sud-ouest de Tahooraa, qu'elle est basse et sablonneuse, et qu'on n'y va guère que pour la pêche de la tortue. Il est probable qu'il n'en existe point d'autres dans le voisinage.

Owhyhée, la plus orientale et la plus considérable de toutes, est d'une forme triangulaire et presque équilatérale. Sa plus grande longueur dont la direction est à peu près nord et sud, est de vingt-huit lieues et demie; sa largeur de vingt-quatre, et sa circonférence

d'environ 295 milles anglais. Elle est divisée en six grands districts , dont voici les noms : Amakooa et Aheedoo au nord-est , Apooa et Kaoo au sud-est , et Akona et Koaroa à l'ouest.

Les districts d'Omakooa et d'Aheedoo sont séparés par une montagne que les Naturels nomment *Mouna-Kaah* ou la montagne de *Kaah* , et qui s'élève en trois pics recouverts de neige. Elle peut être vue en mer à quarante lieues de distance. Le nord de cette montagne présente des rochers élevés et escarpés d'où tombent des cascades qui forment une perspective très-pittoresque. Le pays est coupé par des vallées étroites et profondes : le sol nous a paru fertile et bien cultivé. Il est couvert de villages dispersés. La côte d'Aheedoo située au milieu de Mouna-Kaah , est de médiocre hauteur.

Les vaisseaux croisèrent près d'un mois à la hauteur de ces deux districts , mais comme on ne trouvait point de fond , nous n'approchâmes jamais plus près de la côte , que de deux ou trois lieues. La côte nord-est du district d'Apooa , et qui forme l'extrémité orientale de l'île , est basse et unie. La terre en s'avancant dans l'intérieur s'élève graduellement ; tout le pays est planté de cocotiers et d'arbres à pain. Ce canton nous parut la plus belle et la plus

riche partie de l'île : le prince y réside quelquefois. A l'extrémité sud-est, les collines s'élèvent brusquement des bords de la mer, et ne laissent qu'un terrain étroit du côté de la plage. Les vaisseaux rangèrent d'assez près cette partie de la côte. Une magnifique verdure tapisse les flancs des collines, mais on y voit peu d'habitations.

Dès qu'on a doublé la pointe orientale de l'île, on découvre une autre montagne de neige, appelé *Mouna-Roa*, ou la Grande Montagne. D'après les observations de M. de la Condamine sur les Cordilières, pour déterminer la ligne de neige sous les Tropiques, cette montagne doit avoir 16020 pieds d'élévation; ce qui excéderait la hauteur du Pic de Ténériffe de 724 pieds, si l'on s'en rapporte aux calculs du docteur Heberden, ou de 3680 pieds, si l'on adopte ceux du chevalier de Borda.

Toute la côte du district de Kaoo, présente un aspect affreux et sauvage. Le coup d'œil en est horrible. La contrée entière paraît avoir éprouvé quelque horrible bouleversement; partout le sol est couvert de cendres et entrecoupé de bandes noires qui semblent marquer le cours d'une lave qui a coulé à flots, de la montagne au rivage. Le promontoire méridional annonce les restes d'un volcan. La pointe de

terre en saillie est composée de rochers brisés et escarpés, confusément entassés les uns sur les autres. Malgré le hideux aspect de cette partie de l'île, elle renferme plusieurs villages irrégulièrement dispersés; et très-certainement cette terre foudroyée a plus d'habitans que les montagnes verdoyantes d'Opoona. Il est facile d'expliquer cette singularité. Ces Insulaires manquant de troupeaux, ne tirent aucun parti des pâturages. Ils doivent par conséquent préférer un terrain situé plus avantageusement pour la pêche, ou plus propre à la culture de l'iguame et de quelques autres racines.

Les parties sud-ouest du district d'Akona sont dans le même état que le district adjacent de Kaoo. La baie de Karakakooa se trouve dans cette partie de l'île. Le long de la côte on ne voit que des fragmens de rochers noircis par le feu. Le terrain s'élève ensuite par degrés, dans l'étendue d'un mille et demi, et il paraît avoir été autrefois entièrement couvert de pierres calcinées. Il faut que les Naturels les aient enlevées, quelquefois à plus de trois pieds de profondeur; ce travail pénible et opiniâtre a été récompensé par l'abondance des productions d'un sol fertile. Ils y cultivent la patate douce, et l'arbre dont ils tirent leurs étoffes. Les champs sont enfermés de mur et parsemés de bocages de cocotiers.

Le district de Koaara s'étend depuis la pointe la plus occidentale jusqu'à l'extrémité nord de l'île. La côte entière entre deux pointes forme une vaste baie, appelée *Toe-Yah-Yah*. Le pays, autant que la vue peut s'étendre, paraît couvert de plantations et bien peuplé. Le sol nous sembla de même nature que celui de Kaoo, mais on n'y trouve point d'eau douce.

Quelques-uns de nos messieurs ayant pénétré dans l'intérieur, arrivèrent à la résidence d'un ermite qui avait été jadis un des principaux chefs et un guerrier célèbre; depuis longtemps il avait abandonné les côtes de l'île, et ne quittait plus sa hutte. Les Naturels qui servaient de guides à nos voyageurs se prosternèrent devant l'anachorète, et lui présentèrent une partie de leurs provisions. Ses manières étaient simples et aisées; son air doux et agréable. A peine montra-t-il quelque surprise à la vue des étrangers. On le pressa d'accepter quelques curiosités, mais il ne voulut pas les recevoir. Il paraissait d'un âge extrêmement avancé. Nos messieurs dirent n'avoir jamais vu d'homme aussi vieux, et tous s'accordèrent à lui donner plus de cent ans.

Après Owwhyée, l'île la plus considérable et en même tems la plus voisine, est Mowée, qui en est à huit lieues, au nord nord-est. Elle a

cent quarante milles de circonférence ; elle est divisée en deux péninsules circulaires par un isthme bas , mais dont les montagnes sont d'une telle hauteur , qu'on peut les découvrir à plus de trente lieues en mer. Je ne décrirai pas toutes ces îles , dont la plupart n'offrent rien de très-remarquable. En général le climat de ce petit Archipel , diffère très-peu de celui des îles d'Amérique situées par les mêmes latitudes : peut-être les chaleurs y sont-elles un peu plus tempérées.

Les quadrupèdes des îles Sandwich , comme de toutes celles qu'on a découvertes dans la mer du Sud , se réduisent à trois espèces , les chiens , les cochons et les rats. Les chiens ne diffèrent point de ceux de Taïti , ils ont également les jambes courtes et tortues , le dos long , et les oreilles droites. Ils vivent en troupeaux , comme les cochons ; il n'en est point de privés dans les cabanes ; l'usage de les manger ne permet pas d'en faire des animaux domestiques. Comme dans ces îles il n'y a ni bêtes de proie , ni gibier , il est probable que les qualités sociales du chien , sa sagacité , sa fidélité , son attachement pour son maître , resteront toujours inconnus aux Naturels.

On y trouve une multitude d'oiseaux de la plus grande beauté , mais les espèces n'en sont

pas variées. Les végétaux sont les mêmes que dans toutes les îles de cet Océan. A Oneeheow, les habitans nous apportèrent à bord plusieurs grosses racines de la forme d'un igname, et dont le poids était de six à dix livres; le suc qu'elles rendaient en grande abondance, est très-doux, d'un goût agréable, et peut suppléer au sucre. Nous n'avons pu découvrir à quelle espèce de plantes cette racine appartient, parce qu'il ne nous fut pas possible de nous en procurer des feuilles. Nos botanistes ont supposé que c'est une espèce de fougère.

Les habitans des îles Sandwich sont évidemment de la même race d'hommes que ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles des Amis et de la Société, de l'île de Pâques et des Marquises. Cette race s'étend, sans aucun mélange, sur toutes les terres connues entre le 47^d de latitude nord et le 20^d de latitude sud; et les longitudes de 184^d et de 260^d à l'est. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître, est prouvé par la similitude des mœurs, des coutumes, et par la ressemblance frappante des individus; mais il est surtout mis hors de contestation par l'identité absolue des idiômes.

Ces Insulaires sont en général d'une taille au-dessous de la moyenne, et ils sont bien faits: leur démarche a de la grace, et ils cou-

rent avec légèreté : ils paraissent capables de supporter de longues fatigues. Les hommes sont peu inférieurs en force et en activité aux habitans des îles des Amis ; les femmes n'ont pas les membres aussi délicats que les Taïtiennes. Le teint est un peu plus brun, la figure moins belle : on trouve cependant des personnes de l'un et de l'autre sexes, dont la physionomie est très-agréable. Les femmes particulièrement ont de beaux yeux, de très-belles dents, et beaucoup de douceur, de sensibilité dans le regard : leurs cheveux sont d'une couleur qui tire sur le noir ; mais ils ne sont pas universellement lisses comme ceux des Indiens de l'Amérique, ni universellement frisés comme ceux des Africains. On remarque, à cet égard, la même variété que parmi les Européens.

Les Earées des îles Sandwich, comme ceux de toutes les autres contrées de l'Océan-Pacifique, se distinguent du bas-peuple, par une taille plus élevée, des formes plus élégantes et des traits plus réguliers. Leur démarche, leur maintien ont un air de décence et de grandeur. Il est rare de retrouver ces avantages dans les classes inférieures. Le bas-peuple est sujet à beaucoup d'infirmités ; la plupart avaient des clous et des ulcères, ce qui est sans doute occasionné par l'excessive quantité de sel dont ils

assaisonnent leurs viandes et leur poisson. Nous remarquâmes plusieurs individus très difformes, et deux entr'autres, qui n'avaient pas quatre pieds de haut ; l'un d'eux était né sans pieds et sans mains. On nous amena aussi un aveugle en nous priant de le guérir. Ils ont presque tous l'habitude de loucher.

Les Earées en général ne présentent aucune de ces imperfections ou de ces maladies, mais l'usage immodéré de l'ava leur fait le plus grand mal ; il leur couvre le corps d'une gale blanche, leurs yeux deviennent rouges et enflammés ; ils sont d'une maigreur excessive et saisis dans tous les membres d'un tremblement continuel. Ils ne peuvent lever la tête. Il paraît au surplus que cette boisson n'abrège pas leurs jours, puisque Terreeoboo, Kaoo et quelques autres chefs étaient fort âgés, mais elle accélère au moins la décrépitude. Il est heureux que l'usage de cette liqueur ne soit pas permis à tous les habitans, et il serait fort à désirer que les chefs renonçassent à ce privilège. Le fils de Terreeoboo, qui n'avait guère que douze ans, se vantait d'être admis à boire l'ava, et nous montrait d'un air triomphant sur ses reins un petit espace où la peau devenait cailleuse.

Il y a quelque chose de singulier dans l'histoire de cette drogue pernicieuse. Elle était peu

connue dans les îles de la Société la première fois que M. Cook les visita. Lors de son second voyage, il la trouva d'un usage assez commun à Uliétéa, mais fort peu en vogue à Taïti. Lors de sa troisième expédition, elle produisait sur cette dernière île des ravages si considérables, qu'il eut bien de la peine à reconnaître ses anciens amis. Les chefs des îles des Amis en boivent continuellement, mais ils y mettent tant d'eau que ses effets sont bien moins pernicious. A Atooi, on en use avec beaucoup de modération, et les chefs s'y portent beaucoup mieux : ils sont d'une figure plus belle que ceux de toutes les îles voisines. Nous observâmes qu'il suffisait d'interrompre l'usage de cette racine pour dissiper tous les maux qu'elle occasionne. Nos bons amis Kaireekéa et Kaoo, s'étant déterminés à s'en abstenir d'après notre conseil, virent en peu de tems leur santé se fortifier à un point extraordinaire.

L'intérieur de ces îles étant presque entièrement inhabité, il suffit de connaître le nombre des habitans des côtes pour déterminer exactement la population. Voici la manière dont j'établis mon calcul : la baie de Karakakooa, l'une de celles d'Owhyhée, a trois milles d'étendue, et contient quatre villages chacun d'environ quatre-vingts maisons : c'est donc à peu près trois

cent vingt maisons; il se trouve en outre plusieurs cabanes éparses, et l'on peut évaluer le nombre total à trois cents maisons. Cette base ferait compter deux mille cent personnes dans les environs de la baie. En y ajoutant cinquante familles ou trois cents personnes, pour le nombre des habitans qui s'occupent des plantations dans l'intérieur, l'évaluation monte à deux mille quatre cents âmes. Ce calcul appliqué à toute l'étendue de la côte autour de l'île, en déduisant un quart du produit pour les parties inhabitées, donne pour l'île entière cent cinquante mille habitans. Ce même calcul appliqué au huit principales îles donne ce résultat : savoir :

Owhyhée.	150,000	Morotoi.	36,000
Mowée.	65,000	Onecheow.	10,400
Woahoo.	60,200	Ranai.	20,400
Atooi.	54,000	Oreehona.	4,000

Total des habitans 400,000

Je vais maintenant parler du caractère des habitans, de leurs mœurs, de leurs usages, et de toutes leurs institutions civiles et religieuses.

CHAPITRE XXIII.

SUITE de la description générale des îles Sandwich. — Caractère, vêtemens, parures, habitations, amusemens. — Gouvernement. Famille royale. Pouvoir des chefs. Religion. Idoles. Sacrifices humains. Usage de s'arracher les dents. Idées sur une autre vie. Mariages. Trait de jalousie. Funérailles.

MALGRÉ la perte irréparable que nous ont causée l'empôtement et la violence des Naturels d'Owhyhée, je dois dire qu'en général ils sont d'un caractère doux et plein d'aménité. Ils n'ont ni l'humeur volage des Taïtiens, ni la gravité et la réserve des habitans des îles des Amis. Ils s'aiment affectueusement, et vivent entr'eux dans une douce harmonie, produite par cette amitié tendre qui fait le charme de la vie. Les femmes ont pour leurs enfans des soins et des attentions extrêmes. Quelquefois les hommes partagent ces occupations domestiques avec un empressement qui fait infiniment d'honneur à leur sensibilité.

Si l'on juge toutefois de leur civilisation par leur conduite envers les femmes, on ne la trou-

vera pas fort avancée. Ils les tiennent dans une sorte de servitude : non-seulement ils ne leur permettent pas de manger à table avec eux , mais ils leur interdisent l'usage des comestibles de la meilleure qualité. Ces alimens prohibés sont le porc , la tortue , divers poissons et plusieurs espèces de bananes. On nous rapporta qu'une jeune fille avait été cruellement maltraitée , pour avoir mangé à bord de quelques-uns de ces mets défendus. Il paraît qu'elles vivent habituellement seules.

J'ai déjà parlé de la franche hospitalité qu'ils exerçaient envers les gens de l'équipage. Partout où nous descendions , nous les voyions accourir en foule , nous faire de petits présens , et donner des marques de joie , de satisfaction , et même de respect. Ils sont doués de beaucoup d'intelligence. Leurs progrès dans l'agriculture et dans la fabrication des étoffes , sont proportionnés à leur situation , et aux avantages naturels dont ils jouissent. Leur attention à examiner la forge de l'armurier , les divers expédiens qu'ils inventèrent durant le séjour des vaisseaux , pour forger le fer et lui donner les formes qu'ils desiraient , sont des indices sûrs de leur intelligence et de leur industrie.

Notre malheureux ami Kaneena montrait un degré de jugement et de conception bien rare

parmi ces peuples. Toujours occupé de s'instruire de nos usages et de nos manières, il ne cessait de faire des questions sur notre roi, sur la nature de notre gouvernement, sur la population et les productions de notre pays, sur notre méthode de construire nos vaisseaux et nos maisons. Il demandait si nous avions des guerres, avec quelles nations, et en quelles occasions; quel était le Dieu que nous adorions? Il nous interrogea enfin sur une infinité de points qui annonçaient un homme qui avait de vastes conceptions.

De toutes les îles de la mer Pacifique, il n'y a guère que la Nouvelle-Zélande où nous puissions affirmer positivement que l'on mange de la chair humaine. Il est cependant probable que cet usage fut originairement répandu sur toutes ces terres. Les sacrifices humains, qui sont évidemment une suite de cette barbare coutume, y sont encore universels, et si ces horribles festins n'ont plus lieu que dans la Nouvelle-Zélande, c'est que les autres peuplades se sont établies sous des climats plus doux, et habitent des terres plus fertiles.

Les habitans des îles Sandwich laissent presque tous croître leur barbe. Il en est un petit nombre, et notamment le roi, qui la coupent entièrement; on retrouve chez eux la même va-

riété qu'aux autres îles dans la manière de porter les cheveux. Les uns se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, et conservent une touffe de la largeur de la moitié de la main, qui s'étend depuis le front jusqu'au cou; cette touffe, lorsque les cheveux sont épais et frisés, ressemble à la crête d'un casque; d'autres se parent d'une quantité de faux cheveux qu'ils laissent flotter sur leurs épaules, ou se font une touffe ronde, qu'ils s'attachent au sommet de la tête, et qui est presque aussi grosse que la tête elle-même. Plusieurs enfin portent cinq à six touffes séparées. Ils les enduisent d'une argile grise, à laquelle ils mêlent des coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, et qu'ils mâchent pour s'en servir, jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle. Cette pommade entretient le lustre de leur chevelure et quelquefois la rend d'un jaune pâle.

Les hommes et les femmes portent des colliers de coquillages de diverses couleurs, et un ornement de la forme du pied d'une coupe. Cet ornement, d'environ deux pouces de largeur, sur un demi-pouce d'épaisseur, est de bois, de pierre ou d'ivoire, parfaitement poli, et se suspend au cou avec des cordelettes de cheveux tressés. Il en est qui remplacent cet ornement par une petite figure humaine en os.

Les deux sexes se servent aussi d'éventails ou de chasse-mouches, faits de fibres de cocotiers liées à un manche uni et poli; quelques-uns sont de plumes de coq, ou de celles de l'oiseau des Tropiques; mais les plus estimés sont ceux dont le manche est formé de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans le combat. Ceux-ci se conservent précieusement, et se transmettent de père en fils, comme des trophées d'une valeur inestimable.

La coutume de se tatouer les diverses parties du corps leur est commune avec tous les autres habitans de la mer du Sud. Mais on ne trouve des visages piquetés qu'à la Nouvelle - Zélande et aux îles Sandwich. Ces traits, qui à la Nouvelle-Zélande forment des volutes ou spirales élégamment dessinées, ne sont ici que des lignes droites qui se croisent en angles droits. Les femmes se font encore sur les bras et les mains des piquetures d'un joli dessin; mais une bizarrerie dont nous ne pouvons soupçonner l'objet, c'est qu'elles se tatouent aussi le bout de la langue.

Le tatouement est quelquefois une marque de deuil. Il se fait à la mort d'un chef, ou lorsqu'il arrive quelque malheureux événement. Il est souvent dans le bas peuple une marque de

vassalité, et distingue les esclaves qui appartiennent à différens chefs.

L'habit des hommes consiste en une seule pièce d'une étoffe épaisse, appelée *maro*, d'environ dix ou douze pouces de largeur, qu'ils se passent entre les cuisses, et nouent autour des reins. Leurs nattes sont de différentes longueurs, et quelques-unes d'une grande beauté; elles ont communément cinq pieds de long sur quatre de large. La natte se porte sur les épaules, et se noue par-devant; c'est un habit de guerre. Le tissu en est si serré, qu'il peut amortir le coup d'une pierre, ou d'un trait dont la pointe serait émoussée. Ils ont les pieds nus, mais s'ils doivent marcher sur des pierres brûlées, ils mettent une espèce de sandales de fibres de cocos tressées.

Dans les solennités, les chefs revêtent un manteau de plumes, et portent un casque. Ce vêtement est de la plus grande magnificence. La longueur du manteau est proportionnée au rang de celui qui le porte. Quelques-uns ne vont qu'au genou, d'autres traînent par terre. Les chefs inférieurs ont un manteau court, fait de plumes de coq ou d'oiseau des Tropiques, avec une large bordure de plumes rouges et jaunes; et un collier des mêmes plumes. D'autres portent un manteau de plumes blanches, avec des

bordures de différentes couleurs. Le casque est garni d'une coiffe d'osier qui peut rompre le coup de toute espèce de trait, et il paraît avoir été fait à cette intention.

L'habit des femmes ne diffère presque en rien de celui des hommes. Comme eux, elles s'enveloppent les reins d'une pièce d'étoffe qui descend jusques vers le milieu des cuisses; pendant les soirées fraîches, elles se couvrent les épaules de quelques pièces de drap, à la manière des Taïtiennes. Les jeunes personnes sont vêtues d'une draperie très-mince et très-fine, qui fait plusieurs fois le tour des hanches, et qui tombe jusqu'à la jambe. Cet habillement ressemble à un jupon court, et se nomme *pau*. Leurs cheveux, coupés par-derrière, sont droits sur le devant de la tête. Elles portent des colliers faits des plus beaux coquillages, et des guirlandes de fleurs sèches d'une espèce de mauve. Elles ont encore un autre ornement fort joli, nommé *eraie*, qu'elles placent autour du col, et qu'elles nouent en guirlandes dans leurs cheveux; quelquefois elles en sont parées de ces deux manières à la fois. C'est un tissu de l'épaisseur du doigt, fait de plumes excessivement petites, et si serré qu'il n'est point de duvet plus doux au toucher. Le fond en est généralement d'un beau rouge, coupé de cercles

verts, jaunes et noirs. Leurs bracelets sont fort variés.

Quelques femmes d'Atooi portaient au doigt des anneaux auxquels sont attachées de petites figures joliment faites de tortue, de bois ou d'ivoire. Nous vîmes chez ces peuples des masques faits avec une grosse gourde, auxquels on avait pratiqué des ouvertures pour les yeux et pour le nez. Le dessus était chargé de petites baguettes vertes qui, de loin, ressemblaient à des plumes ondoyantes. Au reste, nous ignorons si ces masques sont un ornement. Nous n'en aperçûmes qu'à deux hommes qui vinrent à la hanche des vaisseaux, en riant et faisant des gestes de bouffons. C'était peut-être une mascarade, ou un échantillon de leurs jeux publics.

Ils habitent de petites bourgades ou villages, d'environ deux cents maisons, bâties les unes près des autres, sans ordre, avec un sentier qui conduit à travers tous ces bâtimens. Ces villages sont défendus, du côté de la mer, par un mur de pierres mobiles et détachées, qui sert à la fois de défense et d'abri. Les maisons ou cabanes sont de différentes grandeurs, depuis dix-huit pieds de long, sur douze de large, jusqu'à quarante-cinq, sur vingt-quatre. Il en est de beaucoup plus considérables, de cinquante pieds de long, sur trente de largeur ;

mais ces grandes cabanes sont pour les voyageurs ou les étrangers qui ne doivent faire que peu de séjour dans l'île.

Le peuple se nourrit de poissons et de végétaux, tels que l'igname, la patate douce, le taro, la banane, la canne à sucre et le fruit à pain. A ces comestibles, les gens d'un plus haut rang, joignent le porc et le chien, préparés à la manière de Taïti. Ils mangent aussi des volailles domestiques, mais qui ne sont ni abondantes, ni recherchées. Ils salent du poisson et du porc, non pour se prémunir contre les tems où les subsistances deviennent plus rares, mais par prédilection pour les alimens salés. Ils ne connaissaient pas l'art de conserver le fruit à pain et d'en faire, à l'instar des habitans des îles de la Société, une pâte aigrelette, appelée *mahie*. Nous nous fîmes un plaisir de leur apprendre cet utile secret.

Ils sont de la plus grande propreté dans leurs repas, et préparent leurs mets de manière à les rendre très-piquans et très-agréables. La manière de passer ou d'employer leur tems est simple, et n'admet pas beaucoup de variété. Ils se lèvent avec le soleil, et après avoir joui de la fraîcheur du matin, vont se reposer quelques heures. La construction des pirogues et des nattes occupe les Earées. Les femmes fabriquent

les étoffes, et les domestiques sont chargés surtout des plantations et de la pêche. Les heures de loisir sont remplies par divers amusemens. La jeunesse des deux sexes aime excessivement la danse. Dans les occasions solennelles, ils ont des combats de lutte et de pugilat; mais j'ai déjà remarqué que dans tous ces jeux, ils montrent moins d'habileté que les habitans des îles des Amis.

Leurs danses ont beaucoup de ressemblance avec celles de la Nouvelle-Zelande. Elles sont préludées par un chant lent et grave, durant lequel les danseurs se joignent avec des mouvemens et des attitudes qui ont de la facilité et de la grace. Quelques minutes après, la mesure de l'air devient graduellement plus vive, et enfin si prompte et si rapide que le jeu des acteurs qui la suivent précipitamment, se termine bientôt par l'épuisement et l'entière extinction de leurs forces.

Leur musique instrumentale est rude et grossière. Ils n'ont ni flûtes, ni chalumeaux, ni autres instrumens que de mauvais tambours de bois de différentes grandeurs. Mais leurs airs, qu'ils chantent en parties et qu'ils accompagnent de mouvemens gracieux, sont d'un effet très-agréable. Quelques-uns de nos messieurs ont remarqué qu'ils étudiaient leur rôle, avant de

jouer en public ; que pour leurs petits concerts, ils répétaient entr'eux leurs compositions, de manière à ce qu'elles ne manquassent point par l'ensemble, et qu'ils avaient soin de rejeter les mauvaises voix, avant de se faire entendre devant les connaisseurs.

Ces peuples jouent beaucoup. Ils ont un jeu qui ressemble singulièrement à notre jeu de dames, mais il est plus compliqué. Le damier est divisé en deux cent trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes. Ils se servent de petits cailloux noirs et blancs, qu'ils font marcher d'une case à l'autre. Ils ont un autre jeu qui consiste à cacher une pierre sous une pièce d'étoffe. On étend cette pièce, on la plisse de manière qu'il est très-difficile de distinguer la place de la pierre. L'adversaire prend un bâton, dont il frappe la partie de l'étoffe dans laquelle il imagine que la pierre doit se trouver, et cela donne occasion à des paris proportionnés à l'habileté du joueur.

Les jeunes garçons et les filles sont grands amateurs de courses, et les spectateurs parient pour ou contre les coureurs. J'ai vu un homme, qui, après avoir perdu à l'une de ces courses trois haches, que ce même jour il avait achetées à bord des vaisseaux, s'arrachait les cheveux, et se frappait la poitrine de désespoir. Elles lui

avaient coûté la moitié de tout ce qu'il possédait.

Les hommes et les femmes sont les plus habiles nageurs que nous ayions rencontrés. Ils s'adonnent à cet exercice non-seulement par nécessité, mais par divertissement, et en bravant de très-grands dangers. Nous en vîmes un exemple dans la baie de Karakakooa, où les vagues, resserrées par des rochers, vont se briser sur la plage avec une impétuosité prodigieuse. C'est à l'approche de l'orage, lorsque la houle est grosse, et que les lames s'élèvent à une hauteur effrayante, qu'ils commencent ces jeux extraordinaires. Vingt ou trente hommes prennent chacun une longue planche étroite et arrondie par l'un des bouts. Partis ensemble du rivage, ils plongent dessous la première vague qu'ils rencontrent, tournoient avec cette vague et reparaissent au-delà, se hâtant de nager pour gagner la haute mer. Une seconde vague arrive : ils plongent encore par-dessous, et se laissent entraîner par elle, ainsi que par la première. La grande difficulté consiste à saisir le moment favorable pour plonger. S'ils tardent trop, la lame les rejette en arrière et avec une telle violence, qu'ils ont besoin de toute leur adresse pour n'être pas brisés contre les rochers. Dès que par des efforts multipliés et en

trionphant de tous les obstacles , ils sont parvenus dans une mer plus tranquille , ils s'assoyent sur leurs planches , et se disposent à regagner la côte. Pour cela , ils se placent sur le sommet de la troisième vague ; celle-ci toujours plus grosse , et s'avancant plus loin que les deux premières qui se brisent dans l'espace intermédiaire , les porte sur le rivage avec la rapidité de l'éclair. Si par méprise , ils se placent sur une des vagues plus petites , ou s'ils ne tiennent pas leur planche dans une direction convenable , ils se trouvent exposés à la fureur de la vague qui suit ; et pour l'éviter , ils sont réduits à plonger de nouveau et à regagner le lieu d'où ils sont partis.

Ceux qui réussissent à toucher la côte , ont encore un péril à affronter et c'est le plus grand de tous. Le rivage est défendu par une chaîne de rochers , qui offrent çà et là une petite ouverture : ils doivent faire passer leur planche à travers l'une de ces ouvertures , ou , s'ils n'ont pas réussi , la quitter et plonger par-dessous la vague pour mieux prendre leurs mesures. Cette mal-adresse les couvre de honte , et en outre elle entraîne la perte de la planche , que j'ai souvent vu en frémissant se briser en morceaux à l'instant même où le nageur la quittait. Ces manœuvres sont si difficiles et si hardies qu'il

faut, je crois, en avoir été le témoin pour les croire.

Ils sont vraisemblablement familiarisés dès l'âge le plus tendre avec ces dangers. Un accident qui se passa sous nos yeux, nous en fournit une preuve. Une pirogue à bord de laquelle étaient une femme et sa petite famille, chavira. L'un des enfans, qui ne paraissait pas avoir plus de quatre ans, parut enchanté de l'occasion : il se mit à nager d'un air tout joyeux, et se joua autour de l'embarcation jusqu'à ce qu'elle fût remise à flot.

La plus grande pirogue que nous ayions vue dans ces îles, était une double pirogue, ou deux pirogues accouplées, appartenant à Terreeoboo. Leur longueur était de soixante-et-dix pieds sur trois pieds et demi de profondeur, et douze de largeur. Chacune d'elles était faite d'un seul arbre. Quant aux progrès de ces Indiens dans la sculpture, la peinture des étoffes et la fabrique des nattes, je prie le lecteur de se reporter à ce qui en a été dit lors de notre première relâche (1). Leurs instrumens de guerre sont des piques, des dagues appelées *pahooas*, des massues et des frondes. Les piques sont d'un bois dur, et il y en a

(1) Tome V, page 328.

de deux espèces. Celles de la première ont de six ou huit pieds de longueur; elles sont parfaitement polies, et leur grosseur augmente graduellement depuis l'extrémité jusqu'à environ un demi-pied de la lame qui se termine brusquement et est garnie de quatre ou cinq rangs de barbes. Il est probable qu'ils s'en servent quelquefois comme d'une javeline. Les secondes ont douze ou quinze pieds de long, et au lieu d'être barbelées, se terminent vers la pointe de la même manière que leurs dagues. Les piques des guerriers d'Atooi et d'Owhyhée, étaient de cette dernière espèce.

La dague ou le pahooa, est d'un bois noir et pesant qui ressemble à l'ébène. Sa longueur est d'un ou deux pieds. Le manche est traversé d'un cordon, et les Naturels la suspendent à leur bras. Les massues sont indifféremment de plusieurs sortes de bois. Elles sont grossièrement travaillées; il en est de différentes grosseurs. Leurs frondes ne diffèrent point des nôtres, si ce n'est que la pierre, au lieu d'être placée sur un morceau de cuir, repose sur un morceau de natte.

Les Naturels de ces îles forment trois classes distinctes. La première est celle des Earées, ou des chefs de chaque district; l'un d'eux est supérieur aux autres. Ce chef prend à Owhyhée,

le nom d'Earée-Taboo et d'Earée-Moeë. La première de ces qualifications annonce son autorité absolue, et la seconde, que tout le monde est obligé de se prosterner devant lui, ou selon la signification littérale de ce mot, *de se coucher pour dormir en sa présence*. La seconde classe se compose des personnes qui jouissent du droit de propriété, sans être revêtues d'aucune autorité. La troisième est celle des tow-tows, qui n'ont ni rang, ni propriété.

Les hommages qui furent tendus à Terreëboo, la première fois qu'il vint nous visiter, nous annoncèrent clairement son pouvoir et sa dignité. Tous les Naturels se prosternèrent à l'entrée de leurs maisons. Les pirogues furent frappées du taboo, c'est-à-dire qu'on leur défendit de sortir, et cette interdiction dura deux jours. Le roi revenait de Mowée, dont il réclamait la souveraineté en faveur de son fils Teewarro, qui avait épousé la fille unique du feu roi de cette île, et il faisait la guerre à Taheeterree, frère du roi décédé. La plupart de ses guerriers l'avaient suivi dans cette expédition; nous ignorons si c'était volontairement ou s'ils y étaient obligés par leur rang et leurs propriétés. Terreëboo qui gouverne à Owhyhée, et Perreërannee qui commande à Woahoo, sont les deux plus puissans chefs de ces îles. Toutes les autres

de ce groupe sont soumises à chacun de ces deux souverains. Terreeoboo réclamait alors, ainsi que je l'ai dit, Mowée et ses dépendances en faveur de son fils. Atooi et Oneeheow étaient gouvernées par les petits-fils de Perreorannee.

La généalogie suivante des rois d'Owhyhée et de Mowée, que j'ai tirée de la conversation des prêtres durant mon séjour au Moraï, renferme tout ce que j'ai pu me procurer sur l'histoire politique de ces îles. Cette généalogie ne remonte qu'à quatre chefs, prédécesseurs du roi actuel; en voici les noms et l'ordre de succession.

Poorahoo Awkykaia, roi d'Owhyhée, n'eut qu'un seul fils appelé Neerooagooa; alors Mowée était gouvernée par Mokoakea, qui n'eut aussi qu'un fils nommé Papikaneou.

Neerooagooa eut trois fils, dont l'aîné eut le nom de Kahavee; et Papikaneou, de la race de Mowée, n'eut qu'un fils, connu sous le nom de Kaowreeka.

Kahavee eut un seul fils, Kayenewee, à Mummow; et Kaowreeka, roi de Mowée en eut deux, Maiha-Maiha et Taheeterree. C'est ce dernier qu'un parti reconnaît maintenant pour chef de Mowée.

Kayenewee à Mummow eut deux fils, Ter-

Terreeboo et Kaihooa; et Maiha-Maiha, roi de Mowée, n'eut qu'une fille appelée Roaho.

Terreeboo, actuellement roi d'Owhyhée, a eu de Rora-Rora, veuve de Maiha-Maiha, le dernier roi de Mowée, un fils nommé Teewarro; ce fils a épousé Rohao, sa sœur utérine; c'est en vertu de cette alliance qu'il réclamait Mowée et les îles qui en dépendent.

Taheeterree, frère du dernier roi, soutenu par un parti considérable qui ne voulait point que le gouvernement passât en des mains étrangères, avait pris les armes, et repoussait les prétentions de sa nièce. Quand nous arrivâmes pour la première fois sur la côte de Mowée, Terreeboo y était descendu avec ses guerriers pour soutenir les droits de sa femme, de son fils, et de sa belle-fille; il se livra une bataille dans laquelle Taheeterree fut vaincu; mais on fit ensuite un accommodement: il fut arrêté que Taheeterree aurait durant sa vie la possession de trois îles voisines; à cette condition, Teewarro fut reconnu pour chef de Mowée, il succèdera en outre au trône d'Owhyhée à la mort de Terreeboo, et à la souveraineté des trois îles voisines de Mowée à la mort de Taheeterree: si Teewarro meurt sans enfant, le gouvernement de ces îles passera à Maiha-Maiha, dont j'ai déjà eu

occasion de parler ; il est fils à Kaihooa, frère défunt de Terreeoboo. On n'a pu me dire quel serait le successeur de Maiha-Maiha, s'il mourait sans enfans : car les deux fils cadets de Terreeoboo sont nés d'une femme d'un rang inférieur, et malgré l'amour extrême que le père a pour l'aîné, celui-ci ni son frère n'auraient aucun droit à la succession du royaume.

Nous n'eûmes pas occasion de voir la reine Rora-Rora, que Terreeoboo avait laissée à Mowée, mais nous avons dit qu'il était venu nous visiter accompagné de Kanee-Kabareea, la mère de ses deux enfans puînés et son épouse favorite.

D'après cette exposition de la généalogie des monarques d'Owhyhée et de Mowée, il paraît très-clairement que le gouvernement y est héréditaire : sans doute que les titres inférieurs et les propriétés suivent le même ordre de succession. Je n'ai pu rien savoir à l'égard de Perreoranee, le chef le plus puissant de ces îles après Terreeoboo, si on qu'étant Earée-Taboo, il avait usurpé les domaines de Teheeteree, mais on ne me dit pas sous quel prétexte : ses petits-fils gouvernaient les îles sous le vent.

L'autorité des Earées sur les classes inférieures nous a paru être absolue. Nous en vîmes plusieurs preuves durant notre séjour dans ces îles, et le peuple montre à leurs ordres une en-

tière obéissance. Je dois cependant remarquer que jamais ils ne se rendirent coupables d'aucun acte de cruauté, d'injustice ou même d'insolence, mais ils se traitaient entre eux avec beaucoup d'arrogance et d'orgueil. Je vais en citer deux exemples.

Un chef subalterne s'était conduit de la manière la plus honnête avec le *master* de notre vaisseau, lorsqu'il examinait la baie de Karakakooa, la veille du mouillage; pour reconnaître cette civilité, je le conduisis à bord, et le présentai au capitaine Cook, qui le retint à dîner. Comme nous étions à table, Pareea se fit annoncer; il parut saisi d'indignation en voyant son subordonné traité si honorablement, il le prit par les cheveux, et allait le traîner hors de la chambre, si notre commandant ne s'y fût opposé. Tout ce que l'on put obtenir de son indulgence, fut que notre convive demeurerait assis à terre tandis que Pareea occuperait sa place à table. Celui-ci fut à son tour humilié quelques jours après. Terreeoboo étant venu à bord de la *Résolution*, Maiha-Maiha qui accompagnait le roi, voyant Pareea sur le tillac, l'en fit descendre de la manière la plus ignominieuse; Pareea était cependant un personnage de distinction.

J'ignore jusqu'à quel point la propriété des

classes inférieures est à l'abri de la rapacité et du despotisme des grands chefs, mais il m'a semblé que cette peuplade est suffisamment assurée contre le vol et les mutuelles déprédations : elle ne garde ni ses plantations, dispersées dans toute l'étendue de la contrée, ni ses troupeaux, ni ses maisons, ni même ses étoffes. Des murailles séparent ses champs cultivés, et de petits pavillons blancs plantés partout où croissent des bananes sauvages, servent de limites et de démarcations, à l'instar des touffes de feuilles que nous avons vues placées dans les campagnes de Taïti. Si toutes ces circonstances ne sont pas des preuves, elles donnent du moins de fortes présomptions qu'en ce qui regarde les propriétés, le pouvoir des chefs n'est pas arbitraire.

Nous n'avons recueilli que des notions peu étendues sur l'administration de la justice. Les différends entre les gens du peuple sont portés par-devant le chef du district. Lorsqu'un chef subalterne a offensé un autre chef d'un rang plus élevé, le ressentiment de ce dernier serait la mesure de la punition du coupable ; mais si celui-ci a le bonheur d'échapper aux premiers transports de l'empotement de son supérieur, il parvient, par la médiation d'un tiers, à composer pour son crime, en abandonnant à l'offensé une partie de tout ce qu'il possède.

La religion de ces îles ressemble à celle des îles des Amis et de la Société. Les Moraïs, les whattas, les idoles, les sacrifices et les hymnes sacrés se retrouvent dans les trois groupes, et prouvent que les notions religieuses de tous ces peuples dérivent de la même source. Mais ce n'est qu'aux îles Sandwich que nous avons vu les prêtres former une communauté régulière. Le chef de cet ordre portait le titre d'*Orono* : cette dénomination nous parut signifier quelque chose de sacré ; elle entraînait, dans la personne d'Omeeah, des hommages qui allaient jusqu'à l'adoration.

Omeeah, l'*Orono*, était fils de Kaoo et oncle de Keireekea, qui, en l'absence de son grand-père, présida aux cérémonies religieuses du Moraï. Nous remarquâmes aussi que le fils unique d'Omeeah, enfant d'environ cinq ans, ne paraissait jamais en public, sans être environné d'une suite nombreuse qui lui prodiguait des soins et des attentions, tels que nous n'en n'avions pas encore vu d'exemple. Il nous sembla donc que la vie de cet enfant était regardée comme extrêmement précieuse ; nous en conclûmes que sans doute il devait succéder à la haute dignité de son père.

Le titre d'*Orono* qu'ils donnaient au capitaine Cook, et tous les honneurs qu'ils lui rendirent,

ne laissent pas douter qu'ils nous considéraient, en général, comme une race d'hommes qui leur était infiniment supérieure; ils avaient coutume de dire que le grand Eeatooa résidait dans notre contrée. La petite figure qu'on a décrite comme l'idole favorite du Moraï, et qu'ils nommaient *Koonoraekaiee*, était le dieu de Terreoboo, et ils croyaient que ce dieu habitait aussi parmi nous.

Le nombre de ces figures était prodigieux, tant dans le Moraï qu'en dehors et en dedans des maisons. Ils donnaient à chacune d'elles un nom différent; mais ils n'avaient certainement pas une grande vénération pour tous ces dieux, puisqu'ils nous en vendirent par douzaine. Il se trouvait à chaque instant quelques-unes de ces figures qui obtenaient une faveur particulière. Tant que durait cette préférence, le dieu recevait des hommages; on le couvrait d'une étoffe rouge, on battait du tambour devant lui, on déposait à ses pieds des nœuds de plumes rouges et différentes sortes de végétaux, et on laissait pourrir aux environs un cochon ou un chien, exposés sur le whatta.

Quelques-uns de nos messieurs se promenant au sud de Karakakooa furent conduits à une grande maison, où ils virent une petite figure noire, appuyée sur ses doigts et sur ses orteils,



et la tête inclinée en arrière : tous ses membres étaient dans les plus exactes proportions. Ce dieu avait le nom de *Mæe*. Autour de lui s'en trouvaient treize autres, d'une forme grossière et bizarre , qui étaient les *Eatooas* de plusieurs chefs décédés. Ce lieu était rempli de whattas couverts de restes d'offrandes. Ils ont aussi dans leurs maisons une multitude d'idoles burlesques, et quelques dieux obscènes qui ressemblent au Priape des Anciens.

On a remarqué, dans les relations des voyages précédens, que les habitans des îles de la Société et des Amis adorent certains oiseaux. Cet usage se retrouve aux îles Sandwich, et nous pensons que les corbeaux sont les objets de leur culte. J'ai vu dans le village de Kakooa deux de ces oiseaux qu'on me dit être des *Eatooas*; on ne voulut point me les vendre, et l'on me recommanda de prendre garde de les offenser. On peut placer au nombre de leurs cérémonies religieuses , les prières et les offrandes que font les prêtres avant le repas. Tandis que l'on prépare l'ava , qui se boit en se mettant à table , la personne la plus distinguée entonne une sorte d'hymne, et deux ou trois autres chantent en chœur, tandis que le reste des convives s'agit en battant des mains en mesure avec les chanteurs. Aussitôt que l'ava est servi, on en

verse d'abord à ceux qui ne chantent point ; ceux-ci tiennent leurs coupes jusqu'à la fin de l'hymne , et , à la fin de la dernière strophe , ils boivent tous ensemble. On verse ensuite l'ava aux chanteurs , qui boivent en observant la même cérémonie ; s'il se trouve dans l'assemblée quelqu'un d'un rang plus élevé , on lui présente une coupe : il chante quelque tems ; à la dernière reprise , il fait une libation , et il boit. On découpe ensuite un morceau quelconque de la viande qui est préparée ; on le dépose , avec quelques végétaux , aux pieds de l'image de l'Eatooa ; on chante un autre hymne , et le repas commence. Les chefs pratiquent , entre les repas , une cérémonie à-peu-près pareille chaque fois qu'ils veulent boire l'ava.

D'après le témoignage même des Naturels du pays , les sacrifices humains sont plus fréquens ici que dans toutes les autres îles. Au commencement d'une guerre , à la veille d'une bataille , et avant toutes les entreprises importantes , on a recours à ces cérémonies atroces , pour se rendre les dieux propices. A la mort des grands chefs , on sacrifie ordinairement un ou plusieurs tow-tows , selon le rang et la haute qualité du mort. Les Naturels nous assurèrent qu'on immolerait dix hommes à la mort de Terreeoboo. S'il est quelque chose qui puisse diminuer l'horreur de

cet usage , c'est que les malheureuses victimes n'ont aucun soupçon du sort qui les attend. Les tow-tows désignés pour ces exécrables obsèques , sont assommés à coups de massue partout où on les rencontre. On les apporte morts à l'endroit où la cérémonie doit avoir lieu. Le lecteur se souvient des crânes que nous vîmes attachés à la balustrade établie autour du sommet du Morai de Kakooa ; une rencontre que nous fîmes au village de Korowa nous fournit de nouveaux renseignemens à ce sujet. Nous voulûmes savoir à quoi servait un petit terrain enclos de murailles ; un Insulaire nous répondit que c'était l'*heree-earée* , ou le cimetière d'un chef ; et , nous montrant l'un des angles , il ajouta : « c'est » ici que sont enterrés le *tangata* et la *wahene* » *taboo* ; » c'est-à-dire , l'homme et la femme immolés lors de ses funérailles.

Ils s'arrachent quelques-unes des dents du devant de la bouche. Il n'y avait presque pas un homme du peuple , et même de chefs , qui n'eussent perdu quelques-unes de ces dents. Nous croyons que ce sacrifice volontaire n'est pas , comme celui de se couper une des jointures du doigt aux îles des Amis , l'effet d'une violente affliction à la mort des personnes qui leur sont chères , mais que cette opération douloureuse a pour objet de rendre les dieux favora-

bles, et d'écarter des malheurs et des dangers imminens.

Nous connaissons peu leurs idées sur une vie future. Lorsque nous leur demandions, Où vont les morts ? ils nous répondaient que le souffle, qu'ils regardent comme l'âme ou la partie immortelle du corps, était allé auprès de l'Eatooa. Lorsque nous réitérions nos questions, ils semblaient nous décrire un lieu particulier, qu'ils supposent être la demeure des morts. Nous n'avons pu découvrir s'ils croient à des punitions et à des récompenses dans l'autre vie.

J'ignore si la soumission scrupuleuse avec laquelle les Naturels observent le taboo tient à des principes religieux, ou s'il ne faut l'attribuer qu'à leur respect pour l'autorité des chefs. Le terme *taboo* a plusieurs acceptions ; il paraît désigner surtout quelque chose de très-respectable et de consacré aux dieux : ainsi le roi d'Owhyhée était appelé l'*Earee-Taboo* ; une victime humaine, *Tangata-Taboo*. Il en est de même dans l'Archipel des Amis : le vrai nom de Tongataboo est simplement *Tonga* (île) ; on y joint l'épithète *taboo* (sacrée), parce que c'est l'île où le roi fait sa résidence.

Tout ce que je sais concernant les alliances ou les mariages que contractent ces Insulaires, c'est qu'il existe parmi eux de ces sortes d'en-

gagemens. Plusieurs des chefs , et entr'autres le roi , avaient plusieurs femmes ; mais j'ignore jusqu'à quel point la polygamie est permise chez ces peuples : je n'ai jamais vu qu'une seule épouse aux Insulaires d'un rang inférieur.

Un fait , dont nous fûmes témoins , prouve leur penchant à la jalousie. Un jour que nous assistions à un combat de pugilat , nous vîmes Omeeah se lever deux ou trois fois , s'avancer vers sa femme de l'air du mécontentement , et lui ordonner de se retirer. Comme elle était fort belle , il craignait peut-être qu'elle n'attirât trop notre attention ; cependant elle ne se retira point. Après le spectacle , elle s'approcha de nous , et nous demanda quelques bagatelles. Nous lui fîmes entendre que nous n'avions sur nous rien que nous pussions lui présenter ; mais que si elle voulait nous accompagner jusqu'à nos tentes , nous lui offririons tout ce qui lui serait agréable. Elle y consentait lorsqu'Omeeah , s'apercevant qu'elle nous accompagnait , la suivit transporté de rage , et la saisissant par les cheveux , lui appliqua des coups de poing très-vigoureux. La vue d'une telle brutalité , dont nous étions la cause innocente , nous indigna , mais on nous avertit que nous commettrions une grande imprudence en nous mêlant de la querelle d'un personnage de

cette distinction. Les Naturels intercédèrent cependant auprès d'Omeeah en faveur de sa femme ; et , le jour suivant , nous eûmes le plaisir de rencontrer le mari et la femme se promenant ensemble de très-bonne humeur. Ce qui nous surprit étrangement , c'est que la femme ne voulut pas que nous fissions à Omeeah le moindre reproche de ce qui s'était passé la veille ; elle nous dit clairement que son mari s'était conduit comme il le devait. On pourrait inférer de ce fait , que , dans l'ordre des Earées , on exige , des femmes , non-seulement de la fidélité , mais beaucoup de réserve dans leur conduite.

Tandis que je commandais à notre observatoire , j'assistai deux fois à des cérémonies funèbres. On m'avertit un jour qu'un ancien chef venait de mourir dans mon voisinage. Je me rendis à sa maison ; j'y trouvai une foule nombreuse assise autour de la cour qui précédait l'habitation où se trouvait le mort. Un homme qui avait un chapeau de plumes rouges , s'avança de l'intérieur de la maison sur la porte , et , mettant la tête dehors , il poussa , à plusieurs reprises , des cris lamentables , accompagnés de grimaces et de contorsions qu'il est impossible de décrire. Lorsque cette espèce de farce eut duré quelque tems , on étendit une

grande natte au milieu de la cour : deux hommes et treize femmes sortirent de la maison , et vinrent s'asseoir sur trois lignes égales. Les deux hommes et trois des femmes formaient la première. Le col et les mains de ces femmes étaient décorés de nœuds de plumes , et sur leurs épaules étaient étendues de larges feuilles vertes découpées d'une manière singulière. A l'un des coins de la cour , près d'une petite cabane , étaient six jeunes gens , qui agitaient de petits pavillons blancs et quelqu'un des baguettes qu'ils ont coutume d'employer pour le taboo. Les quinze personnes , qui étaient assises sur la natte , commencèrent un chant lugubre , qu'elles accompagnèrent de mouvemens lents du bras et du corps. Quelques instans après , elles se levèrent sur leurs genoux , et , prenant l'attitude qui tient le milieu entre celle d'une personne à genoux et celle d'une personne assise , elles agitèrent peu-à-peu leurs bras et leur corps , jusqu'au point d'une extrême rapidité , et toujours en mesure avec la musique. Un si violent exercice ne pouvait durer long - tems : aussi leurs mouvemens se ralentirent par intervalles.

Cette partie de la cérémonie dura près d'une heure. On étendit alors , au milieu de la cour , de nouvelles nattes , où cinq vieilles femmes , du nombre desquelles était la veuve du défunt ,

vinrent lentement s'asseoir devant la première troupe, et se mirent à pousser des cris lamentables, en déplorant la perte qu'elles avaient faite. Je fus, en ce moment, obligé de me rendre à l'observatoire ; mais je revins une demi-heure après, et je les retrouvai dans la même posture. Ce cérémonial fut continué, à très-peu de changemens près, jusqu'au soir. Je me retirai alors, résolu de revenir le lendemain de très-bonne heure, pour voir la fin de ces obsèques. Je m'y trouvai en effet dès qu'il fut jour ; mais la foule était dispersée, partout régnait un profond silence. J'appris que le corps avait été enlevé, je ne pus apprendre de quelle manière on en avait disposé. Je fus interrompu dans mes recherches, par l'arrivée de trois femmes de qualité, suivies de gens qui tenaient des chasse-mouches ; elles s'assirent près de moi, et me firent entendre que ma présence empêchait quelques rites essentiels. Je m'éloignai ; je fus à peine hors de la portée de la vue, que j'entendis leurs cris et leurs lamentations. Je les rejoignis quelques heures après ; elles s'étaient barbouillé de noir toute la partie inférieure du visage.

J'eus une seconde occasion d'observer les cérémonies funèbres, et ce fut à la mort d'un homme du peuple. Des cris plaintifs qui sor-

taient d'une cabane , me déterminèrent à y entrer. Je trouvai une femme âgée et sa fille , pleurant sur le corps d'un vieillard qui venait d'expirer : elles couvrirent d'abord le corps d'une étoffe ; et se couchant à ses côtés , elles tirèrent cette étoffe sur elles-mêmes , et commencèrent un chant lugubre , dans lequel elles répétaient souvent : *a eh medoaah ! awehtanee !* (ô mon père ! ô mon mari !) Une fille plus jeune , couverte d'étoffes noires , et prosternée le visage contre terre , dans un coin de la cabane , répétait les mêmes paroles. Quand je m'éloignai de ce triste spectacle , je trouvai à la porte plusieurs voisins , qui écoutaient , dans un profond silence , les cris douloureux de ces femmes. Je voulus , cette fois , ne pas manquer l'occasion de découvrir comment ils disposaient des morts. Bien assuré que celui-ci était encore dans la cabane , je donnai , au moment où je fus me coucher , ordre aux sentinelles de m'avertir lorsqu'on viendrait enlever le corps ; mais leur vigilance fut mise en défaut : à mon arrivée , le cadavre avait été emporté. Je demandai aux Naturels ce que l'on en avait fait ? Ils me montrèrent la mer : peut-être l'avaient-ils enseveli dans les flots ; peut-être aussi l'avaient-ils transporté au-delà de la baie , dans quelque cimetière d'une autre partie de l'île. Quant aux chefs , ils sont enterrés dans les Moraïs

CHAPITRE XXIV.

DÉPART d'Oneheow. — Route vers la baie d'Awatska. Ville de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Voyage en traîneaux. — Arrivée à Bolcheretsk, un des chefs-lieux du Kamstchatka. — Hospitalité du major Behm.

Nous mêmes à la voile, le 15 mars, et nous dirigeâmes au sud-ouest, pour tâcher de rencontrer l'île de MODOOPAPAPPA, dont les Naturels nous avaient souvent parlé; mais ne l'ayant aperçue ni ce jour-là, ni le lendemain, nous perdîmes l'espoir de la découvrir; peut-être l'avions-nous dépassée pendant la nuit, car les Naturels des îles Sandwich nous avaient avertis qu'elle est fort petite, et qu'elle s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. L'intention de M. Clarke était de se maintenir au même degré de latitude jusqu'à ce que nous eussions atteint le méridien de la baie d'Awatska, et de cingler ensuite au nord pour gagner le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il choisissait cette route, parce qu'il la croyait tout-à-fait nouvelle, et qu'il espérait faire quelques découvertes; mais

il se vit forcé, dès le 26, de changer de résolution. Les mauvais tems, la santé des équipages, exigèrent qu'il prît le chemin le plus court. Un des vaisseaux avait aussi, depuis son départ des îles Sandwich, une voie d'eau qui le mettait en grand danger. Jusqu'au 13 avril, on vint à bout de la dominer avec les pompes à bras; mais alors une inondation subite noya les entreponts. L'eau, n'ayant pu s'écouler dans le puits, creva les plateformes et mit à flot tous les environs: on fut occupé aux pompes et aux baquets jusqu'au 15; il ne se trouvait pas un seul endroit sec où nos gens pussent se coucher; malgré ce nouveau désagrément et une excessive fatigue, les matelots conservèrent leur gaîté, et on les consola de tous leurs maux en leur servant une ration entière de *grog*.

Le 16, dans la matinée, nous étions par 42^{d} $12'$ de latitude, et 160^{d} $5'$ de longitude; nous approchions des parages où l'on dit que Gama vit une grande étendue de terre, et nous les parcourûmes sans rien apercevoir de cette prétendue découverte. Nous commençâmes, le 18, à ressentir vivement l'inclémence du climat septentrional. Nous eûmes de la pluie et de la grêle, accompagnées de violentes rafales du sud-ouest: circonstance très-remarquable, si l'on considère la saison de l'année, et le rumb

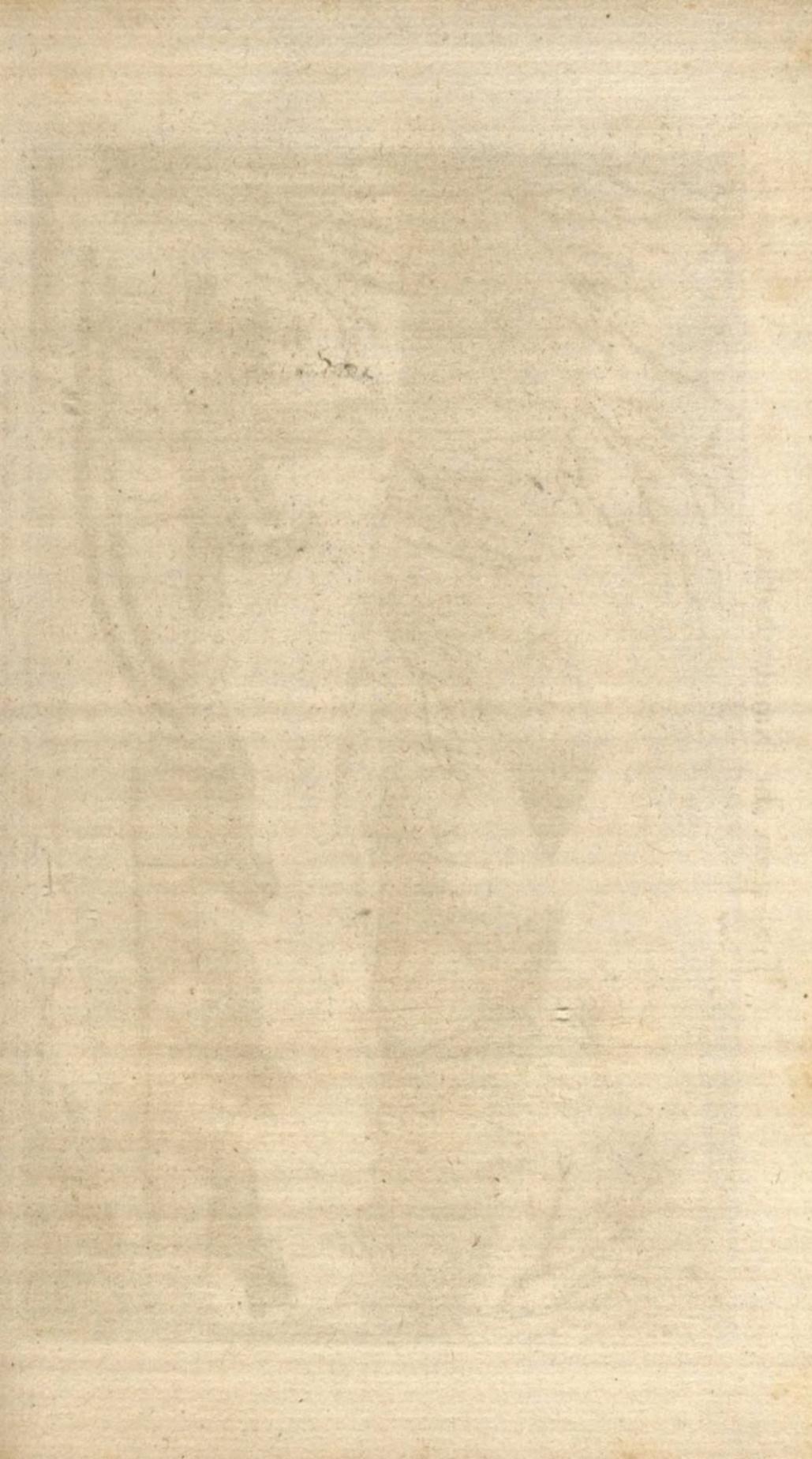
d'où venait le vent. Le jour suivant, le thermomètre se trouva au point de congélation. Si l'on compare encore les excessives chaleurs que les équipages essayèrent au commencement de ce mois, avec le froid rigoureux qu'ils éprouvaient à l'époque dont je parle, on concevra combien il est difficile de supporter un changement si rapide.

Le 21, nous vîmes des volées nombreuses d'oiseaux sauvages, assez ressemblans à des canards : ces rencontres annoncent ordinairement le voisinage d'une côte. Le 23, à six heures du matin, par $52^{\text{d}} 9'$ de latitude, et $160^{\text{d}} 7'$ de longitude, la terre se montra en montagnes couvertes de neige : nous en étions éloignés de trois ou quatre lieues. Jamais peut-être on ne vit un pays si affreux et si sauvage ; la côte est droite et uniforme ; on n'y aperçoit ni anses ni baies. La terre s'élève en montagnes dont les sommets se perdent dans les nues.

Le 24, nous eûmes une pluie neigeuse. La *Résolution* ressemblait à un bloc de glace. Les cordages étaient si chargés de glaçons, qu'ils offraient une circonférence double de leur grosseur ordinaire. Le plus expérimenté de nos matelots n'avait jamais vu une pluie de neige ni un froid si excessifs. Nous eûmes, le 25, momentanément en vue l'entrée de la baie d'*Awatska*.

Nous ne jugeâmes pas qu'il fût prudent de chercher à y pénétrer par un si mauvais tems. Nous reprîmes donc le large, et nous perdîmes de vue la *Découverte*.

Le 28, nous nous disposâmes à entrer dans la baie. Il y a sur la pointe septentrionale un phare ou fanal, qui sert à diriger les vaisseaux russes qu'on attend sur la côte. Nous vîmes sur ce phare un bâton de pavillon; mais rien ne nous annonça qu'il y eût quelqu'un. Le milieu de la baie était tout couvert de glaces flottantes. Nous cherchions avec nos lunettes à découvrir, dans un des angles de la baie, la ville de Saint-Pierre et Saint-Paul, que, d'après ce qu'on nous en avait dit à Oonalashka, nous pensions être une place importante : enfin, nous aperçûmes sur une langue de terre, au nord-nord-est, quelques misérables maisons de bois, et des huttes de forme conique, au nombre de trente environ, qui, d'après leur situation, devaient composer la ville, ou la bourgade de Petropaulowska. Au reste, nous avons pu nous méprendre sur la beauté de la ville; mais je dois rendre justice à l'hospitalité généreuse avec laquelle nous y fûmes traités : en effet, à cette extrémité du globe, dont l'aspect sauvage et pauvre est au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir, où la civilisation ne trouve aucun





Un traineau conduit par des chiens, et dans lequel était un seul homme

accès; dans cette région barricadée de glaces et couverte de neige, même en été; dans ce port miserable, bien inférieur au moindre de nos bourgs de pêcheurs, nous trouvâmes une sensibilité, une grandeur d'âme, et une noblesse de sentimens qui feraient honneur à la nation la plus éclairée, établie sous le plus heureux des climats.

Le lendemain je fus chargé de reconnaître la baie, et de remettre les lettres que nous avions apportées d'Oonalashka pour le commandant russe; je crois que ni le vaisseau, ni les bateaux, n'avaient encore été aperçus: car nous ne vîmes pas une seule personne dans la bourgade. Lorsque nous eûmes marché quelque tems sur la glace, nous découvrîmes quelques habitans, qui, après s'être approchés de nous, s'en retournaient précipitamment. Un traîneau conduit par des chiens, et dans lequel était un seul homme, arriva cependant de notre côté sur la grève. Tandis que nous examinions cette voiture, et que nous admirions la civilité de cet étranger, que nous imaginions venir à notre secours, nous eûmes le déplaisir de le voir s'en retourner précipitamment vers le village ou l'*ostrog*, après nous avoir attentivement observés.

Nous étions d'autant plus fâchés de ce brusque départ, que notre marche sur la glace de-

venait difficile et périlleuse. A chaque instant nous tombions jusqu'aux genoux dans la neige, et comme les endroits faibles n'étaient point découverts, nous risquions à chaque pas de briser la glace et d'enfoncer au milieu; c'est ce qui m'arriva. Je voulus passer très-vite sur un endroit suspect, mais avant que je pusse m'arrêter, je me trouvai sur un autre, tout aussi dangereux, qui rompit sous moi; et j'aurais eu beaucoup de peine à me débarrasser, si un matelot ne m'eût jeté une *gaffe* ou bâton ferré, que je fixai en travers des glaçons flottans, et à l'aide duquel je me relevai.

Plus nous approchions du rivage, plus la glace était rompue. Nous nous rassurâmes un peu à la vue d'un autre traîneau qui venait vers nous; mais au lieu de nous secourir, le conducteur s'arrêta court, et se mit à nous faire des questions que nous ne pouvions comprendre. Je lui montrai les lettres d'Ismyloff, et voulais même les lui jeter; mais à cette vue, il tourna bride, et reprit à la hâte le chemin du Fort.

Ne sachant qu'imaginer d'une conduite si extraordinaire, nous continuâmes notre route vers l'ostrog: nous n'en étions plus qu'à un quart de mille, quand nous aperçûmes un détachement d'hommes armés qui venaient à notre rencontre. Pour ne les point alarmer, j'ordonnai aux deux

matelots qui portaient les gaffes, de rester en arrière, et je m'avancai accompagné de M. Webber. Le détachement russe, composé de treize soldats, était commandé par un homme d'une figure intéressante, et qui avait une canne à la main. Il s'arrêta à quelque distance de nous, et rangea sa troupe en bataille. Je lui remis les lettres d'Ismyloff; je tâchai de lui faire comprendre que nous étions Anglais, et que je lui apportais ces papiers d'Oonalashka. Après nous avoir examinés avec attention, il nous fit prendre le chemin du village. Il nous conduisit en silence, et avec beaucoup d'appareil: souvent il ordonnait à sa troupe de s'arrêter, et lui faisait exécuter diverses évolutions; c'était sans doute pour nous montrer que si nous avions la témérité de nous porter à quelque violence, nous trouverions des hommes qui n'ignoraient pas le maniement des armes.

Quoique mes habits fussent tout trempés, quoique le froid m'occasionnât un frisson dans tous les membres, et que tous ces délais fussent très-déplacés, il m'était impossible de ne pas rire de cette parade militaire. Nous arrivâmes enfin à la maison de l'officier qui commandait le détachement, et l'on nous fit entrer. Lorsqu'on eut avec beaucoup de bruit et d'ostentation placé des sentinelles aux portes,

nous vîmes paraître le maître du logis, accompagné d'une autre personne, que nous jugeâmes être le secrétaire du port. Ils ouvrirent une lettre d'Ismyloff, et l'autre fut expédiée par un exprès à Bolcheretsk, bourgade située sur la côte occidentale de la péninsule du Kamtschatka, où le gouverneur de cette province fait sa résidence.

Il est remarquable que le vaisseau n'avait pas été aperçu la veille; l'on n'eut connaissance de notre arrivée, que lorsque nous fûmes descendus sur la glace. Cette découverte fit naître la plus grande terreur. La garnison fut mise sous les armes. Deux petites pièces de campagne furent placées à l'entrée de la maison du commandant; elles étaient dirigées sur nos bateaux, et l'on était prêt à faire feu au premier signal.

L'officier, dans la maison duquel nous nous trouvions, était un sergent qui commandait l'ostrog. Lorsqu'il fut un peu revenu de l'alarme que lui avait causée notre arrivée, il se montra plein d'égards, d'humanité et d'attentions. Sa maison était d'une chaleur insupportable, mais d'une extrême propreté. Il s'empressa de me prêter un de ses vêtemens complets; bientôt après, il nous pria de nous mettre à table, et nous fûmes surpris de faire si bonne chère, vu le peu de tems qu'on avait eu pour faire les pré-

paratifs. Nous bûmes du *quass*, et c'est ce qu'il y eut de plus mauvais dans notre repas. La femme du sergent servit elle-même plusieurs plats; il ne lui fut point permis de dîner avec nous.

Je m'efforçai ensuite d'expliquer au sergent l'objet de notre arrivée dans ce port. Il est probable que la lettre d'Ismyloff avait prévenu notre hôte à cet égard, il parut comprendre la signification de tous nos signes; mais nous eûmes bien de la peine à deviner ses réponses. Tout ce que j'ai pu conjecturer, c'est qu'il n'y avait dans l'ostrog, ni munitions navales, ni provisions de bouche; que ces articles se trouvaient en abondance à Bolcheretsk, et que le gouverneur de la province ne ferait sans doute aucune difficulté de pourvoir à nos besoins; mais qu'avant l'arrivée de ses ordres, ni le sergent, ni les soldats, ni aucun habitant, ne s'exposeraient à venir à bord de nos vaisseaux.

Il était tems de nous en aller; comme mes habits étaient encore trop humides, je priai le sergent de permettre que j'emportasse ceux qu'il avait bien voulu me prêter. Il y consentit avec plaisir, et procura à chacun de nous un traîneau attelé de cinq chiens et conduit par un homme du pays. Nos matelots furent enchantés d'avoir une semblable voiture, et ce

qui les amusa le plus , c'est que leurs gaffes eurent un traîneau particulier. Grace à ces chars légers et ingénieux , nous arrivâmes très-sûrement et très-vite à l'yole qui nous attendait.

A notre retour on remorquait la *Résolution* vers le village. Dès qu'elle fut amarrée près de la glace , on s'occupa de réparer la voie d'eau. Le lendemain il fit assez chaud , ce qui occasionna la rupture des glaces qui dérivèrent avec la marée. Plusieurs de nos messieurs allèrent voir le sergent , qui leur fit un très-bon accueil. Le capitaine Clarke lui envoya deux bouteilles de rum , et reçut en retour vingt truites et de très-bonnes volailles.

La *Découverte* n'entra dans la baie que le premier mai. Elle s'était trouvé arrêtée par les glaces. Le 3 , la réponse du gouverneur arriva. Trois jours et demi avaient suffi pour qu'un traîneau attelé de chiens parcourût un espace de deux cent soixante - dix milles , environ quatre-vingt - dix lieues. On nous cacha pour l'instant la réponse , elle ne nous fut communiquée que le lendemain. Le 4 , plusieurs traîneaux parurent sur les bords de la glace , et nous envoyâmes un bateau chercher les personnes qu'ils amenèrent. Nous reçûmes , entre autres , un marchand russe , appelé *Fedositsch* , et un Allemand , nommé *Port*. Ils apportaient

au capitaine Clarke une lettre du major Behm, commandant du Kamtschatka. Quand ils découvrirent distinctement la grandeur de nos vaisseaux, ils parurent très-alarmés; et avant de s'embarquer, ils exigèrent que, pour la sûreté de leurs personnes, deux de nos gens restassent à terre comme ôtages.

A leur arrivée à bord, ils éprouvaient les plus vives appréhensions, mais ils furent singulièrement satisfaits en trouvant parmi nous un Allemand avec lequel ils pouvaient converser. C'était M. Webber, qui enfin les rassura en leur faisant entendre que nous étions Anglais et amis de leur nation. La lettre du gouverneur ne renfermait que des félicitations. Il invitait M. Clarke et ses officiers à se rendre à Bolcheretsk, sous la conduite de Port et Fedositsch. Port nous assura que le gouverneur avait conçu une très-fausse idée de la grandeur des vaisseaux, et de l'objet de leur voyage. Ismyloff en avait parlé dans sa lettre comme de deux paquebots, en invitant de se bien tenir sur ses gardes, parce qu'il nous croyait des pirates.

D'après une pareille missive, on avait formé à Bolcheretsk différentes conjectures sur notre compte. Le major nous présumait occupés du commerce, et c'est pour cela qu'il nous avait envoyé un négociant; mais l'officier qui com-

mandait sous le major , soupçonnait nos vaisseaux d'être Français, et leur supposait des vues hostiles. Il fallut toute l'autorité du major pour retenir les habitans dans la ville : ils voulaient tous se retirer dans l'intérieur du pays ; le nom français les remplissait d'épouvante.

Ces inquiétudes prenaient leur source dans un soulèvement arrivé depuis peu d'années, et dans lequel le commandant du Kamtschatka avait perdu la vie. Un officier polonais nommé Beniowski , exilé dans cette contrée , ayant profité de ce moment de trouble, saisit une galiote qui se trouvait à l'entrée de Bolcheretsk ; il avait entraîné un nombre de matelots russes, dont il avait débarqué une partie sur les îles Kuriles , et entre autres Ismyloff qui faisait partie de son équipage. C'est ce même événement qu'Ismyloff nous avait raconté à Oonalashka , et que nous avons compris assez mal. Beniowski avait passé à la vue du Japon , avait reconnu l'île de Luçon où il avait pris des informations sur la route de Canton. Arrivé en Chine , il s'était embarqué sur un vaisseau français de l'Inde qui retournait en Europe , et de là s'était rendu à Pétersbourg , ainsi que la plupart des Russes arrivés sur les navires de la même nation. Nous rencontrâmes dans le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, trois hommes qui avaient fait partie

de l'équipage de Beniowski , et qui nous donnèrent ces détails.

Tous ces événemens étaient cause que nous inspirions à ces bonnes gens tant d'alarmes et d'inquiétudes , que le sergent avait pris le parti de faire cacher M. Port dans sa cuisine, afin qu'il reconnût par nos discours si nous étions véritablement Anglais. Nous jugeâmes, au costume de M. Port , et à la commission dont il était chargé , qu'il était sans doute le secrétaire du gouverneur , et en cette qualité , M. Clarke le retint à dîner ; mais au ton de supériorité que prit bientôt envers lui M. Fedositsch , nous reconnûmes que M. Port n'était qu'un domestique. Rien ne nous obligeait de sacrifier à l'orgueil les agrémens que sa société nous procurait. Nous ne voulûmes pas qu'on lui demandât quel était son rang , afin de pouvoir continuer de le traiter en égal. Il nous était d'ailleurs d'une grande utilité , puisqu'il nous servait d'interprète.

Nous commençâmes enfin à prendre des informations sur les moyens de nous procurer des provisions fraîches , et des munitions navales , dont nous avions surtout un besoin urgent. Les provisions que les environs de la baie pouvaient nous fournir , se réduisaient à deux génisses. Quant aux munitions navales , le négociant qu

s'offrait à nous en procurer , voulait nous soumettre à des conditions si onéreuses , que le capitaine Clarke jugea convenable de faire partir un officier pour Bolcheretsk , à l'effet de s'informer des prix. Il expédia un exprès au gouverneur pour l'informer de ce dessein , et le désabuser des soupçons qu'il avait formés sur l'objet et le but de notre voyage. Je fus chargé de cette commission auprès du gouverneur. Le capitaine Clarke me donna M. Webber pour interprète. Le capitaine Gore voulut être de la partie ; MM. Port et Fedositsch nous accompagnèrent avec deux Cosaques. Nos conducteurs eurent soin de nous munir de fourrures ; nous reconnûmes bientôt la sagesse de cette précaution.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière d'Avatska un bateau commode , construit comme une yole de Norwège , sur lequel nous remontâmes la rivière avec quelques pirogues qui portaient nos bagages. Dix rameurs faisaient marcher notre bateau avec de longues perches. Deux de ces hommes étaient Cosaques , et les quatre autres Kamtschadales. La difficulté de remonter le courant leur causait une très-grande fatigue qu'ils supportèrent avec courage pendant dix heures , et durant tout ce tems , ils ne se reposèrent qu'une fois. Nous eûmes ce-

pendant le déplaisir de voir qu'à la nuit nous étions encore à quinze milles de l'ostrog : les bas-fonds avaient occasionné ce retard. Il nous fallut mettre à terre, pour attendre le jour ; nous dressâmes une petite tente que nous avions apportée : avec un grand feu et quelques jattes de punch, nous passâmes la nuit sans trop de désagrément. Nous fûmes étonnés de la promptitude et de la dextérité avec lesquelles les Kamtchadales dressèrent nos tentes et firent cuire nos provisions, et nous remarquâmes peut-être avec autant de surprise, qu'ils avaient tous eu le plus grand soin de se munir de leur théière. Ils regarderaient comme la plus grande des privations de ne pas boire de thé deux ou trois fois par jour.

Le lendemain 8, dans la matinée, nous vîmes venir au-devant de nous le *toïon*, ou le chef de Karatchin, qui, informé de notre arrivée, avait fait préparer des canots plus légers et plus propres à la navigation des parties plus élevées de la rivière. Il nous fournit un bateau commode, composé de deux canots réunis par des barres transversales, et doublé de peaux d'ours. Cette nouvelle embarcation rendit notre course rapide : à dix heures, nous arrivâmes à l'ostrog, qui est la résidence de ce chef. Nous y fûmes reçus par une troupe de

Kamtschadales des deux sexes et par les domestiques russes de Fedositsch. Cet ostrog est situé agréablement sur les bords de la rivière. Il consiste en trois maisons de bois , trois *jourtes*, ou habitations souterraines, et dix-neuf *bala-gans*, ou cabanes d'été. Nous fûmes conduits à la maison du toïon , homme d'une physionomie agréable , né d'une mère russe et d'un père kamtschadale. Cette maison , comme toutes les autres , était divisée en deux chambres , où l'on ne voyait guère d'autres meubles qu'une longue table environnée d'un banc. Mais les soins et les attentions de l'hôte , la joie qu'il témoignait de nous recevoir chez lui , compensaient la pauvreté de son ameublement. Sa femme faisait on ne peut mieux la cuisine , elle nous servit diverses sortes de poisson et de gibier , et différentes espèces de baies de bruyères qu'elle gardait depuis l'année précédente.

Tandis que nous dînions dans cette misérable cabane , à l'extrémité du monde , et au milieu d'une peuplade dont jusqu'alors nous avions à peine soupçonné l'existence , mes regards se fixèrent sur une cuiller de cuivre à moitié usée , et dont la forme ne m'était pas inconnue. En l'examinant , nous y vîmes empreint le mot *London...* Ceux qui ont éprouvé les effets d'une longue absence , ou qu'un espace immense a

long-tems séparés de leur patrie, concevront facilement le plaisir que nous fit éprouver cette découverte. Je n'ai pu me résoudre à omettre cette circonstance que l'on trouvera peut-être minutieuse, et qui nous fit jouir des plus douces émotions.

Nous devions quitter la rivière à Karatchin et faire le reste du voyage en traîneaux; mais la chaleur du soleil avait fondu la surface de la neige, et il fallut attendre jusqu'au soir, afin que le froid la durcît. Nous eûmes donc le tems de nous promener autour du village. Après souper, nous régâlâmes le chef et sa femme avec du punch, et le capitaine Gore leur fit des présens assez précieux. Aussi nous laissèrent-ils en possession de la chambre antérieure, et nous nous couchâmes sur des nattes pour prendre un peu de repos, en attendant que la neige prît une consistance convenable.

Nous fûmes éveillés vers les neuf heures du soir par les hurlemens des chiens, ils poussèrent des sons lamentables tout le tems qu'on mit à charger les bagages. Au moment du départ, ils firent entendre un glapisement doux et gai qui cessa tout-à-fait lorsque nous fûmes en marche.

J'ai rapporté en Angleterre un de ces traîneaux, il se trouve dans le cabinet de sir Ashton

Lever. Sa longueur est d'environ quatre pieds et demi, et sa largeur d'un pied. Il est fait en forme de croissant et d'un bois dur et léger; ses diverses parties sont solidement fixées par des liens d'osier. Ceux qui appartiennent à des gens riches, sont agréablement peints en rouge et en bleu. Le siège est garni de peaux d'ours ou d'autres fourrures. Le devant de ces voitures est orné d'anneaux de fer ou de clochettes, dont le bruit continuel a vraisemblablement pour but d'encourager les chiens. Chaque traîneau est ordinairement attelé de cinq de ces animaux, et ne porte guère qu'une seule personne avec le conducteur qui s'assied de côté. Comme les rênes n'assujétissent pas les chiens par la tête, mais seulement par le cou, elles produisent peu d'effet, et le Kamtschadale ne compte guère que sur sa voix pour se faire obéir. Au lieu de fouet, il tient un bâton crochu; en frappant la neige, il sait modérer la vitesse de l'attelage, ou même l'arrête tout-à-fait. Si les coursiers se montrent paresseux ou inattentifs, il les châtie en leur jetant son bâton: la prestesse avec laquelle il le ramasse est remarquable et forme la principale difficulté du métier. De cette manœuvre dépend leur sûreté. Les Kamtschadales assurent que s'ils perdaient leur bâton, les chiens ne tarderaient pas à s'en apercevoir. Pour peu que

le conducteur manquât de sang-froid, ils s'emporteraient et ne s'arrêteraient que forcés par l'excès de la fatigue; et comme ils ne s'épuisent pas de sitôt, le traîneau serait renversé, brisé contre des arbres, emporté dans un précipice, et finirait par être enseveli sous la neige avec les chiens et le conducteur.

Pendant l'hiver on nourrit ces animaux avec des restes de poissons secs, ou du poisson pourri, mais on les prive de ces alimens un jour avant qu'ils entreprennent un voyage: ils ne mangent point qu'ils n'aient atteint le terme de leur course. Quelquefois ils jeûnent ainsi deux jours de suite, et l'on nous a assuré que pendant cet espace de tems, ils parcourent une étendue de cent vingt milles, (quarante lieues).

Nous ne voulûmes pas nous en rapporter à notre adresse; nous prîmes chacun sur notre traîneau un homme pour le diriger, et l'état des chemins rendait cette besogne assez difficile. Le dégel avait fait tant de progrès, que nous fûmes souvent obligés d'aller à pied. Nos guides portèrent, l'espace de plusieurs milles, la partie inférieure des traîneaux sur leurs épaules; ils s'étaient munis pour cela de souliers propres à la neige. J'étais mené par un Cosaque de très-bonne humeur, mais si peu adroit qu'à tout instant nous versions: ce qui divertissait

la caravane. Elle se composait de dix traîneaux ; celui du capitaine Gore était double , bien garni de fourrures , et attelé de dix chiens , rangés sur trois lignes.

La pluie nous surprit , après environ quatre milles de chemin. Ce contre-tems et l'obscurité de la nuit nous déterminèrent à attendre le jour dans l'endroit où nous nous trouvions. Nous *jetâmes l'ancre* dans la neige , si j'ose me servir de cette expression , mais je n'en puis trouver une plus juste pour désigner la manière dont on assure les traîneaux. Le lendemain dans l'après-midi , nous arrivâmes à *Natcheekin* , situé sur la rive d'un petit ruisseau qui se jette dans le *Bolchoïreka* , un peu au-dessous de la bourgade. Cet ostrog est peu considérable , il n'est composé que d'une maison de bois , qui est la résidence du toïon , de cinq balagans et d'une jôrte , ou habitation d'hiver. Nous fûmes accueillis avec le même empressement qu'à Karatchin. Le lendemain , nous nous embarquâmes sur le *Bolchoïreka* , dans l'espérance d'arriver bientôt à Bolcheretsk , éloigné de Natcheekin d'environ quatre-vingts milles.

Nous nous trouvâmes au-delà des montagnes , le 12 au matin , et nous entrâmes dans une plaine immense , couverte d'arbrisseaux. Sur les neuf heures , nous nous étions rendus à un os-

trog qu'on nomme Opatchin, à cinquante milles de Natcheckin, et qui n'est guère plus considérable que Karatchin. Nous y trouvâmes un sergent et quatre soldats russes, qui nous attendaient depuis deux jours. Ils expédièrent sur-le-champ un bateau à Bolcheretsk pour annoncer notre arrivée au gouverneur. Un canot fourni de peaux et de fourrures, et équipé magnifiquement, était préparé pour nous recevoir. La navigation fut plus facile et plus expéditive; la rivière devenait plus rapide à mesure que nous descendions.

Nous vîmes, avec quelque chagrin, en approchant de Bolcheretsk, qu'on se disposait à nous recevoir en cérémonie. Il y avait longtemps que tous nos habits étaient usés; nos vêtements de voyage étaient un mélange burlesque des modes européennes, indiennes et kamtschadales. Nous pensâmes qu'il serait ridicule de faire dans cet équipage une entrée solennelle dans la capitale du Kamtschatka. Nous fîmes nos efforts pour nous dérober aux honneurs qu'on nous préparait, mais le gouverneur insista, et il fallut nous rendre à ses desirs. Il me sembla que je saluais avec beaucoup de maladresse, et je remarquai que mes camarades n'avaient pas l'air moins gauche: nous avions depuis dix ans renoncé à cette habitude. Nous fûmes accueillis de

la manière la plus aimable, mais nous fûmes très-affligés de voir que le gouverneur avait presque entièrement oublié la langue française; et M. Webber, qui parlait l'allemand, eut seul le plaisir de s'entretenir avec lui.

Le major Behm était accompagné du capitaine Shmaleff, son lieutenant, d'un autre officier, et de tout le corps des marchands de la place. Il nous mena chez lui où sa femme nous reçut avec une extrême politesse. Elle nous avait fait préparer le thé et d'autres rafraîchissemens. M. Webber exposa l'objet de notre voyage, et nos divers besoins, ajoutant que l'état du pays aux environs de la baie, ne nous laissait pas espérer d'obtenir beaucoup de secours de ce district, et que la difficulté des transports à cette époque de l'année et le peu de tems que nous tarderions à remettre en mer, empêcheraient sans doute que nous pussions recevoir nos approvisionnementens de l'intérieur du pays; mais le major l'interrompit en disant, que nous ne savions pas encore ce qu'il pouvait faire pour nous. Il se fit alors donner une note des choses qui nous étaient nécessaires, et désigner le tems qu'il aurait pour nous les procurer.

Il nous conduisit le soir dans la maison qui nous était destinée. Nous passâmes devant deux

corps de garde, dont les soldats nous rendirent les honneurs militaires. Deux sentinelles furent posées à notre porte, et un détachement commandé par un sergent, occupait une maison voisine.

 CHAPITRE XXV.

DESCRIPTION de Bolcheretsk. — Présens du major Behm. — Danses russes et kamtschadales. — Retour au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Trait de reconnaissance de la part des matelots. — Nouvelles tentatives pour la découverte d'un passage au nord.

LE lendemain 13, dans la matinée, le major, le capitaine Shmaleff, et les principaux habitans de la ville, vinrent nous faire visite. MM. Behm et Shmaleff s'informèrent des articles dont nous avons le plus besoin à bord des vaisseaux, et ils voulurent nous faire partager avec la garnison le peu de provisions qui leur restaient. Ils regrettaient en même tems que nous fussions venus dans une saison où les sloupes d'Okotsk qui doivent les approvisionner, n'étaient point encore arrivés. Nous consentîmes à accepter la proposition de ces généreux étrangers, mais à condition que nous connaîtrions le prix des articles qui nous seraient fournis, et que nous offririons en paiement des billets du capitaine Clarke, tirés sur le bureau des vivres établi à Londres. Le major Behm refusa un tel

engagement : il nous dit que la générosité reconnue de sa souveraine , ne lui permettait pas de recevoir nos billets ; que seulement pour nous satisfaire , il consentait à accepter un certificat des choses qu'il nous aurait fournies , et qu'il l'enverrait à Pétersbourg , comme une preuve qu'il avait rempli son devoir. « Ce sera , ajouta-t-il , aux deux cours , à se témoigner leur reconnaissance , ainsi qu'elles le jugeront convenable. »

Nous ne savions comment répondre à des procédés si obligeans ; nous le suppliâmes d'agréer au moins notre admiration et notre vive reconnaissance. Heureusement le capitaine Clarke m'avait remis un exemplaire des planches et des cartes du second Voyage du capitaine Cook , en me chargeant de l'offrir en son nom au major. M. Behm reçut ce mince présent avec une satisfaction qui montrait que nous ne pouvions lui rien présenter de plus agréable.

Le capitaine Clarke avait aussi confié à ma discrétion le pouvoir de lui faire voir une carte des découvertes du troisième Voyage. Cette marque de confiance et d'amitié le transporta de joie. Il avait eu la délicatesse de se borner sur ce sujet à des questions générales. Il fut frappé de voir d'un coup d'œil la position et l'étendue des côtes de l'Amérique et de l'Asie ,

dont ses compatriotes, après tant de voyages, n'avaient encore acquis qu'une connaissance partielle et imparfaite.

Ce même jour, nous dînâmes chez le major. La table fut servie à l'anglaise, à la russe et à la kamtschadale. Dans l'après-midi, nous visitâmes la ville de Bolcheretsk. Elle est située dans une plaine basse et marécageuse, d'environ treize lieues de longueur et d'une largeur considérable, qui se prolonge jusqu'à la mer d'Okotsk. Elle est bâtie sur la rive septentrionale de la Bolchoireka, entre l'embouchure de deux autres rivières qui y versent leurs eaux. La péninsule sur laquelle se trouve Bolcheretsk, a été séparée du continent par un grand canal, qui est l'ouvrage de M. Behm. Cet ouvrage n'ajoute pas seulement à la force de la place, mais il la rend moins sujette aux inondations. Au-dessous de la ville, la rivière a de six à huit pieds d'eau, et une largeur d'un quart de mille environ. Elle a son embouchure dans la mer d'Okotsk, à la distance d'environ vingt-deux milles; elle est navigable pour les plus gros bâtimens.

La contrée ne produit aucune espèce de grains, et nulle part la terre n'est cultivée. Le jardin du major était le seul qu'on eût jamais formé dans ce pays presque toujours couvert de neige. Partout ailleurs le sol est rempli de pe-

tits mondrains d'une espèce de tourbe. Nous n'aperçûmes dans toute cette campagne qu'une trentaine de vaches. Le major avait six bons chevaux. La nécessité d'avoir un grand nombre de chiens, ne permet d'élever d'autre bétail que celui qui peut leur résister : durant l'été les chiens errent librement, et doivent pourvoir à leur subsistance; ce qui les rend si avides, qu'ils osent quelquefois attaquer même les taureaux.

Les maisons de Bolscheretsk, sont construites en bois, toutes sur le même plan, et couvertes de chaume. La maison du commandant est plus spacieuse que les autres: elle est composée de trois grandes pièces dont l'ameublement est propre et décent. Cette habitation serait jolie, si le talc qui couvre les croisées ne lui donnait une apparence chétive et désagréable. La ville consiste en plusieurs rangées de bâtimens, dont chacune comprend cinq ou six maisons, liées ensemble par un long corridor qui en traverse toute la longueur; d'un côté sont les cuisines et les magasins, et de l'autre les appartemens. Outre ces bâtimens, il y a des barraques pour les soldats russes et les Cosaques, une église d'assez belle apparence, et à l'extrémité de la ville, un grand nombre de balagans qui appartiennent aux Kamtschadales. Le nombre des habi-

tans est de cinq ou six cents. Dans la soirée, le major donna une fête, à laquelle furent invités les dames et les principaux habitans du pays.

Le major, informé des démarches que nous avions faites en secret auprès du marchand Fedositsch pour procurer à nos matelots du tabac dont ils manquaient depuis près d'un an, en fit porter à notre insu dans notre maison quatre sacs, chacun de plus de cent livres pesant ; il nous chargeait de les offrir aux matelots en son nom et en celui de ses soldats. Il y ajouta vingt pains d'un très-beau sucre, et plusieurs livres d'excellent thé ; tous articles dont nous avions le plus grand besoin. Madame Behm nous envoya du miel, des figues, du beurre, du riz et d'autres comestibles pour le capitaine Clarke. Elle nous recommandait de lui exprimer combien elle s'intéressait à sa santé et desirait apprendre sa guérison. Nous fîmes d'inutiles efforts, pour mettre des bornes à tant de largesse. Le major nous répondait toujours que nous avions beaucoup souffert, et que nous devions éprouver toutes sortes de besoins. La longueur du tems que nous avions passé sans toucher à aucun port, lui paraissait inconcevable, et il n'aurait pu le croire, s'il n'eût vu nos cartes et d'autres preuves aussi manifestes.

En voici une qu'il remarqua lui-même, et qui tient à un fait curieux dont l'explication l'aurait fort embarrassé avant notre arrivée.

On sait que les Tschutskys sont le seul peuple du nord de l'Asie qui ait maintenu son indépendance, et que les Russes ont fait de vaines tentatives pour le subjuguér. Ils se sont contentés de transporter leurs frontières des bords de l'Anadir à ceux de l'Ingiga, et d'y établir une forteresse. Le major Behm reçut des dépêches de ce fort le jour de notre arrivée à Bolscheretsk. On lui apprenait qu'une tribu de Tschutskys était venue volontairement offrir un tribut, et proposer un traité d'alliance avec la Russie. Les Tschutskys interrogés sur la cause de ce changement subit d'opinion, répondirent que, sur la fin de l'été précédent, ils avaient été visités par deux grands canots russes, et qu'ils avaient été traités par les équipages avec tant de bonté, que comptant toujours sur les mêmes dispositions, ils desiraient faire un traité qui fût également agréable aux deux nations. Ce fait extraordinaire avait occasionné beaucoup de conjectures à *Ingiginsk* et à Bolscheretsk; jamais on ne l'eût compris si nous n'en eussions donné la solution: notre descente sur la côte des Tschutskys expliquait ce mystère.

Le 14, nous dînâmes chez le capitaine Shma-

leff, qui pour varier les amusemens, nous donna dans l'après-midi le spectacle des danses russe et kamtschadale. La danse russe eut beaucoup de ressemblance avec la danse de la cornemuse. Les danseurs élevaient à peine le pied, ils tenaient leurs bras sur les côtés, leur corps restait droit et immobile : seulement lorsqu'ils passaient les uns devant les autres, ils élevaient la main avec promptitude, mais sans grace : cette danse nous parut assez insignifiante, mais la danse kamtschadale joignit à ce même défaut la bizarrerie la plus singulière ; elle imitait l'ours, aux mouvemens gauches et à la démarche lourde. Chaque danseur avait sans cesse le corps courbé, il s'avancait les genoux pliés, et s'efforçait de représenter avec ses bras toutes les attitudes du grotesque animal qu'il prenait pour modèle.

Lorsque notre départ fut arrêté, M. Behm nous dit qu'il nous accompagnerait jusqu'au havre de Petropalauwska ; il avait résigné le commandement du Kamtschatka au capitaine Shmaleff, et devait se rendre à Pétersbourg. Je reçus de son fils un magnifique vêtement kamtschadale, tel qu'en portent les principaux toïons, dans les jours d'appareil, et de sa fille une superbe fourrure de zibeline.

La veille de notre départ, il voulut nous faire connaître les mœurs des habitans et les

usages du pays. Il nous donna une fête où se trouvèrent les personnes les plus qualifiées du village voisin. Les femmes arrivèrent magnifiquement vêtues à la kamtschadale. Les femmes des officiers de la garnison étaient habillées moitié à la mode de Sibérie, moitié à celle d'Europe. Pour former un contraste plus frappant, madame Behm s'était richement parée à l'eupéenne; nous admirions tour à tour la richesse et la beauté des soiries et la singularité des vêtements. Ce qui rendait ce spectacle encore plus enchanteur, c'est que nous en jouissions au milieu de la contrée du Monde la plus sauvage et la plus triste. Il y eut des danses et de la musique.

Le lendemain lorsque nous fûmes prendre congé de madame Behm, nous trouvâmes les soldats et les Cosaques de la garnison rangés sur une ligne, et sur une autre étaient placés en groupe tous les hommes de la ville revêtus de leurs habits les plus riches. Dès que nous parûmes, l'assemblée entonna un chant mélancolique : telle est dans cette contrée, la manière de prendre congé de ses amis. Nous nous rendîmes à la maison du gouverneur, accompagnés de tous les soldats et des habitans, et précédés par les tambours et la musique de la garnison. Nous y trouvâmes madame Behm et les autres dames de la ville vêtues de longs manteaux de soie doublés d'une riche fourrure de

diverses couleurs. Après avoir pris quelques rafraîchissemens qu'on nous avait préparés, nous descendîmes vers la rivière, au milieu des dames qui chantèrent ainsi que les hommes, des airs doux et tendres. Nous ne quittâmes point ces hôtes généreux, sans éprouver une vive émotion. Lorsque nous fûmes dans nos canots, ils nous saluèrent par trois acclamations; quand nous fûmes près de les perdre de vue, de nouvelles acclamations nous exprimèrent leurs derniers adieux.

Le courant de la rivière était si rapide, que notre retour fut plus difficile que ne l'avait été notre premier trajet. Dans tous les ostrogs où nous passions, la joie la plus vive animait toutes les physionomies à la vue du gouverneur, et bientôt elle faisait place à la douleur dès qu'on apprenait qu'il était sur le point de quitter la contrée. Nous avions dépêché de Bolscheretsk un exprès au capitaine Clarke, pour l'informer de l'accueil distingué que nous avions reçu de la part du gouverneur et des habitans, et lui annoncer que M. Behm venait avec nous. A notre entrée dans la baie, les canots des deux bâtimens vinrent à notre rencontre. Les rameurs étaient proprement vêtus, et tous les officiers aussi bien parés que le permettait le mauvais état de leur garde-robe. Le major fut étonné de l'air robuste et bien portant des deux équipages.

Sa surprise augmenta en voyant nos matelots pour la plupart sans autre vêtement qu'une chemise et leurs longues culottes, malgré le mauvais tems.

M. Behm descendit à terre avant de visiter les vaisseaux, pour ne point déranger le capitaine Clarke qui était très-incommodé; mais le 22, il vint à bord de la *Résolution*: il fut salué de treize coups de canon, et reçut toutes les marques de distinction qu'il était en notre pouvoir de lui rendre. Il avait à sa suite le commandant d'une galiotte russe, le maître d'un sloop qui était dans la baie, deux marchands de Bolscheretsk, et le prêtre de *Paratounca*, qu'il estimait beaucoup. Il alla aussi examiner la *Découverte* et revint dîner à bord de la *Résolution*. Nous lui fîmes voir au sortir de table toutes les curiosités que nous avions rassemblées dans le cours du voyage; et un assortiment complet de chaque article lui fut présenté par le capitaine Clarke. Nos matelots, à la vue du présent de tabac que leur faisait le major, marquèrent leur reconnaissance d'une manière sublime: ils demandèrent unanimement qu'on ne leur servît plus de grog, et que leurs rations d'eau-de-vie fussent envoyées de leur part à la garnison de Bolscheretsk; ils savaient qu'un tel présent serait infiniment agréable aux troupes

russes , et ce sacrifice de la part des équipages était d'autant plus admirable , que dans la campagne rigoureuse qu'ils allaient faire au nord , cet article était presque indispensable. Le capitaine Clarke ne voulut pas les exposer à une si grande privation ; il ne laissa même pas une si belle action sans récompense , et remplaça sur ses propres provisions de rum , la petite quantité de grog qu'il fut possible de faire accepter au major ; il y joignit deux douzaines de bouteilles de vin du Cap , et quelques autres petits présens pour madame Behm.

Le prochain départ du major pour Pétersbourg offrait à M. Clarke une heureuse occasion d'écrire à l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Russie. M. Behm voulut bien se charger du journal entier du capitaine Cook , et de la carte de toutes nos découvertes , jusqu'à l'arrivée des vaisseaux dans la baie d'Avatska ; de manière que s'il était survenu quelque malheur aux deux vaisseaux , l'Amirauté se trouvait en possession de presque toute l'histoire du Voyage. M. Behm nous quitta le 25 ; lorsqu'il eut reçu les honneurs militaires des deux bâtimens , les matelots demandèrent qu'on leur permît de le saluer à la manière du pays , et firent trois acclamations. Nous avions tous une sorte de vénération pour cet officier. Nous étions vive-

ment touchés de tous les services qu'il nous avait rendus. Outre les vivres et les munitions, la valeur intrinsèque des présens que nous reçûmes de lui, montait à plus de deux cents livres sterling (environ 4800 francs). Mais rien n'égalait surtout les précautions délicates et même les détours ingénieux par lesquels il s'efforçait de diminuer pour nous le poids de tant d'obligations. Il s'occupa même des besoins que nous éprouverions à l'avenir. Comme il lui paraissait plus que probable que nous ne découvririons pas de passage au Nord, et qu'en conséquence nous reviendrions au Kamtschatka sur la fin de l'année, il exigea du capitaine Clarke un état des agriès et des provisions de bouche, qui nous manqueraient alors, afin qu'on les envoyât d'O-kotsk, et qu'ils fussent tout prêts à notre retour. Il porta encore plus loin ses attentions : il nous remit un écrit par lequel il enjoignait à tous les Russes que nous pourrions rencontrer, de nous assister en tout ce qui dépendrait d'eux.

Je vais maintenant rendre compte de ce qui s'était passé dans le havre durant notre absence. Depuis l'époque à laquelle la grève cessa d'être embarrassée par les glaces, c'est-à-dire le 15 mai, jusqu'à notre départ du havre, une multitude incroyable de poissons nous environna

de tous côtés. Les toïons de la ville et ceux du village de Paratounca, avaient reçu ordre de nous en envoyer des provisions par les Kamtschadales, et ceux-ci nous en apportèrent une telle quantité, que souvent nous manquâmes de place sur les vaisseaux pour loger tant de présens. Le 16, on tua un jeune bœuf que le sergent nous avait procuré et qui pesait deux cent soixante-douze livres. Nos gens n'avaient pas mangé de bœuf frais depuis près de deux ans et demi.

Le même jour, l'aide du charpentier mourut. Il succombait aux fatigues de notre expédition. La maladie de M. Clarke empirait de jour en jour, malgré les alimens salutaires que lui offrait le Kamtschatka. Le prêtre de Paratounca, qui lui était tendrement attaché, lui envoyait chaque jour du pain, du lait, du beurre frais et des volailles.

Le 1^{er}. juin, nous célébrâmes l'anniversaire de la naissance du roi d'Angleterre; le prêtre de Paratounca nous donna une grande fête en réjouissance de cet heureux événement; le 6 nous reçûmes vingt bêtes à cornes qui arrivaient de *Verchnei*, ostrog éloigné du hâvre, à environ cent milles. Ces animaux avaient mis sept jours en route et se trouvèrent en bon état.

Nous mîmes à la voile le 12, et nous suivîmes

la direction des côtes. Le 15, un bruit sourd et semblable à celui du tonnerre se fit entendre avant le lever de l'aurore; quand le jour parut, nous trouvâmes les ponts et les côtés des vaisseaux couverts d'une poussière fine d'un pouce d'épaisseur, et qui ressemblait à de l'émeri. L'atmosphère était obscurcie par cette substance; et vers la montagne où existait le volcan, elle était si épaisse et si noire qu'on ne pouvait distinguer la forme de la colline. Dans le cours de la journée, les explosions devinrent plus violentes, et les matières projetées furent souvent de la grosseur d'une noisette. Le soir il y eut des éclairs et des coups de tonnerre qui, joints à l'obscurité de l'atmosphère et à l'odeur sulfureuse que nous respirions, formaient un spectacle propre à jeter l'épouvante. Les vaisseaux se trouvaient à huit lieues du pied de cette montagne.

Comme le dessein du capitaine Clarke était de se tenir à la vue de la côte du Kamtschatka, afin d'en déterminer exactement la position, nous continuâmes jusqu'au 18, de gouverner au nord-nord-est avec de légères brises et des vents variables. Ce même jour, les vents fraîchèrent de la partie du sud, et le tems devint si obscur et si brumeux qu'il eût été imprudent de conserver plus long-tems la vue de la terre. Nous nous en rapprochâmes le 20, et nous aperçûmes le *Kro-*

notskoi Noss, dont la latitude sur les cartes russes s'accorde avec notre estime, qui fut de $54^{\text{d}} 42'$, mais qui diffère considérablement par la longitude. Nous l'avons déterminée à $3^{\text{d}} 34'$ à l'est d'Avastka, ou à $162^{\text{d}} 17'$ à l'est du méridien de Greenwich.

Le 21 nous eûmes connaissance de *Kamtschatskoi Noss*, par $56^{\text{d}} 3'$ de latitude, et $163^{\text{d}} 20'$ de longitude. La saison était trop avancée pour relever d'une manière exacte la côte du Kamtschatka, et le capitaine Clarke se proposa de déterminer seulement la position des différentes projections de la côte, durant notre passage au détroit de Behring. Dans cette vue, il gouverna sur une baie immense entre le *Kamtschatskoi Noss* et l'*Olutorskoi Noss*, pour amener ce dernier qui, selon les géographes russes, termine la péninsule appelée Kamtschatka, et devient la limite de la contrée des Koriaques.

Le 24, nous vîmes un grand nombre de goélands, et nous fûmes témoins de la manière dégoûtante dont le goéland arctique, qui est un peu plus gros que le goéland ordinaire, se nourrit aux dépens de ce dernier ; ce qui l'a fait nommer le parasite. Il poursuit le goéland ordinaire qui, après avoir fui quelque tems, en poussant des cris de frayeur, laisse tomber sa fiente : le goéland arctique s'arrête alors et intercepte ces

ordures au moment qu'elles vont tomber dans la mer.

Le vent s'étant levé du sud-est le 1^{er}. juillet nous gouvernâmes au nord-est-quart-d'est pour amener le Tschukotskoi Noss que nous avons observé le 4 septembre de l'année précédente, dans le même tems que nous découvrîmes au sud-est l'île Saint-Laurent. Ce cap et Saint-Thadeus Noss forment les extrémités nord-est et sud-ouest de l'immense golfe de l'Anadir, dans le fond duquel se trouve l'embouchure de la rivière de ce nom, qui sépare la contrée des Koriaques de celle des Tschutskys. Nous les aperçûmes le 3; nous découvrîmes, à six lieues de distance, une autre île dont M. Clarke voulut déterminer la position; mais nous ne pûmes doubler l'île Saint-Laurent. Cette nouvelle île peut avoir environ trois lieues de tour. Sa côte septentrionale se voit à la distance de dix ou douze lieues; cependant comme elle s'abaisse au sud-est, nous ne pûmes juger de son étendue. Ces îles, ainsi que les terres des environs du Tschukotskoi Noss, sont couvertes de neiges, et présentent l'aspect de la stérilité.

Le 5, nous reconnûmes les îles Saint-Diomède situées dans le détroit de Behring, entre les deux continens; sur les dix heures du soir, nous embrassâmes, d'un seul coup d'œil, la col-

line à pic très-remarquable, qui est près du Cap du prince de Galles sur la côte d'Amérique, le cap oriental de l'Asie, et les deux îles Saint-Diomède intermédiaires entre les deux continens.

Le 6, après avoir déjà dépassé un nombre considérable de glaces énormes, nous remarquâmes qu'en plusieurs endroits elles adhéraient au continent d'Asie. Nous ne fûmes pas fort surpris d'en rencontrer, vers les trois heures, une vaste plaine, qui s'étendait au loin dans l'ouest. Nous fîmes voile au nord-est pour reconnaître le continent d'Amérique, entre 68 et 69 degrés de latitude et nous ne fûmes guère plus heureux dans cette tentative; le 7, sur les six heures du matin, nous fûmes arrêtés par un large champ de glace, qui s'étendait du nord-ouest au sud-est. Nous fîmes, les jours suivans, près de quarante lieues à l'ouest sans apercevoir aucune ouverture, et sans découvrir, par-delà, une mer libre. Il était donc inutile de songer à pénétrer plus loin au nord pour le moment. Le capitaine Clarke se proposa d'aller, en attendant le dégel, examiner la baie Saint-Laurent, et le pays de nos amis les Tschustkys que nous desirions surtout revoir depuis ce que nous avait raconté le commandant du Kamtschatka, des effets de notre première visite.

Le 10, nos canots allèrent à la chasse des

chevaux marins qu'on voyait en grand nombre sur les glaces qui flottaient autour de nous. Nos gens observèrent plusieurs traits remarquables de l'extrême affection de ces animaux pour leurs petits. En voyant approcher nos canots, les vieux placèrent les jeunes sous leurs nageoires et s'efforcèrent de les entraîner dans la mer. Plusieurs, dont les petits venant d'être tués ou blessés flottaient sur la surface des vagues, se montrèrent tout-à-coup, et les reprirent au moment même où les matelots allaient les embarquer. Une femelle, dont les efforts avaient été inutiles pour ressaisir son petit, devint si furieuse qu'elle attaqua un des canots et en perça le fond avec ses deux défenses.

Une brise qui s'éleva de l'est à huit heures du soir, favorisa notre route au sud. A minuit les vaisseaux se trouvèrent au milieu des glaces. On s'efforça de passer outre, mais bientôt nous ne vîmes plus qu'un champ compact, qui s'étendait au sud-ouest, au sud-est et au nord-est, aussi loin que la vue pouvait porter. Cet obstacle formidable et inattendu força le capitaine Clarke à renoncer à son dessein d'aborder la contrée des Tschutskys. Il ne restait de chemin ouvert qu'au nord, et nous continuâmes de porter de ce côté jusqu'au 13, que nous nous trouvâmes enclavés

dans un champ de glace solide, auquel, du haut des mâts, nous ne voyions point de limites.

Comme il ne restait pas le moindre espoir de s'avancer plus au nord, le capitaine Clarke résolut de faire une nouvelle et dernière tentative sur la côte d'Amérique et vers la baie de Baffin. On manœuvra en conséquence de ce côté. Le 19, nous aperçûmes dans l'eau deux ours blancs que nous eûmes le bonheur de tuer. C'était une femelle et son petit : celui-ci ne quitta point sa mère, quoiqu'il lui eût été facile de s'échapper. Il continua de nager auprès d'elle jusqu'à ce qu'après avoir été manqué à plusieurs reprises, il reçut enfin le coup mortel. Nous mangeâmes ces animaux dont la chair nous parut infiniment supérieure à celle des chevaux marins que les équipages des vaisseaux préfèrent, sans difficulté, à toutes les salaisons.

Le 20, les glaces nous opposèrent un obstacle tellement insurmontable, que nous abandonnâmes le projet de revenir en Angleterre par le nord-est. Voici comment le capitaine Clarke termina ses observations. Ce sont les dernières que sa santé lui ait permis de fixer par écrit.

« Il est désormais de toute impossibilité de » pénétrer plus avant au nord, sur cette côte » (d'Amérique); il est contre toute vraisem-

» blanche que l'été puisse fondre un aussi prodi-
» gieux amas de glace; il est hors de doute qu'elles
» offriront constamment une barrière à toutes les
» tentatives. Je pense donc que le meilleur parti
» à prendre pour le bien du service, est de passer
» à la côte d'Asie et d'y chercher quelque ouver-
» ture qui permette de s'avancer plus loin; mais
» je n'ose espérer un meilleur succès: la mer
» est maintenant si obstruée par les glaces, que
» je crois évidemment démontré qu'il n'existe
» point de passage. »

 CHAPITRE XXVI.

SUITE des tentatives pour trouver un passage au nord. — Situation alarmante de la *Découverte*. — Retour par le détroit de Behring — Mort du capitaine Clarke. Nouvelle Relâche au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Détails sur un gentilhomme russe exilé au Kamtschatka. — Chasse aux ours. — Description générale du pays.

EN effet, ainsi que M. Clarke l'avait prévu, nous ne fîmes que des tentatives inutiles sur la côte d'Asie. Le 23, il fallut ouvrir de force un passage au sud, à travers les glaces amoncelées. La *Résolution* parvint à s'en dégager sur les huit heures et demie; mais la *Découverte* fut moins heureuse : des glaces énormes l'enfermèrent au moment qu'elle croyait atteindre un espace libre; elle fut entraînée avec une extrême violence et renversée sur le bord d'une de ces masses. Soit que cette glace immense se rompît, ou qu'elle fût mobile, la *Découverte* conçut l'espoir d'échapper au naufrage, et fit un nouvel effort, mais avant qu'elle eût pris l'espace nécessaire à la manœuvre, elle retomba sous le vent, et se vit de

nouveau renversée sur une autre masse. Dans cette situation périlleuse , elle s'avança dans une petite ouverture , cargua ses voiles et s'amarra avec ses deux ancres à glace ; notre conserve était dans cet état désespérant , lorsque le ciel s'embruma au point que nous la perdîmes de vue , quoique nous ne fussions qu'à trois milles l'un de l'autre. La *Résolution* faisait d'inutiles efforts pour s'ouvrir un chemin et arriver à son secours ; une glace solide l'environnait de toutes parts. Heureusement le vent changea , et passa au nord : la *Découverte* , ayant mis toutes voiles dehors , força le passage à travers les glaces ; mais les chocs qu'elle reçut lui firent un grand nombre de voies d'eau.

Dès que les vaisseaux se furent joints , nous fîmes voile au sud-est. Le calme étant survenu dans l'après-midi du 24 , les bâtimens à rames allèrent à la chasse des chevaux marins , et en prirent dix qui furent servis sur les tables , et dont la graisse fournit une grande quantité d'huile.

Dans la matinée du 25 , nous gouvernâmes au sud-est tout le jour , sans avoir aucunes glaces en vue , mais elles reparurent le 26 ; elles flottaient , et la force du vent les faisait dériver au nord. Nous portâmes au sud-ouest , jusqu'au lendemain sur les quatre heures , que nous nous vîmes environnés de masses détachées et que nous aperçûmes

un champ compact qui s'étendait au nord-quart-nord-ouest, et au sud-quart-sud-est aussi loin que la vue pouvait porter. Au-delà nous découvririons la côte d'Asie.

Il était indispensable de prendre alors une résolution. M. Clarke jugea inutile de s'arrêter plus long-tems à tenter une chose impossible. Les dommages que la *Découverte* avait essuyés exigeaient d'ailleurs de promptes réparations : il résolut donc de faire voile directement pour la baie d'Avatska, d'où nous pourrions encore avant l'hiver, reconnaître la côte du Japon. Je ne dissimulerai pas la joie que chacun de nous manifesta en apprenant la décision du capitaine Clarke. Nous étions tous rebutés d'une navigation si périlleuse, et poursuivie avec une constance opiniâtre sans le plus léger succès. Les regards se tournèrent alors vers la patrie, avec des larmes de joie, et avec la même satisfaction que si nous eussions été au moment d'aborder les côtes d'Angleterre.

Les progrès de la navigation dans le détroit, furent lents toute la journée du 29. Nous ne revîmes la terre que le 30 au soir. Le cap du prince de Galles paraissait dans le sud-quart-sud-est à six lieues de distance, et l'île Saint-Diomède au sud-ouest-quart-ouest. Dans ce moment, nous fîmes voile à l'ouest, et à huit

heures du matin nous doublâmes le cap de l'est. Le lendemain à quatre heures du matin, nous n'étions qu'à quatre lieues de la baie de Saint-Laurent, où nous avons jeté l'ancre l'année précédente. Ce ne fut pas sans les plus vifs regrets que nous doublâmes cette baie, sans faire une seconde visite aux Tschutskys. La latitude observée à midi, fut de $65^{\text{d}} 6'$, et la longitude de 189^{d} .

D'après les observations faites sur la côte nord-est de l'Asie, il est clair, contre l'opinion de M. Muller, que le promontoire appelé le *cap-Est*, est la pointe la plus orientale de cette partie du monde, ou en d'autres termes, qu'aucune partie de ce continent ne se prolonge en longitude au-delà de $190^{\text{d}} 22'$ à l'est du méridien de Greenwich, et que la latitude de l'extrémité la plus nord-est de ce même continent est au sud du 70^{e} parallèle nord. Si donc les terres d'Asie s'avancent plus à l'est, ce ne peut être qu'au nord du 69^{d} de latitude où se terminent les découvertes du présent Voyage.

De toutes nos observations, il résulte que le passage au nord-ouest de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, n'existe point au sud du 65^{d} de latitude. S'il existe un passage, ce doit être à travers la baie de Baffin ou par le nord du Groënland, dans l'hémisphère occidental, ou

à travers la mer Glaciale , au nord de la Sibérie à l'est ; et quelque part qu'on veuille le placer , il faut que le navigateur passe nécessairement par le détroit de Behring. Il ne s'agit donc plus que d'examiner s'il est possible de pénétrer dans la mer Atlantique , par l'un ou l'autre côté de ce détroit.

Le résultat de nos deux campagnes a fait connaître que la mer située au nord du détroit , est moins embarrassée de glaces en août qu'en juillet ; mais après l'équinoxe , les jours deviennent si courts , qu'on ne peut plus espérer de dégel ; et s'il est encore des chaleurs dans les premiers jours de septembre , on ne peut raisonnablement supposer qu'elles soient assez fortes pour dissiper les glaces des parties les plus septentrionales de la côte d'Amérique. En leur supposant une force suffisante , il faudra convenir qu'il y aurait de la témérité à vouloir dans un tems si court , tenter de se rendre du Cap de Glace , aux parties connues de la baie de Baffin , ce qui fait une distance d'environ quatre cent vingt lieues. La probabilité serait moindre encore sur la côte d'Asie. C'est du moins ce que font présumer nos observations sur l'état de la mer au sud du cap Nord , et les détails que nous ont donnés sur la Sibérie les lieutenans de Behring et le journal de Shalauoff.

Le voyage de Deshneff, si l'on veut le regarder comme authentique, prouverait qu'on peut tourner autour de la pointe nord-est de l'Asie. Mais il est invraisemblable que depuis un siècle et demi, et dans un siècle de curiosité et d'entreprises, il ne se soit pas trouvé un homme capable d'exécuter le même voyage. Admettons que dans une saison favorable, un vaisseau ait trouvé la mer libre le long de la côte de la Sibérie, et qu'il soit arrivé sans accident à l'embouchure du Lena, ne resterait-il pas à doubler le cap du Taimusa qui s'avance jusqu'au 78^d de latitude, et qu'aucun voyageur n'est encore parvenu à franchir ?

On prétend néanmoins qu'il y a de très-fortes raisons de croire, que plus près des pôles la mer est moins embarrassée par les glaces qu'aux embouchures des grandes rivières d'Asie et d'Amérique. La mer ne serait cependant encore ni plus libre, ni plus ouverte, à moins que ces masses énormes de glaces ne fussent tellement rompues et divisées par les chaleurs de l'été, qu'elles n'opposassent aucune résistance au sillage d'un vaisseau. S'il en est ainsi, nous n'avons pas choisi le tems favorable de l'année pour trouver le passage de l'une à l'autre mer. Il eût fallu tenter l'entreprise en avril ou en mai, avant le moment où les glaces se détachent de

l'embouchure des rivières. Mais combien de difficultés s'élèvent contre cette supposition. Ce que nous avons éprouvé dans la baie de St.-Pierre et St.-Paul, peut nous faire juger de ce qu'on doit se promettre plus au nord. D'après cette expérience, il est bien douteux qu'en hiver, les continens ne soient pas réunis par les glaces; et cette conjecture s'accorde assez avec ce qu'on nous a raconté au Kamtschatka, qu'en partant l'hiver de la côte de Sibérie, on peut aller à des distances plus grandes que ne s'étend le canal en plusieurs points.

Le récit que fait Muller d'une expédition entreprise pour découvrir une île supposée dans la mer Glaciale, est encore plus remarquable. En 1714, on prépara une nouvelle expédition pour aller de Jakutzk à cette île, sous le commandement d'Alexis Markoff, qui devait faire voile de l'embouchure du Java; et si ses *Schitiki* n'étaient pas propres au voyage de mer, il devait faire construire un bâtiment convenable pour faire des découvertes sans danger. Cet officier en arrivant à Ust-Janskoe-Simovie, port où il devait s'embarquer, écrivit à la chancellerie de Jakutzk: il lui exposa l'impossibilité de naviguer sur cette mer continuellement couverte de glaces en été comme en hiver; et qu'en conséquence, il était d'avis d'entrepren-

dre cette expédition sur des traîneaux tirés par des chiens. Ce fut de cette manière que le 10 mars de la même année, il partit avec neuf personnes pour la découverte de l'île prétendue. Il fut de retour le 3 avril à Ust Janskoe - Simovie. Il avait voyagé pendant sept jours au nord sur la glace, avec toute la vitesse de ses chiens, sans découvrir aucune île. Il avait fait environ cent verges par jour, et il lui fut impossible d'aller plus loin, parce qu'il trouva que les glaces s'élevaient en montagnes devant lui. Il était monté sur le sommet d'une de ces montagnes, d'où la vue pouvait s'étendre dans un immense horizon, sans avoir découvert rien qui ressemblât à une terre; enfin plusieurs de ses chiens étant morts faute de nourriture, il avait été forcé de revenir.

Notre seconde campagne n'eut guère d'autre résultat que de confirmer les observations faites durant la première. Nous ne pûmes nous rapprocher de la côte d'Asie au-delà du troisième parallèle, et nous n'avons pu rallier celle d'Amérique, si j'en excepte un petit espace entre 68 et 69 degrés 20 minutes de latitude, que nous n'avions pas vu l'année précédente. Durant les deux campagnes, nous avons rencontré la glace plus tôt et en plus grande abondance sur la côte d'Asie.

La moindre largeur du détroit par le 66^d de latitude, est de treize lieues. Plus haut, les côtes des deux continens divergent, l'une au nord-est-quart-est, l'autre à l'ouest-nord-ouest; et par les 69^d de latitude, elles sont séparées par quatorze degrés de longitude, ou cent lieues environ. Au nord du détroit, il est entre les deux côtes des ressemblances frappantes. L'une et l'autre sont dénuées de bois. Les terres s'abaissent sur les deux rivages, et s'élèvent ensuite dans l'intérieur de la contrée, en chaînes de montagnes d'une hauteur excessive. Je reprends la suite de notre journal.

Le 3 août, nous dépassâmes une terre que nous supposâmes être l'île St.-Laurent; nous en avions rangé de très-près la partie la plus orientale l'année précédente, en septembre, et elle avait reçu le nom d'*île Clarke*. Je crois cependant que cette dernière et l'île St.-Laurent, sont deux îles distinctes, parce qu'il y a entre elles un espace considérable où l'on n'aperçoit point de terre. Le 17, nous aperçûmes l'île Mednoi, placée sur les cartes russes au sud-est de celle de Behring.

Le 18, le capitaine Clarke, dont l'état empirait chaque jour, n'eut plus la force de quitter son lit. Il voulut que les officiers reçussent les ordres de moi, et nous recommanda de ga-

gner promptement la baie d'Avatska. Quatre jours après, nous eûmes le malheur de le perdre. Il était âgé de trente-huit ans, et mourut d'une consommation, qui avait commencé avant son départ d'Angleterre, et qui durant tout le voyage, l'avait retenu dans un état de langueur. Le dépérissement sensible de sa santé, nous affligeait depuis long-tems, mais nous étions en quelque sorte consolés par le courage, l'égalité d'ame et la bonne humeur avec lesquels il supportait sa maladie, et se résignait à son sort. Il emporta les plus vifs regrets; il eût été impossible de ne pas témoigner un intérêt particulier à un homme dont la vie avait été une suite continuelle des travaux et des fatigues que les marins ont à souffrir, et auxquels à la fin ils succombent.

M. Clarke servait dans la marine dès sa plus tendre jeunesse. Il s'était trouvé à plusieurs actions durant la guerre de 1750, et particulièrement au combat de la *Bellone* et du *Courageux*. Placé alors à la hune du mât de misaine, il fut emporté par-dessus bord avec le mât, et fut recueilli par les canots sans s'être fait aucun mal. Il était *midshipman* à bord du *Dauphin*, lors du voyage du commodore Byron, et avait fait les deux premiers voyages de M. Cook, d'abord en qualité d'adjoint du *master* et en-

suite avec le grade de second lieutenant. Il faisait donc son quatrième voyage autour du monde, quand il termina sa carrière.

En succédant au capitaine Cook dans le commandement en chef, il montra le plus grand zèle et les soins les plus pressés pour faire réussir l'expédition. Ce fut alors que les progrès de sa maladie devinrent rapides, et les climats glacés du nord les accrurent encore; mais la vigueur et l'activité de son esprit semblaient ne pas se ressentir du délabrement de sa santé. Quoiqu'il sût qu'en différant de regagner un climat plus doux, il abandonnait le seul espoir de conserver ses jours, il était si jaloux du succès de l'entreprise, qu'il persévéra dans la recherche du passage jusqu'au moment où tous les officiers furent d'avis qu'il était impraticable, et que toute tentative ultérieure ne serait pas seulement inutile, mais qu'elle exposerait aux plus grands dangers les vaisseaux et les équipages.

Le capitaine Gore que j'avais fait instruire de la mort de M. Clarke, m'avait donné pour rendez-vous en cas de séparation le havre de St.-Pierre et St.-Paul. Nous y mouillâmes le 24 sur les trois heures du soir. Notre pavillon était à mi-mât, parce que nous avions à bord le corps de notre commandant.

A peine fûmes-nous à l'ancre, que notre ami le sergent, toujours chargé du commandement de la place, arriva avec un présent de baies qu'il destinait au capitaine Clarke ; il témoigna une grande affliction à la nouvelle de sa mort. Je lui dis que ses dernières volontés étaient d'être enterré, s'il était possible, dans l'église de Paratounca.

Le 25, le capitaine Gore prit le commandement de la *Résolution*, et me donna celui de la *Découverte*; les autres promotions eurent lieu selon le rang et l'ancienneté du service. Nous reçûmes, le même jour, la visite du digne prêtre de Paratounca, nommé Romanoff Vereshagen. Il fut très-touché de la mort du capitaine Clarke, auquel il avait toujours témoigné une affection particulière. Quant à l'église de Paratounca, il assura qu'on allait la démolir, et en faire bâtir une nouvelle sur un autre terrain. Il laissa à la volonté du capitaine Gore le choix du lieu de la sépulture.

On se mit sur-le-champ à réparer les vaisseaux et à faire les approvisionnemens, mais les travaux furent suspendus l'après-midi du 28, afin que nos gens eussent le tems de se préparer à paraître avec décence à la triste cérémonie du lendemain.

Le 29, nous célébrâmes les funérailles du

capitaine Clarke. Les équipages des deux bâtimens assistèrent au convoi. Durant la marche, les vaisseaux tiraient le canon de minute en minute, et le service se termina par trois décharges générales de mousqueterie. Le corps fut inhumé au-dessous d'un arbre sur une élévation qu'offre la vallée, et qui doit se trouver un jour au centre de la nouvelle église de Paratounca.

Ce même jour, un officier arriva de Bolchetsk, et vint à bord de la *Résolution*, chargé d'une lettre du gouverneur, pour le capitaine Gore. M. Shmaleff marquait que, sous peu de jours, nous recevrons le bétail dont nous avons besoin; et que lui-même il viendrait nous visiter à l'arrivée du sloop qu'il attendait journellement d'Okotsk: la lettre nous fut apportée par un euseigne, fils du capitaine-lieutenant Synd qui, onze années auparavant, avait commandé une expédition entre l'Asie et l'Amérique, et, dans ce moment, faisait sa résidence à Okotsk.

Le 10 septembre, tous nos canots se réunirent pour remorquer une galiotte russe qui avait eu bien de la peine à gagner le havre. Elle venait d'Okotsk; elle avait mis trente-cinq jours dans sa traversée. Il y en avait quinze que, du haut du fanal, on l'avait vu faire des efforts

pour entrer dans la baie. Elle avait été rejetée dans la haute mer, où elle avait extrêmement souffert. Elle était montée de cinquante soldats avec leurs femmes, leurs enfans, plusieurs autres passagers, et, en outre, vingt-cinq hommes d'équipage, de manière qu'il s'y trouvait plus de cent personnes à bord : c'était beaucoup de monde pour un bâtiment de quatre-vingts tonneaux, très-chargé de vivres et de munitions.

Le 12, nos vaisseaux étaient parfaitement réparés, et prêts à remettre en mer. Mais le bétail que nous devions recevoir de Verchnei n'était pas encore arrivé ; et les provisions fraîches étaient pour nous un article d'une grande importance. Le capitaine Gore proposa, en attendant, une chasse aux ours. Sa proposition fut acceptée avec empressement. Un gentilhomme russe, exilé au Kamtschatka, et nommé *Hospodin Iwaskin*, devait être de la partie. Le major Behm l'avait prié de venir nous trouver quand nous serions de retour, et de nous servir d'interprète. Il résidait ordinairement à Verchnei.

Ce qu'on nous avait dit de lui, nous inspirait un grand desir de le voir. Sa famille avait tenu un état considérable en Russie. Fils d'un général au service de la Czarine, élevé en France et en Allemagne, il avait été page de l'impératrice

Elisabeth, et enseigne de ses Gardes. A l'âge de seize ans, on le condamna au supplice du knout, on lui fendit le nez, et on l'exila d'abord en Sibérie, ensuite au Kamtschatka, où il vivait depuis trente-un ans. Il était fort maigre, et d'une taille élancée. Son visage était sillonné de rides profondes : quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-six ans, il offrait toutes les apparences de la décrépitude.

Ce qui nous affligea beaucoup, c'est qu'il avait oublié entièrement l'allemand et le français. Il ne pouvait en former une seule phrase, et n'entendait qu'avec peine ce que nous lui disions dans l'une ou l'autre de ces langues. Il nous fut donc impossible de savoir la cause de son exil. Il n'eût sans doute pas craint de la révéler à des étrangers à portée de lui rendre de petits services, et sûrement incapables d'abuser de sa confiance : les Russes de ce pays ne la connaissaient pas plus que nous ; mais généralement on le croyait coupable d'un délit très-grave, d'autant plus que, depuis l'avènement de Catherine II à la couronne, plusieurs gouverneurs du Kamtschatka qui avaient intercédé pour lui, loin d'obtenir son rappel, n'avaient pu faire changer le lieu de son bannissement. Il nous dit qu'il avait passé vingt ans sans manger de pain, et qu'il avait vécu parmi les Kamtscha-

dales du produit des chasses les plus pénibles. On lui avait ensuite accordé une modique pension, que le major Behm avait fait augmenter et porter à cent roubles. Sa position était devenue beaucoup plus douce, sous tous les rapports, à l'arrivée de ce respectable gouverneur.

Nous partîmes, le 17, pour notre chasse. Le caporal des Kamtschadales nous servit de guide; nous nous rendîmes directement à un havre que les Naturels appellent *Tareinska*, et que, par reconnaissance, nous avons nommé *Havre de Behm*. Au lieu de le remonter, nous portâmes au nord, vers un étang qui se trouve près de l'embouchure de la rivière de Paratounga, lieu fort connu pour servir de repaire aux ours; mais nous fûmes à peine débarqués que le vent tourna à l'est, et nous ôta l'espérance d'en atteindre. Les Kamtschadales nous assurèrent que nous compterions inutilement en rencontrer, tant que nous serions au vent, parce que ces animaux ont une telle finesse d'odorat, qu'ils sentent les chasseurs de très-loin.

Le 18, d'après le conseil de nos guides, nous nous rendîmes au milieu des terrains bas, unis et couverts de bruyères. Nous vîmes, de loin, plusieurs ours, mais nous ne pûmes jamais les

approcher à la portée du fusil. Nous cessâmes encore , pour cette fois , de nous occuper de la chasse , et nous nous amusâmes à harponner des saumons qui traversaient en foule le ressac pour gagner une petite rivière. Il me parut que le procédé des Kamtschadales était bien inférieur à celui des habitans d'Oonalashka. Leurs instrumens armés d'une pointe de fer , ne semblaient pas aussi propres à cet objet que ceux des Américains , munis seulement d'une pointe d'os. Le caporal nous dit qu'autrefois les Kamtschadales se servaient des mêmes instrumens que les Américains , et savaient les manier avec autant d'habileté : cette marche rétrograde est assez ordinaire chez tous les peuples que l'on veut faire passer trop promptement de l'état de barbarie à la civilisation. Notre pêche eut heureusement assez de succès , car notre chasse avait manqué complètement. Les Kamtschadales nous dirent que notre détachement était trop nombreux , et que , malgré toutes nos précautions , nous faisions encore trop de bruit. Il fut convenu que nous nous séparerions , que M. Iwaskin , le caporal et moi , nous irions d'un côté , et que M. Gore et le reste de notre troupe iraient d'un autre.

Le 19 , après avoir passé la nuit dans notre tente , nous prîmes différentes routes , et nous

ne rencontrâmes pas encore un seul ours. Nous essayâmes une forte pluie avant d'arriver dans les masures d'un ancien village kamschadale. Nous songions à y coucher; mais Iwaskin, ayant vidé sa tabatière, nous pressa vivement de retourner au havre. Il fallut bien céder à ses instances, et nous revînmes aux vaisseaux, après avoir marché douze heures. Le pauvre Iwaskin était accablé de lassitude; la privation du tabac avait contribué à lui faire perdre ses forces. On remplit sa tabatière en arrivant, et un bon souper nous fit oublier nos fatigues et l'inutilité de notre course.

J'appris avec regret le lendemain, que, pendant notre absence, le vieux sous-lieutenant Put-Parouchick avait fait infliger à notre ami le sergent une punition corporelle; nous ne pûmes en soupçonner d'autre cause, sinon que notre politesse envers le sergent lui avait donné de la jalousie. Ce dernier nous inspirait le plus vif intérêt. Nous avons consulté M. Behm sur les moyens de lui rendre quelques petits services. Le major, qui avait aussi beaucoup de bienveillance pour ce bas-officier, nous avait conseillé d'écrire au gouverneur-général de la Sibérie, pour le lui recommander, ce que le capitaine Clarke avait fait aussitôt, et il nous avait promis de joindre ses sollicitations aux

nôtres, pour lui procurer de l'avancement.

Nous célébrâmes, le 22, l'anniversaire du couronnement du roi d'Angleterre. Pendant que nous étions à dîner, l'arrivée du capitaine Shmaleff nous surprit agréablement; il avait fait dire que l'état de sa santé ne lui permettrait peut-être pas d'entreprendre ce voyage. Nous apprîmes de lui-même, avec plaisir, que ce n'avait été qu'un prétexte; il nous avoua qu'il était honteux d'arriver les mains vides, sachant que les vaisseaux devaient être dans le plus grand besoin de sucre, de thé, etc. etc.; et que, par cette raison, il avait différé son départ dans l'attente de l'arrivée du sloop d'Okotsk; mais que n'en ayant aucune nouvelle, et craignant que les vaisseaux ne missent à la voile, il s'était déterminé à venir nous visiter, sans avoir autre chose à nous offrir que le tableau de la misère de Bolcheretsk. Il ajouta que si nous n'avions point reçu les seize bêtes à cornes que nous avions demandées, c'était à cause des pluies abondantes qu'on avait essuyées à Verchnei, et qui avaient empêché leur départ.

Nous répondîmes de notre mieux à tant de politesses. Nous lui offrîmes une collection de toutes les curiosités que nous avions rassemblées pendant le voyage. Le capitaine Gore y joignit une montre d'or et un très-beau fusil. Le 23,

il nous quitta ; rien ne put l'engager à prolonger plus long-tems son séjour à bord. Avant de partir, il se décida de lui-même à emmener Put-Pa-rouchick, et à rétablir le sergent dans le commandement de cette place. Nous sûmes d'ailleurs qu'il était fort mécontent du sous-lieutenant. A notre recommandation, il récompensa un vieux soldat russe, qui avait toujours beaucoup accueilli nos bas-officiers, et leur avait rendu toutes sortes de services, ainsi qu'aux deux équipages. Il le nomma sur-le-champ caporal : c'était combler tous les vœux de notre protégé. Cette distinction, au surplus, était plus grande qu'on ne le croit sans doute. Les bas-officiers des armées russes ont une prééminence que n'ont point ceux des armées anglaises. On ne compte pas moins de quatre grades intermédiaires entre le simple soldat et le sergent. Cette subdivision de rangs ne peut produire que des effets très-salutaires ; elle excite l'émulation, et fournit aux officiers supérieurs les moyens de proportionner leurs récompenses, à tous les degrés possibles de mérite.

Le 26, après avoir reconduit le capitaine Shmaleff, j'allai visiter l'église de Paratounca ; elle est construite en bois, et c'est la plus belle de toute cette partie du Kamtschatka. Le lendemain je partis à pied pour une nouvelle chasse

de l'ours , et je fus guidé par le clerc de la paroisse , qui était un grand chasseur. Nous arrivâmes , au coucher du soleil , sur les bords d'un grand lac , et notre premier soin fut de nous cacher au milieu des broussailles. Nous entendîmes bientôt le grognement des ours. Nous en vîmes un dans l'eau , et qui nageait directement vers nous. Lorsqu'il fut à la distance de quinze verges , nous lui tirâmes trois coups de fusils à la fois. Il rétrograda aussitôt , en poussant des cris épouvantables ; il était grièvement blessé. Parvenu , avec beaucoup de peine , à regagner le rivage , il se retira sous des buissons épais , où il continua de faire entendre ses hurlemens. Comme la nuit alors devenait sombre , et annonçait un changement de tems , nous crûmes devoir le laisser là , et retourner à Paratounca. Le lendemain nous le trouvâmes mort à la même place : c'était une femelle d'une très-grande taille.

Les Naturels du pays arrivent au coucher du soleil dans les endroits fréquentés par les ours. Ils examinent les traces de ces animaux ; et choisissent une embuscade : alors ils fixent en terre des béquilles sur lesquelles ils pointent leurs fusils. Il est très-important pour eux de ne pas manquer leur coup : en premier lieu , la poudre et le plomb se vendent si cher au

Kamtschatka, qu'un ours ne vaut pas plus de quatre ou cinq cartouches ; ensuite il est fort dangereux de ne pas renverser l'ours du premier feu, car l'animal irrité se jette sur les chasseurs. Souvent obligés de le combattre corps à corps, ils ont, à cet effet, un pieu qu'ils portent toujours à leur côté ; cependant l'ours sait si bien parer les coups, que la lutte devient parfois inégale, et que les chasseurs se croient fort heureux s'ils ne perdent qu'un seul homme.

Les Kamtschadales nous ont cité plusieurs traits extraordinaires de la sagacité de l'ours : par exemple, voici le stratagème qu'il employait pour attraper les rennes qui sont beaucoup plus agiles que lui. Comme ceux-ci paissent ordinairement par troupes, dans les terrains bas, sur le bord des rochers et des précipices, l'ours se glisse avec précaution sur l'élévation qui se trouve immédiatement au-dessus ; il détache des fragmens de rochers qu'il roule sur eux, et, dès qu'il en voit un d'estropié, il fond sur sa proie qu'il ne manque jamais alors de poursuivre avec avantage. Les Naturels du pays prétendent devoir à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait dans les arts et dans les sciences. Ils se sont acquis des connaissances en médecine et en chirurgie, en remarquant les herbes dont cet animal se nourrit, lorsqu'il est malade ou ble-

sé : la plupart de ces simples leur servent de remèdes ou de cataplasmes ; mais , ce qui est bien plus singulier , c'est qu'ils regardent les ours comme leurs maîtres à danser : en effet , les danses des Kamtschadales se bornent , comme je l'ai déjà dit , à imiter toutes les attitudes de ces grotesques animaux.

Nous reçûmes , le 5 octobre , de Bolcheretsk , une provision considérable de thé , de sucre et de tabac. Ce présent était accompagné d'une lettre du capitaine Shmaleff , qui mandait que le sloop d'Okotsk était arrivé pendant son absence , et que madame Shmaleff avait sur-le-champ dépêché un courrier pour nous remettre ces bagatelles. Il nous pria de les accepter de la part de sa femme.

Le mauvais tems retint les vaisseaux le 6 et le 7 , vers l'embouchure de la baie ; mais le 9 , ils se trouvèrent en pleine mer. L'entrée de la baie d'Avatska gît par $52^{\text{d}} 51'$ de latitude nord , et par $158^{\text{d}} 48'$ de longitude orientale. Elle est située dans l'enfoncement d'une autre baie extérieure , formée par le Cheepoonskoi-Noss au nord , et le cap Gavarea au sud. Ces deux pointes de terre sont à trente-deux lieues de distance l'une de l'autre , dans la direction du nord-est-quart de nord-trois-quarts de rumb à l'est. La côte du cap Gavarea à l'entrée de la

baie d'Avatska prend une direction presque nord, dans une étendue d'environ onze lieues. Elle est composée d'une haute chaîne de rochers escarpés. Cette côte, vue dans l'éloignement, présente en plusieurs endroits une apparence de baie ou d'ouverture; mais lorsqu'on approche, on reconnaît que ces pointes sont réunies par des terres basses.

Le havre de Saint Pierre et Saint-Paul est un des plus commodes que nous ayions jamais rencontrés : il y tiendrait aisément six vaisseaux. L'ostrog est bâti sur une langue de terre basse, sablonneuse et très-étroite. On donne le nom de Kamtschatka à une presque île située sur la côte orientale entre les 52 et 61^d de latitude. Il n'y a point de printems dans ce pays; l'été commence vers le milieu de juin, et finit vers le milieu de septembre. On peut regarder le mois d'octobre comme le mois d'automne, et depuis cette époque jusqu'à la mi-juin, c'est un véritable hiver. On y distingue aujourd'hui trois sortes d'habitans : les Naturels du pays ou Kamtschadales, les Russes et les Cosaques, et les individus produits par le mélange de ces trois races.

M. Steller qui a étudié avec beaucoup de soin l'origine de cette peuplade, pense qu'elle est fort ancienne, et qu'elle descend des Mon-

gales et non des Tanguses ou des Japonais, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains. Les Kamtschadales croient avoir été établis dans cette partie du globe, par leur dieu *Koutkou*; ils se regardent comme les plus favorisées de ses créatures, et les mortels les plus fortunés; ils croient que leur pays est supérieur à tous les autres, et qu'il procure à la vie plus d'agrément qu'on n'en peut rencontrer ailleurs. Avant l'arrivée des Russes et des Cosaques, ils ne connaissaient point d'autre peuplade étrangère que les Koriagues. Ils ne communiquent avec les îles Kuriles que depuis fort peu d'années, et c'est plus récemment encore qu'ils ont ouï parler des Japonais, parce qu'un vaisseau de cette nation avait fait naufrage sur leur côte. L'affinité de plusieurs mots de leur langue, avec la langue des Mongales et la conformité de leurs traits avec ceux de cette race d'hommes, offrirent à M. Steller des traits caractéristiques sur lesquels il fonde son hypothèse.

L'honneur de la découverte du Kamtschatka est attribuée à Feodot Alexeieff, négociant russe qui appareilla, dit-on, de l'embouchure de la Kovyma avec sept autres navires et fit en 1648, le tour de la péninsule des Tschustkys. Une tempête l'ayant séparé de ses camarades, près du Tschukotskoi-Noss, le jeta sur la côte

du Kamtschatka , où il passa l'hiver. Il atteignit ensuite la mer d'Okotsk , doubla le cap Lopatka , et pénétra dans la Tigil , mais sa troupe et lui , ajoute-t-on , ayant voulu de là regagner Anadirsk par terre , furent massacrés par les Koriaques.

Les détails de cette expédition ne furent pas confirmés. Le Cosaque Volodimir Atlasoff est plus généralement reconnu pour avoir découvert cette contrée. On l'envoya en 1697 , du fort Jakutsk à Anadirsk en qualité de commissaire ; il était chargé de se servir de la nation des Koriaques pour soumettre les peuplades voisines. A la tête d'une soixantaine de soldats russes et d'un pareil nombre de Cosaques , il pénétra cette même année jusqu'au centre de la presque île. Arrivé sur les bords de la Tigil , il se fit payer un tribut de fourrures par les habitans de ces districts , il traversa la rivière du Kamtschatka , sur laquelle il bâtit le Kamtschatka-Ostrog supérieur , appelé *Verchnei* , où il laissa seize Cosaques en garnison , et revint à Jakutsk en 1700.

Il eut la sage précaution d'accompagner jusqu'à Moscou les fourrures précieuses qu'il rapportait de son expédition , et pour récompense de ses services , il fut nommé gouverneur du fort Jakutsk. En même tems on lui ordonna de faire une nouvelle excursion dans le Kamts-

chatka et d'y jeter les fondemens d'une colonie russe. Plusieurs révoltes suivirent cette nouvelle opération, et l'histoire de cet établissement n'offrit long-tems qu'un tableau continuel de massacres et d'atrocités. Tous ces différends se terminèrent par la presque entière destruction des Naturels, et la petite-vérole, qui parut dans cette contrée en 1767, acheva en partie d'anéantir la race des indigènes. Ce fléau s'étendit aux pays des Koriaques et des îles Kuriles, et rendit déserts des villages entiers.

L'administration du Kamtschatka, pour être militaire, est très-douce et très-moderée. Il est permis aux Naturels de choisir parmi eux leurs magistrats, et ceux-ci ont toute l'autorité dont ils jouissaient avant la conquête. L'impératrice régnante a, par un édit, aboli la peine de mort, mais les assassins sont condamnés au *knout*, qui alors est exécuté avec tant de rigueur que la plupart des coupables meurent sous les coups. Le tribut qu'on exige des Kamtschadales est si modique, que c'est plutôt une reconnaissance de la souveraineté de l'impératrice. La douceur du gouvernement des Russes mérite beaucoup d'éloges, et les soins qu'ils se sont donnés pour y établir la religion chrétienne n'ont pas été infructueux.

On appelle îles Kuriles, les îles qui se pro-

longent au sud-ouest depuis le cap méridional du Kamtschatka jusqu'au Japon. Elles prennent leur nom de celui des habitans des environs de Lopatka qui les découvrirent. Il y en a vingt-deux principales. Les Russes y descendirent pour la première fois en 1713 et les soumirent à cette même époque. Le prêtre de Paratounca est leur missionnaire, et les visite tous les trois ans.

Les Japonais donnent le nom de *Jeso* à un groupe d'îles, placées dans la même direction, mais un peu plus à l'ouest. Ils comprennent sous la même dénomination toute la chaîne des îles situées entre le Kamtschatka et le Japon. La plus méridionale appelée *Matmaï*, dépend du Japon depuis long-tems; *Kunachir*, *Zel-lany*, et trois autres qu'à cause de leur ressemblance, on nomme *les Trois Sœurs*, sont indépendantes.

Le pays des Koriaques se divise en deux peuplades distinctes, les Koriaques errans et les Koriaques fixes. Ces derniers ressemblent beaucoup aux Kamtschadales, et comme eux tirent leur subsistance de la pêche. Les Koriaques errans s'occupent à nourrir et élever des rennes; ils en ont donc d'immenses troupeaux: on dit que certains chefs en possèdent quelquefois quatre à cinq mille. Ils attèlent ces quadrupèdes à leurs traîneaux en place de chiens. Les rennes

de trait paissent avec les autres : lorsque leur maître en a besoin , le pâtre pousse un cri et ils accourent à l'instant.

J'ai su du prêtre de Paratounca que les Koriaques et les Tschutskys parlent des dialectes différens de la même langue , mais que cet idiôme n'a aucune analogie avec le Kamtschdale. Le pays habité par les Tschutskys est borné au sud par l'Anadir , et se prolonge le long de la côte jusqu'au Tschutskoi-Noss. Les Tschutskys s'occupent aussi d'élever des troupeaux de rennes. Ces peuples sont robustes , bien faits , intrépides et aguerris. Ce sont des voisins redoutables pour les Koriaques.

CHAPITRE XXVII.

PLAN d'opérations pour la suite du voyage. — Vue de la côte du Japon. — Pilotes chinois. — Arrivée à Macao. — Voyage à Canton. Quelques détails sur cette ville. Retour à Macao. — Les équipages veulent retourner au Nord. — Désertion de deux matelots.

L'AMIRAUTÉ avait prévu, dans ses instructions, que peut-être le passage de la mer Pacifique à l'Océan-Atlantique serait impraticable : dans ce cas, le commandant du voyage, était autorisé à retourner en Angleterre par la route qu'il jugerait la plus utile aux progrès de la géographie. Le capitaine Gore demanda par écrit le sentiment des principaux officiers sur la manière d'exécuter cet ordre. Il eut la satisfaction de trouver tous les avis d'accord avec le sien. On pensait unanimement que l'état des vaisseaux rendait fort dangereuse pour les équipages, la navigation des mers situées entre le Japon et l'Asie, où nous aurions pu espérer de faire des découvertes. Nous résolûmes en conséquence de nous tenir à l'est du Japon, de courir le long des Kuriles, et d'examiner plus particulière-

ment les îles les plus voisines de la côte septentrionale du Japon, qui sont représentées comme étant d'une étendue considérable, et indépendantes des gouvernemens russes et japonais. Nous sentions que si nous parvenions à trouver sur ces îles quelques havres sûrs et commodes, nous ferions une découverte importante, parce qu'ils offriraient un asile aux navigateurs qui par la suite parcourraient ces mers, et que ce serait d'ailleurs un moyen d'établir un commerce entre les dominations voisines des deux empires. Notre second objet était de reconnaître les côtes des îles du Japon, de rallier ensuite la côte de Chine au nord, et de longer jusqu'à Macao.

Le 12, vers les six heures du soir, on découvrit du haut des mâts, le cap Lopatka, l'extrémité sud du Kamtschatka : il est bas et aplati. Cette pointe de terre étant très-remarquable dans la géographie de la côte orientale de l'Asie, nous crûmes devoir déterminer sa situation avec exactitude. Elle gît par 51^{d} de latitude, et sa longitude est de $156^{\text{d}} 45'$

Le 13, au point du jour, nous aperçûmes Paramousir, la plus grande des îles Kuriles. Elle était presque entièrement couverte de neige. Sa position ne diffère guère de celle qui lui est assignée par les Russes. La latitude observée le 16 à midi, fut de $45^{\text{d}} 27'$ et la longitude dé-

duite de plusieurs observations lunaires, était de $155^{\text{d}} 30'$; la variation du compas de $4^{\text{d}} 50'$ à l'est. Nous devions être environnés alors des découvertes supposées des premiers navigateurs, et nous ne savions trop sur quel point gouverner. Au sud et au sud-ouest, sont placées sur les cartes françaises, un groupe de cinq îles, appelées les Trois-Sœurs, Zellany et Kunashir. Suivant les mêmes cartes, nous n'étions qu'à dix lieues à l'ouest de la terre de Gama, à l'est de laquelle nous avons passé en avril, l'année précédente, et à une moindre distance, sans en avoir vu la plus légère apparence : d'où nous pouvions conclure, que si cette terre existe, ce n'est qu'une île très-peu considérable. D'un autre côté, s'il faut s'en rapporter à la position que lui a donnée Texiera, elle doit se trouver à l'ouest-sud-ouest; et comme la Terre de la Compagnie, l'Île des Etats et la fameuse Terre de Jeso, sont aussi supposées exister à peu près dans cette même direction, avec le groupe des cinq îles mentionnées, conformément aux cartes russes, nous crûmes devoir donner la préférence à cette côte, et nous mêmes le cap à l'ouest. Des vents impétueux et contraires nous firent trouver, au bout de trois jours, sur le méridien de Nadeegsda, la plus méridionale des Kuriles, mais la route que nous

avons faite ne laisse pas d'être utile à la géographie. Elle démontre que le groupe d'îles, composé des Trois-Sœurs, de Kunashir et de Zellany, que les cartes de Danville placent sur cette ligne, n'existe point dans cette position, ou se trouve plus à l'ouest, entre le 142 et le 147^d de longitude, qui est la situation que lui donne Spanberg. Mais comme tout cet espace est occupé dans les cartes françaises par une partie de la terre supposée de Jeso et l'île des Etats, il est probable, comme le croit Muller, que toutes ces terres prétendues ne sont que les mêmes îles. Il en est de même des terres de Jesoian, qui ne sont autres que les îles Kuriles méridionales.

Le 22, dans l'après-midi, un petit oiseau de terre vint se placer sur le vaisseau : il était si fatigué, qu'il se laissa prendre, et quelques heures après il mourut. Il n'était pas plus gros qu'un roitelet, sa tête était couronnée d'une crête de plumes jaunes, et le reste de son plumage ressemblait à celui de la linotte. Il nous était venu la veille une espèce de moineau que nous primes aussi, et qui vécut plus long-tems. Ces oiseaux annonçaient le voisinage des terres. Le 26, nous reconnûmes la côte du Japon, le 29, nous aperçûmes deux navires de ce pays. La curiosité rassembla les équipages sur les

ponts. Nous mêmes en panne pour ne pas alarmer les Japonais. Nous jugeâmes à leurs manœuvres, qu'ils étaient fort effrayés; ces deux bâtimens pouvaient être du port de quarante tonneaux, ils n'avaient qu'un mât avec une voile carrée. Trois pièces d'étoffe noire tombaient à des distances égales au milieu de la voile. Le bâtiment était moins élevé au centre qu'à chacune de ses extrémités.

Espérant trouver d'autres occasions de communiquer avec les habitans du pays, nous laissâmes passer ceux-ci tranquillement, mais nous eûmes pendant plusieurs jours à lutter contre un tems orageux et des vents forcés. Les vaisseaux furent portés à cinquante lieues de la terre. Le peu d'espérance d'un tems plus favorable fit résoudre M. Gore à abandonner le Japon, et à prendre la route de la Chine. On sait d'ailleurs que la côte du Japon est une des plus dangereuses qu'il y ait au monde, et en cas de détresse, il n'y aurait peut-être pas moins de danger à entrer dans un havre: l'aversion des Japonais pour les étrangers les a souvent portés à commettre des atrocités.

Le 13 novembre, nous nous trouvions tout près de la position qu'on assigne à l'île Saint-Jean, et nous n'aperçûmes aucune apparence de terre. Le lendemain nous découvrîmes, sous

le méridien des Larottes, une terre nouvelle que M. Gore nomma l'*Ile-de-Soufre*, à cause des vapeurs qui s'élevaient du sommet, et qui avaient une forte odeur sulfureuse. Le 28, au point du jour, nous eûmes connaissance de l'île Prata, et nous forçâmes de voiles pour assurer notre passage à Macao. Le 29, nous dépassâmes plusieurs bateaux de pêcheurs chinois, qui nous regardèrent avec une profonde indifférence. Nous vîmes flotter sur la mer les débris de plusieurs bateaux, qui, vraisemblablement, s'étaient brisés dans la dernière tempête; nous étions alors à peu près à la hauteur des îles Lema; nous les longeâmes le 30; toute cette côte est dénuée de bois, et n'offre aucune trace de culture.

Un bateau chinois qui s'était d'abord présenté à la *Résolution*, vint à la *Découverte* offrir de mettre un pilote à bord. Je le refusai, devant suivre l'exemple de M. Gore. Bientôt après, la *Résolution* tira un coup de canon, et arbora son pavillon pour avertir qu'elle demandait un pilote. Le capitaine Gore prit le premier qui s'était présenté, et convint de lui donner trente dollars pour conduire le vaisseau dans le *Typa*; il me fit dire que pouvant le suivre aisément, j'épargnerais cette dépense; mais l'instant d'après, un second pilote vint à

bord de la *Découverte*, s'empara du gouvernail sans autre cérémonie, et ordonna d'orienter les voiles; il en résulta une dispute très-vive entre les deux Chinois, qui consentirent enfin au partage du prix convenu.

D'après les instructions que le capitaine Cook avait reçues de l'Amirauté, il était nécessaire de demander aux officiers et à tous les gens de l'équipage, leurs journaux et tout ce qu'ils avaient pu écrire relativement à l'histoire de ce Voyage. L'exécution de ces ordres exigeait de l'adresse et de la fermeté; il était à craindre que toutes ces notes ne tombassent entre les mains des imprimeurs, et qu'il n'en résultât des relations imparfaites ou erronées, qui pourraient décréditer nos observations. Les équipages se conformèrent avec empressement aux ordres de l'Amirauté.

Le premier décembre à neuf heures du soir, nous nous trouvions à trois lieues au nord-ouest de Macao. Le lendemain dans l'après-midi, un des marchands chinois qu'on appelle *Compradors*, vint à bord de la *Résolution*, et vendit au capitaine Gore deux cents livres de bœuf et une quantité considérable d'herbages, d'oranges et d'œufs. Une partie de ces provisions me fut envoyée à bord de la *Découverte*. Le comprador s'engagea à nous en fournir tous

les jours, mais il voulut être payé d'avance; il fallut bien s'en fier à sa probité, et au bout de deux jours il disparut avec la somme.

Les pilotes chinois nous ayant quittés le lendemain soir, nous mouillâmes à trois milles de Macao. M. Gore me chargea de me rendre auprès du gouverneur portugais, afin de réclamer des secours, et de le prier de nous fournir les moyens de nous rendre à Canton. A mon arrivée à la citadelle, le major me dit que le gouverneur était malade, et hors d'état de voir personne, mais que nous pouvions compter sur tous les secours qu'il serait en leur pouvoir de nous procurer. Je compris bien que les secours ne seraient pas considérables. Les Portugais eux-mêmes étaient dans l'entière dépendance des Chinois pour leur subsistance journalière. Le major ne voulut pas se hasarder à me faire passer à Canton sans en avoir obtenu la permission du *Hoppo* ou officier des douanes, ce qui ne pouvait qu'entraîner beaucoup de délai. Tous ces obstacles naissaient d'une difficulté qui venait d'avoir lieu entre les Anglais et le vice-roi de Canton : en voici le motif.

Le capitaine Panton avait été envoyé de Madras à bord du *Seahorse*, frégate de vingt-cinq canons, pour presser le paiement d'une dette

contractée par les marchands chinois de Canton envers des sujets de la Grande-Bretagne, et dont le montant était d'environ un million sterling; il avait ordre d'insister pour avoir une audience du vice-roi, et il en obtint une, enfin, après de longs délais. La réponse du mandarin fut satisfaisante; mais immédiatement après le départ du capitaine Panton, il fit afficher dans les places publiques et sur les maisons des Européens, un édit qui défendait à tous les étrangers, sous quelque prétexte que ce fût, de prêter de l'argent aux sujets de l'empereur. Cet édit fit naître à Canton les plus vives inquiétudes; les marchands chinois qui avaient contracté des dettes contraires aux lois du commerce national, et qui, en partie, s'étaient refusés à la justice de la demande du paiement, furent effrayés d'apprendre que la nouvelle en avait été portée à Pékin; ils craignaient que l'empereur ne les en punit par la confiscation de leurs biens. D'un autre côté, le comité choisi, auquel la cause des créanciers avait été fortement recommandée par la Présidence de Madras, craignait de se brouiller avec le gouvernement chinois, et de causer par là un dommage irréparable à la Compagnie. J'appris en effet que les Mandarins sont toujours prêts à saisir l'occasion, sur les plus légers

prétextes, de mettre de nouvelles entraves à son commerce. C'était même déjà une opinion assez généralement répandue, que bientôt la Compagnie serait réduite à abandonner le commerce de la Chine, ou forcée de supporter tous les outrages que les Hollandais reçoivent continuellement au Japon.

Je fis la demande d'un passe-port, sans oser me flatter d'obtenir une réponse favorable. Quinze jours s'écoulèrent sans qu'il y eût rien de décidé à cet égard. Le 10, un marchand anglais de l'un des établissemens de l'Inde, vint à bord de la *Résolution*, et pria M. Gore de lui donner quelques matelots pour conduire à Canton un vaisseau qu'il venait d'acheter à Macao. Le capitaine Gore saisit cette occasion de me faire partir pour cette place; il me fit accompagner de mon second lieutenant, du lieutenant de marine et de dix matelots. Je laissai à M. Williamson le commandement de la *Découverte*, en lui enjoignant de faire tout préparer pour remettre en mer.

Nous partîmes le 11, et remontâmes la rivière de Canton. Comme nous approchions de la *Bacca-Tygris*, qui est à treize lieues de Macao, un commis des douanes vint nous visiter. Le propriétaire du bâtiment craignit que cet homme, prenant quelque ombrage de trouver tant d'é-

trangers à bord, ne communiquât ses inquiétudes et ne répandit l'alarme jusque dans Canton; il nous pria de nous cacher.

Le 18, nous arrivâmes à Wampu. Les progrès de notre navigation avaient été retardés par les vents contraires et le peu de poids du vaisseau. Wampu est une petite ville en travers de laquelle les vaisseaux des différentes nations qui commercent à la Chine mouillent, afin de prendre leur chargement. M. Sonnerat assure que plus haut la rivière n'est pas assez profonde pour que les vaisseaux puissent y faire une sorte cargaison, quand même la police chinoise se relâcherait au point de permettre aux Européens de naviguer jusqu'à Canton; mais c'est là une circonstance qu'il est difficile de nier ou d'affirmer, puisque je ne pense pas qu'un étranger ait jamais pu s'en assurer d'une manière positive. Les petites îles situées en face de la ville, sont les résidences des différens comptoirs, qui y ont bâti des magasins pour renfermer des marchandises qui arrivent de Canton.

De Wampu, nous nous embarquâmes immédiatement sur une *sampane*, ou barque chinoise, pour arriver à Canton, qui se trouve à environ dix lieues et demie au-delà. Ces barques sont les plus propres et les plus commodes que j'aie jamais vues pour des passages; il y en

a de différentes grandeurs : leur fond est presque plat , elles sont larges sur les côtés , étroites de l'avant et de l'arrière , et fort élégamment décorées. Le milieu , où l'on s'assied , est surmonté d'un toit de bambou , qu'on peut ôter et remettre à volonté. De chaque côté sont de petites fenêtres avec des jalousies. L'intérieur est meublé de belles nattes , de chaises et de tables. Je remarquai sur la poupe une idole dans un cadre de cuir doré , devant laquelle était un vase où brûlaient de petits copeaux secs et de la gomme. Le passage coûte une piastre.

J'arrivai à Canton un peu avant la nuit ; je descendis à la factorerie anglaise , où l'on fut très-étonné de me voir. Je reçus l'accueil le plus honnête et le plus obligeant. Je desirais partir le surlendemain , et je priai le comité de me louer des jouques ou bateaux pour transporter les munitions que je devais emmener ; mais on répondit qu'une affaire de cette nature ne se terminait pas si promptement sous l'administration profondément réfléchie des magistrats chinois , et que dans ce pays la patience était une vertu indispensable.

J'ens bientôt lieu de m'en convaincre et d'avoir une forte preuve que le caractère de ces peuples est d'une extrême défiance. Un marchand qui avait été chargé par le président de la factorerie de négocier la grande affaire de mon

passe-port, vint le voir, et l'assura d'un air satisfait que ses démarches avaient réussi, que dans peu de jours on allait expédier un passe-port pour un des officiers du vaisseau *larron*, (ou du corsaire). Le président lui dit de ne plus se donner aucun soin à cet égard; que l'officier, en me montrant, était déjà arrivé. Il est impossible de peindre la terreur dont le Chinois fut saisi à cette nouvelle: sa tête tomba sur sa poitrine, et le sofa sur lequel il était assis tremblait de la violence de son agitation. J'ignore s'il avait peur de nous, qu'il regardait comme des pirates, ou de son gouvernement. Touchés de pitié en le voyant dans un état si déplorable, nous fîmes tous nos efforts pour calmer ses vives inquiétudes. Je lui expliquai de quelle manière j'étais venu de Macao, les raisons de mon voyage à Canton, et j'ajoutai que j'étais fort impatient de quitter cette ville. Cette dernière circonstance parut le tranquilliser un peu, et il m'assura qu'il ne négligerait rien pour hâter mon départ.

Cependant lorsqu'il eut repris ses sens, et qu'il eut la force de s'expliquer, il nous fit observer les délais inévitables que devait entraîner une affaire de cette importance, la difficulté d'obtenir une audience du vice-roi, les jalousies et les craintes des mandarins sur l'objet de

notre relâche, et il ajouta que les soupçons s'étaient extraordinairement fortifiés d'après l'étrange récit que nous avions nous-mêmes fait du but et des détails de notre expédition.

Après plusieurs jours d'attente, sans que les choses parussent plus avancées, je m'adressai au commandant d'un vaisseau anglais d'Inde, qui devait faire voile le 25. Il m'offrit de prendre mon monde et nos munitions à bord; de les transporter, si le tems le permettait, à la hauteur de Macao, où, avec nos bateaux nous pourrions les conduire dans nos vaisseaux; mais il était à craindre que les vents ne le forçassent de s'écarter de cette route. Tandis que je délibérais sur le parti que je devais prendre, le capitaine d'un autre bâtiment m'apporta une lettre du capitaine Gore; il s'était engagé à transporter toutes nos munitions sur son bâtiment, à ses propres risques, jusques dans le Typa. Dès-lors toutes les difficultés furent levées. Je m'occupai d'acheter tout ce qui nous était nécessaire. M. Gore m'avait chargé de vendre à Canton une vingtaine de peaux de loutre, dont la plus grande partie appartenait à la succession de M. Cook et de M. Clarke. Un des principaux marchands auxquels je sus recommandé, m'en offrit d'abord trois cents piastres, en m'assurant que je pouvais me re-

poser sur son intégrité, et qu'elles ne valaient pas davantage : cependant , d'après le prix qu'elles se vendaient au Kamtschatka , le rusé Chinois ne donnait que la moitié de leur valeur ; je lui en demandai mille piastres , et je finis par en obtenir huit cents.

Le peu de santé dont je jouissais alors , fit que je murmurai peu contre les bornes étroites dans lesquelles la politique profonde des Chinois resserre la curiosité des Européens à Canton. Sans cela, peut-être aurais-je été très-affecté de vivre sous les murs d'une grande ville , remplie d'objets nouveaux et intéressans pour un étranger , sans pouvoir obtenir la permission d'y entrer. Voici quelques détails que je tiens de plusieurs Anglais de notre factorerie.

Canton, en y comprenant l'ancienne et la nouvelle ville avec les fauxbourgs , a environ dix milles (à-peu-près 4 lieues) de circuit. Sa population , si l'on peut en juger par celle des fauxbourgs , ne serait pas fort considérable. Le P. le Comte l'évalue à un million cent cinq mille ames ; le P. du Halde, à un million seulement ; et M. Sonnerat dit qu'elle ne passe pas soixante-quinze mille ames, mais cet écrivain ne nous communique pas les raisons sur lesquelles il fonde ce calcul : comme il ne se montre pas moins zélé détracteur des Chinois , que les Jésuites en paraissent les ardens panégyristes , son

opinion ne fait pas autorité. Voici quelques données qui mettront, je crois, en état de faire une évaluation assez exacte.

Une maison chinoise occupe plus d'espace qu'une maison d'Europe ; mais la proportion de quatre ou cinq à un, établie par M. Sonnerat, est certainement exagérée. Il faut observer qu'il en est dans les faubourgs en grand nombre qui ne servent que de magasins. D'un autre côté, une famille chinoise est composée de plus de monde qu'on n'en voit ordinairement dans les familles européennes. Les mandarins ont depuis cinq jusqu'à vingt femmes. Les marchands en ont de trois à cinq et quelquefois davantage ; un de ceux de Canton en avait vingt-cinq et trente-six enfans ; mais cet exemple était cité comme rare et extraordinaire. Un riche marchand prend ordinairement deux femmes ; et l'on ne voit guère les individus des dernières classes en avoir plus d'une.

On peut, je crois, porter dans chaque maison le nombre des domestiques au double de ce qu'il peut être en Europe, chez les personnes du même état. Si donc nous supposons qu'une famille chinoise est d'un tiers plus nombreuse qu'une famille européenne, il s'ensuivra qu'une ville de la Chine ne contiendra que la moitié des habitans d'une ville d'Europe de la même grandeur ; et d'après cette base, la ville de

Canton renfermerait cent cinquante mille ames.

Quant aux bateaux habités ou *sampanes*, les opinions varient beaucoup sur leur nombre, mais il n'en est point qui le porte au-dessous de quarante mille. Ces bateaux sont amarrés sur une même ligne le long de chaque rive et laissent entre eux un passage étroit pour la liberté de la navigation. Comme la Tygris à Canton est un peu plus large que la Tamise à Londres, et que toute la rivière est couverte de ces bateaux dans l'étendue au moins d'un mille, l'évaluation ne me paraît nullement exagérée; et si l'on convient de ce point, il en résulte que le nombre de ceux qui habitent les *sampanes* à Canton, est triple de celui que M. Sonnerat suppose dans toute la ville.

Il y a, dit-on, vingt mille soldats à Canton et cinquante mille dans toute la province. Les rues de cette ville sont longues, la plupart étroites et irrégulières, mais très-propres: elles sont pavées de larges dalles de pierres. Les maisons sont construites en briques, et n'ont qu'un étage. Les femmes en occupent les parties les plus reculées. On voit aussi un petit nombre de maisons de bois, habitées par les gens du peuple. Les maisons des facteurs européens occupent un très-joli quai; elles ont une façade régulière à deux étages sur la rivière. Sa distri-

bution intérieure est en partie à l'européenne , et en partie à la chinoise. Il est nombre de maisons adjacentes à ces bâtimens réguliers , qui appartiennent à des Chinois , et qu'ils louent aux officiers des vaisseaux , ou aux marchands qui font quelque séjour. Comme il n'est permis à aucun Européen de conduire sa femme à Canton , les subrécargues anglais mangent ensemble. Chacun d'eux a un appartement de trois ou quatre pièces. Le tems de leur résidence excède rarement huit mois par année. Leurs occupations continuelles durant cet intervalle , font qu'ils s'aperçoivent moins de la contrainte que leur impose le gouvernement chinois. Ils n'entrent guère dans l'intérieur de la ville , que dans les occasions publiques. Dès que le dernier vaisseau quitte Wampu , tous les facteurs sont dans l'obligation de se retirer à Macao ; mais ce qui montre l'excellente police de la Chine , c'est qu'en sortant de Canton , ils doivent y laisser tout l'argent qu'ils ont en espèces , et la somme se monte quelquefois à cent mille livres sterling , sans autre sûreté que le sceau des marchands du *hong* (1) , du vice-roi , et des mandarins.

(1) Société des principaux marchands.

Pendant mon séjour à Canton, un de mes compatriotes me conduisit chez un des Chinois les plus distingués. Nous fûmes reçus dans une longue salle ou galerie, au bout de laquelle étaient une table et une grande chaise. D'autres chaises étaient rangées tout le long de l'appartement. On m'avait prévenu que la politesse de ce pays consiste à se tenir debout le plus longtemps possible; et je me conformai à l'étiquette. On nous servit ensuite du thé, et des fruits confits. Le personnage que nous visitons, avait beaucoup d'embonpoint, une contenance lourde et pesante, un air froid et beaucoup de gravité dans ses manières. Il parlait un jargon mêlé de mots anglais et portugais. Après ces rafraîchissemens, il nous fit voir sa maison et ses jardins.

Nous partîmes de Canton le 27, et nous arrivâmes le lendemain à Macao. Il s'était fait à bord, durant notre absence, un grand commerce de peaux de loutres avec les Chinois, et le prix de ces fourrures augmentait chaque jour. Un des matelots vendit sa pacotille huit cents piastres. Les peaux qui avaient été bien conservées, se vendirent jusqu'à cent vingt piastres la pièce. La totalité des fourrures des deux vaisseaux rapporta plus de deux mille livres sterling. Nous les avons rassemblées sans avoir aucune idée de leur valeur; la plupart avaient

été gâtées par l'usage qu'en avaient fait les Indiens, ou conservées par nous avec très-peu de soin; nous nous en étions souvent servis comme de couvertures dans les climats glacés du nord; et cependant malgré le triste état où elles se trouvaient, il est bien probable qu'elles n'ont pas été vendues à la Chine au prix que nous aurions pu en obtenir. Les avantages que produirait un commerce régulier avec la côte d'Amérique, mériteraient peut-être de fixer l'attention des négocians.

Nos matelots, séduits par l'appât du gain, voulaient absolument retourner à la rivière de Cook, et faire tout d'un coup leur fortune avec une autre cargaison de fourrures. Notre refus pensa les faire révolter. Je dois l'avouer, je regrettais moi-même que nous ne pussions suivre ce projet, qui nous eût mis à même de reconnaître l'archipel du Japon, et la côte septentrionale de la Chine. Au reste, je songeai que ce plan pourrait être heureusement exécuté par les vaisseaux de notre Compagnie des Indes, et ce voyage, loin de lui être à charge par des dépenses, lui rapporterait des bénéfices considérables.

Deux matelots de la *Résolution* désertèrent le 11 janvier (1780), et enlevèrent le canot à six rames. Malgré les recherches qui furent faites

le même jour et le lendemain, nous n'en eûmes aucune nouvelle. Ces hommes séduits par l'attrait de faire une fortune facile, avaient probablement repris la route du nord, pour y faire un chargement de fourrures.

Il ne fut nullement question, durant notre mouillage au Typa, du mesurage ou jaugeage des vaisseaux. Ce droit est sans doute tombé en désuétude depuis la résistance et la fermeté du lord Anson qui ne répondit aux Chinois sur ce point, qu'en les menaçant de les jeter par-dessus bord.

CHAPITRE XXVIII et dernier.

DÉPART du Typa. — Nouvelles de la guerre survenue entre la France et l'Angleterre. — Ordre de la cour de France en faveur des vaisseaux du capitaine Cook. — Relâche à Pulo-Condore. — Voyage à la ville principale. — Lettre mystérieuse. — Visite d'un mandarin. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre.

Nous démarrâmes le 12, et comme nous étions instruits de la guerre qui avait éclaté entre la France et l'Angleterre, nos vaisseaux furent mis en état de défense. Cependant ces mesures étaient superflues. Les puissances ennemies avaient ordonné à tous les capitaines ou commandans des vaisseaux armés en guerre, de laisser passer et de n'inquiéter en aucune manière les vaisseaux du capitaine Cook. Une exception si généreuse en notre faveur disposa le capitaine Gore à observer la plus entière neutralité, jusqu'à son retour en Angleterre.

Le 20, nous découvrîmes Pulo-Condore dans l'ouest, et les vaisseaux mouillèrent dans le havre à six heures du soir. Dès que nous fûmes à

l'ancre, le capitaine Gore fit tirer un coup de canon, pour avertir les Insulaires de son arrivée, et les attirer sur le rivage; mais il n'en parut aucun. Le lendemain, des détachemens furent envoyés à terre pour couper du bois: c'était le seul motif de notre relâche.

Un second coup de canon n'ayant pas plus que le premier fixé l'attention des Naturels, le capitaine Gore crut qu'il était nécessaire d'aller les trouver. Je m'embarquai avec lui le 22, dans la matinée. Nous nous séparâmes à la vue d'un sentier qui conduisait dans un bois. Je m'avancai avec un *midshipman* et quatre matelots dans une contrée ouverte et sablonneuse. La campagne était couverte de champs de riz, de tabac, des bocages, de choux-palmistes et de cocotiers. Nous aperçûmes deux huttes, bâties sur le bord du bois, et avant de les atteindre, nous vîmes deux hommes qui prirent la fuite, malgré tous nos signes de paix et d'amitié. J'entrai seul dans ces huttes; je trouvai dans une d'elles un vieillard très-effrayé de mon apparition, et qui se disposait à se retirer avec les effets les plus précieux qu'il pourrait emporter. Mais je parvins tellement à dissiper ses craintes, qu'il sortit, et cria aux deux hommes qui s'enfuyaient, de revenir. En très-peu de tems, nous fûmes en très-bonne intelligence. Quelques si-

gnes, et surtout une poignée de piastres que je lui présentai, en montrant un troupeau de buffles et des volailles qui étaient en grand nombre autour des huttes, ne lui laissèrent aucun doute sur le véritable objet de ma visite. Il me montra la bourgade, et me fit entendre que j'y trouverais tout ce dont nous pouvions avoir besoin.

Les jeunes gens qui avaient pris la fuite étant revenus, le vieillard enjoignit à l'un d'eux de nous conduire à la bourgade, mais il fallait auparavant écarter un obstacle que nous n'avions pas remarqué. A l'instant où nous étions sortis du bois, une vingtaine de buffles s'étaient mis à nous suivre, secouant la tête, reniflant l'air, et mugissant d'une manière affreuse. Ils s'étaient comme rangés en bataille à peu de distance des huttes. Le vieillard nous fit entendre qu'il serait très dangereux pour nous de sortir, avant qu'on les eût fait rentrer dans le bois. Mais ce ne fut pas une chose facile. Les deux hommes n'y purent réussir, et à notre grande surprise, ils appelèrent à leur aide quelques enfans, qui aussitôt emmenèrent tout le troupeau. Ce sont toujours de petits garçons qu'on emploie pour conduire et assujétir les buffles. Ils s'en rendent maîtres en passant une corde dans un trou qu'ils leur font dans les narines : un enfant, lorsqu'il tient cette corde, les mène où il

veut, et les frappe impunément, tandis que des hommes faits n'osent en approcher.

Dès que les buffles furent rentrés dans le bois, on nous conduisit à la bourgade, éloignée d'un mille. Elle est composée de vingt ou trente maisons, bâties très-près les unes des autres. Le toit, les deux extrémités, et le côté qui regarde la contrée, sont construits de roseaux. Le côté qui regarde l'Océan, est entièrement ouvert; mais au moyen d'une sorte de cloison de bambous, les Insulaires peuvent se garantir des rayons du soleil, ou leur laisser à volonté un libre accès. Nous fûmes conduits à la maison du chef, ou pour me servir de l'expression des Naturels, du capitaine. Nous y fûmes reçus de la manière la plus civile. Nous nous assîmes sur des nattes, et l'on nous présenta du bétel.

Le capitaine était absent, et le tems fixé par le capitaine Gore pour notre retour aux bateaux, allait s'écouler. Les Naturels paraissaient désirer que nous prolongeassions notre séjour. Ils nous proposèrent d'y passer la nuit, en nous faisant entendre que nous serions traités aussi bien qu'il serait en leur pouvoir de le faire. J'avais plusieurs fois observé que la personne qui nous recevait, se retirait fréquemment dans une chambre voisine et qu'elle y restait quelque tems avant de répondre à nos questions. Je soup-

connai que la prétendue absence du capitaine n'était qu'une ruse, et qu'il avait sans doute des raisons pour ne point paraître. Je fus confirmé dans cette opinion, en voyant qu'on s'opposait à ce que j'entrasse dans cette chambre, et il ne me resta bientôt plus aucun doute : lorsque nous nous préparions à partir, l'Insulaire qui était entré si souvent dans cette chambre, en sortit avec un papier qu'il me présenta. J'y lus une espèce de certificat écrit en français et conçu en ces termes :

« PIERRE - JOSEPH - GEORGES, évêque
 » d'Adran, vicaire apostolique de *Cochin-*
 » *chine*, etc. etc.

» Le petit mandarin, porteur de cet écrit,
 » est véritablement envoyé de la cour, à *Pulo-*
 » *Condore*, pour y attendre et recevoir tout
 » vaisseau européen, qui aurait sa destination
 » d'aborder ici. Le capitaine, en conséquence,
 » pourra se fier à lui, soit pour conduire le
 » vaisseau au port, soit pour faire passer les
 » nouvelles qu'il croira devoir communiquer.

» *A Sai-Gon, 10 août 1779.*

» PIERRE-JOSEPH-GEORGES,
 évêque d'Adran. »

Je rendis le papier , en protestant que nous étions les bons amis du mandarin ; et j'ajoutai que s'il nous faisait le plaisir de visiter les vaisseaux , nous lui en donnerions des preuves convaincantes. Nous partîmes alors assez contents de ce qui s'était passé , mais formant diverses conjectures sur le billet. Le capitaine Gore eut bien de la joie de nous revoir. Notre course ayant duré près d'une heure au-delà du tems fixé , il se disposait à marcher sur nos pas. Pendant notre absence , il s'était occupé d'une manière utile : il avait fait charger les bateaux de choux-palmistes , qui croissent en abondance autour de cette baie. Je donnai une piastre à chacun de nos guides , et nous leur remîmes une bouteille de rum pour le mandarin.

Vers les cinq heures , un *pros* , avec six hommes à bord , ramait vers les vaisseaux. Un homme d'un maintien décent et d'une physionomie agréable , se présenta au capitaine Gore. Ses manières étaient aisées et polies ; nous jugeâmes qu'il avait vécu ailleurs que dans cette île. Il avait sur lui ce même papier que j'avais lu , et nous dit qu'il était le mandarin désigné dans cet écrit. Il parlait un peu portugais ; mais n'ayant personne à bord qui entendît cette langue , nous eûmes recours à un Noir qui se trou-

vait dans le vaisseau , et qui parlait le malais , langue générale de ces Insulaires.

Le mandarin nous déclara qu'il était chrétien , et qu'il avait été baptisé sous le nom de *Luc* ; qu'il était parti au mois d'août de Saigon , capitale de la Cochinchine , et qu'il attendait des vaisseaux français qu'il devait conduire dans un excellent port de la Cochinchine , à une journée de Pulo - Condore. Nous l'avertîmes que nous n'étions pas Français , mais Anglais ; et nous lui demandâmes s'il ne savait pas que ces deux nations étaient en guerre. Il répondit qu'il ne l'ignorait pas, mais qu'il importait peu à quelle nation appartenissent les vaisseaux , et qu'il était chargé de les conduire , pourvu qu'ils voulussent entrer en commerce avec le peuple de la Cochinchine. Alors il tira un autre papier , qu'il présenta à M. Gore : c'était une lettre cachetée , et adressée indistinctement à tous les capitaines des vaisseaux européens qui pourraient toucher à Condore. Elle était du même évêque , et il y était en effet question d'un vaisseau qui devait bientôt arriver à la Cochinchine. Mais cela ne nous expliquait rien , et peut-être aussi que les discours de Luc étaient mal interprétés par notre Noir ; de manière que nous n'en apprîmes pas davantage.

Le 23, on nous amena des buffles ; mais ces animaux entrèrent en fureur à l'aspect de nos gens , et , sans le secours des petits garçons , nous n'aurions pu les embarquer. C'est une chose bien étonnante que la douceur et l'affection que montrent les buffles pour les enfans ; et ce qui ne nous surprit pas moins , c'est qu'en moins de vingt-quatre heures, ils devinrent tous apprivoisés. Je conservai long-tems un mâle et une femelle ; ils jouaient avec les matelots , et je projetais de les emmener en Angleterre ; mais l'un de ces buffles reçut une blessure incurable , et il fallut renoncer à mon dessein.

Pulo-Condore est une île élevée et montueuse. Son nom dérive de deux mots malais, *pulo* (île), et *condore* (calebasse), production qui s'y trouve en abondance. Elle a la forme d'un croissant qui , de sa pointe la plus méridionale , s'étend à près de huit milles dans une direction nord-est ; mais sa largeur n'excède nulle part un espace de deux milles. Les habitans ne sont pas en grand nombre ; ils sont d'une stature médiocre ; leur teint est basané , et ils paraissent d'une santé faible , mais leur caractère est doux et obligeant. Nous mîmes à la voile le 28. Le mandarin nous demanda , pour les vaisseaux qui relâcheraient par la suite à Pulo-Condore , une lettre de re-

commandation, qui lui fut accordée avec plaisir. M. Gore y joignit un présent pour lui et un autre pour l'évêque d'Adran.

Le 31, nous découvrîmes Pulo - Timoan; successivement Pulo - Puissang, Pulo - Aor, Pulo - Panjang, les petites îles appelées Dominis et Pulo-Taya. Le 3 février nous vîmes l'île de Banca. Le 7 février, nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, qui sépare l'île de Sumatra de celle de Java : nous y rencontrâmes deux vaisseaux qui, en passant près de nous, arborèrent pavillon hollandais. Le capitaine Gore envoya un canot à leur bord, pour en obtenir quelques informations. L'un de ces bâtimens était l'*Indien* de la Compagnie des Indes hollandaises. Il était chargé pour l'Europe; l'autre était un paquebot de Batavia, porteur d'ordres pour les différens navires qui se trouvaient dans le détroit. Les vaisseaux hollandais sont dans l'usage, aussitôt que leur cargaison est presque complète, de quitter Batavia, à cause de l'insalubrité de l'air, et de passer à quelque autre île du détroit, pour y achever leur chargement, sous un ciel plus pur; malgré cette précaution, l'*Indien*, depuis son départ de Batavia, avait perdu quatre hommes.

Le 9, le capitaine Gore m'ordonna de courir sur un vaisseau hollandais qui se montrant au

sud , nous parut venir d'Europe. Ce vaisseau en était parti depuis sept mois , et il y en avait trois qu'il avait fait voile du cap de Bonne-Espérance. Il nous dit qu'avant son départ la France et l'Espagne avaient déclaré la guerre à la Grande-Bretagne , et qu'il avait laissé au Cap sir Edward Hughes avec une escadre et des navires de notre Compagnie. Je rejoignis M. Gore dans le havre de l'île Cracatoa , la plus méridionale du groupe situé à l'entrée du détroit. L'air y est très-sain. Elle est couverte d'arbres , excepté en quelques endroits défrichés , où les Insulaires cultivent du riz. La population est peu considérable. Leur chef , comme ceux des autres îles du détroit , est soumis au roi de Bantam. Les récifs de corail fournissent en abondance de petites tortues , mais les autres comestibles y sont très-rares , et se vendent à un prix exorbitant.

Le 12 , nous fîmes voile vers l'île du Prince , et dans l'après-midi , la *Découverte* se vit forcée de laisser tomber l'ancre sur soixante-cinq brasses d'eau , fond vaseux , à trois lieues de distance du plus prochain rivage de l'île. Les vents légers et les calmes régnèrent successivement jusqu'à six heures du jour suivant. J'envoyai à terre un canot sous les ordres de M. Lannyon , mon lieutenant , qui , en 1770 ,

avait abordé cette île avec le capitaine Cook. Il débarqua à l'endroit même où devait se trouver la meilleure source, qui avait fourni de l'eau à l'*Endéavour* ; mais elle n'offrait plus que de l'eau salée. Les Insulaires se rendirent au vaisseau ; ils apportèrent une grande quantité de grosses poules et quelques tortues. Il plut toute la nuit.

Le 14, le capitaine Gore, qui n'avait pas complété son eau à Cracatoa, envoya un détachement à terre avec le reste de ses futailles. On trouva dans la source dont j'ai parlé, une eau que la pluie avait rendu parfaitement douce. Cette eau était un trésor précieux dont les deux vaisseaux s'empressèrent de profiter. Les habitans apportèrent aussi à bord plusieurs daims et une quantité prodigieuse de singes. Il n'y avait pas un seul matelot qui n'eût fait l'acquisition d'un ou de deux de ces animaux incommodés.

L'insalubrité de l'air qu'on respire dans le détroit de Banca, se fit sentir dès les premiers jours que nous y fûmes entrés. Deux personnes de l'équipage de la *Découverte* furent dangereusement atteintes de fièvres malignes. Nous parvînmes à en empêcher la communication, en séparant les malades, et les faisant placer dans le lieu le plus aéré. Plusieurs autres personnes eurent d

très-gros rhumes, quelques unes se plaignirent de violens maux de tête. Ceux d'entre nous qui se portaient le mieux, éprouvaient une chaleur suffocante, des langueurs, et un défaut total d'appétit. Nous fûmes cependant assez heureux pour ne pas perdre un seul homme.

Notre navigation n'offrit rien de remarquable jusqu'au 3 avril, époque à laquelle nous nous trouvâmes à $35^{\text{d}} 1'$ sud, et $26^{\text{d}} 3'$ de longitude orientale. Jusqu'ici l'intention du capitaine Gore avait été de faire route directement pour Sainte-Hélène sans atterrir au Cap; mais le gouvernail de la *Résolution*, qui depuis quelque tems était en mauvais état, et que les charpentiers jugèrent ne pouvoir soutenir la traversée, fit prendre le parti d'y relâcher. Ce lieu était d'ailleurs plus favorable à nos malades, et nous étions plus assurés d'y trouver toutes les choses nécessaires aux vaisseaux.

Nous trouvâmes autour du Cap un fort courant qui portait à l'ouest, et dont nous eûmes bien de la peine à vaincre la résistance, avec une brise capable de faire filer aux vaisseaux quatre nœuds par heure. Le lendemain 14, nous mouillâmes dans la baie de Simons. La *Résolution* salua aussitôt le fort de onze coups de canon, et on lui rendit le même nombre de coups. Nous reçûmes la visite de M. Brandt,

gouverneur de la place. Cet officier avait conçu beaucoup d'attachement pour le capitaine Cook, qui dans toutes ses relâches au Cap avait logé chez lui. Il savait déjà la mort tragique de notre commandant, et la vue de nos vaisseaux le pénétra de la plus vive douleur. Il fut très-étonné de voir les équipages robustes et bien portans. Il ne pouvait même revenir de sa surprise : le vaisseau hollandais qui était parti de Macao au moment où nous y arrivâmes, lui avait rapporté que les équipages étaient dans l'état le plus déplorable ; qu'il n'y avait pas quarante hommes pour la manœuvre à bord de la *Résolution*, et que la *Découverte* n'en avait pas sept. Il n'est pas facile de concevoir le but d'une aussi lourde imposture.

J'allai le 15 avec M. Gore faire une visite au gouverneur de la colonie, le baron de Plettenberg, qui nous accueillit de la manière la plus obligeante, et donna aussi les plus tendres regrets à la mémoire de notre commandant avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié. Il nous montra dans une des principales pièces de son hôtel les portraits de van Trump et de Ruyter, et entre les deux un intervalle destiné à recevoir celui du capitaine Cook. Il nous pria de lui en faire parvenir un de Londres à quelque prix que ce fût.

M. de Plettenberg nous confirma la nouvelle que la France avait ordonné de respecter nos vaisseaux. M. Brandt avait déjà remis à M. Gore une lettre de M. Stephens, qui renfermait une copie des ordres de M. de Sartines, trouvés à bord de la *Licorne*.

Le gouverneur et les personnes les plus distinguées du Cap, nous comblèrent d'amitiés. J'avais eu autrefois quelques liaisons avec M. le colonel Gordon, commandant des troupes hollandaises; il était absent lors de notre arrivée, mais il fut de retour avant le départ des vaisseaux. Il venait de faire un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, où il avait pénétré plus loin qu'aucun autre voyageur. Il a ajouté une multitude de richesses au musée du prince d'Orange. Sa longue résidence au Cap, son rang, sa situation, un esprit actif, infatigable, et un desir ardent de s'instruire, l'ont mis à portée d'acquérir une connaissance exacte et complète de cette partie de l'Afrique. C'est avec plaisir que j'annonce au public l'intéressante histoire de ses voyages.

False Bay, située à l'est du Cap de Bonne-Espérance, offre un asile aux vaisseaux depuis la mi-mai jusqu'en septembre, tems où régnerent les vents du nord-ouest qui rendent la baie de la Table très-dangereuse. La baie de Simons se

trouve à onze milles du Cap de Bonne-Espérance, sur le côté occidental; c'est le seul endroit commode pour le mouillage des vaisseaux.

Toutes nos provisions se trouvant embarquées, nous remîmes à la voile le 9 mai. Le 14, nous eûmes les vents alizés, et nous fîmes route à l'ouest des îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension. Le 12 juin, pour la quatrième fois durant ce voyage, nous coupâmes l'équateur par 26^d 16' de longitude ouest. Dès-lors nous commençâmes à ressentir les effets d'un courant qui portait au nord-quart-nord-est, avec une vitesse d'un demi-nœud par heure. Il continua dans cette même direction jusqu'à la mi-juillet.

Le 12 août, nous reconnûmes la côte occidentale d'Irlande. Ayant fait d'inutiles tentatives pour entrer dans le port de Galway, d'où le capitaine Gore voulait envoyer à Londres les journaux et les cartes du voyage, nous mîmes le cap au nord, et le 22, nous jetâmes l'ancre à Stromness. M. Gore m'ordonna de partir sur-le-champ et de me rendre à l'Amirauté. Les vaisseaux arrivèrent à Nore, le 4 octobre, après une absence de quatre ans, deux mois et vingt-deux jours.

En quittant la *Découverte*, j'eus la satisfaction de laisser l'équipage dans une santé parfaite; il n'y avait pas plus de deux ou trois convales-

cens à bord de la *Résolution* ; elle n'avait perdu , dans le cours du voyage , que cinq hommes , dont trois étaient d'une santé chancelante au moment que nous quittâmes l'Angleterre. La *Découverte* n'en perdit pas un seul : nous dûmes ce succès étonnant à une observation constante des réglemens et des procédés établis par le capitaine Cook pour la conservation des équipages.

• FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOYAGE
DU CAPITAINE COOK.

THE HISTORY OF THE
CITY OF NEW YORK
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY JOHN BOURNE
IN TWO VOLUMES
VOL. II

THE HISTORY OF THE
CITY OF NEW YORK
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY JOHN BOURNE
IN TWO VOLUMES
VOL. II

NOTICE,

OU

NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS DE DIFFÉRENS VOYAGES,

SUR l'Indien OMAÏ, Taïti et toutes les principales îles de l'Océan Pacifique.

De 1790 à 1804.

ONZE ans se sont écoulés depuis que l'illustre et infortuné Cook parcourait pour la troisième fois l'Océan Pacifique, visitant les diverses peuplades qu'il avait découvertes, et qu'il revoyait toujours avec un si tendre intérêt. Bien des événemens ont dû se passer, pendant cet intervalle de tems, chez des nations presque toujours en guerre avec leurs voisins, ou en proie aux discordes intestines. Le lecteur, qui a fait connaissance avec tous les amis du navigateur, éprouvera sans doute quelque plaisir à se retrouver un instant avec eux, ou à entendre au moins parler encore de ceux qui,

depuis cette époque, ont cessé d'exister. Il se souvient du sage et puissant roi Poulaho, du magnifique Feenou, du vieux Maréewagée, des deux Toobou, du bon Attago; mais dans les îles des Amis, un gouvernement plus ferme lui inspire plus de sécurité, et c'est surtout vers Taïti qu'il se reporte avec empressement. Il songe au roi O-Too, que les vaisseaux anglais quittèrent au moment où Towha, l'amiral, mécontent de son expédition contre l'île d'Eimeo, avait juré de s'en venger contre son prince, dont il accusait la lenteur à lui envoyer les nouvelles troupes qu'il avait demandées (1). Cook essaya d'intimider cette faction naissante, en déclarant qu'il reviendrait avant peu, et qu'il punirait sans miséricorde quiconque aurait voulu attenter à la personne ou à l'autorité de son royal ami. Ces menaces eussent-elles suffi pour écarter l'orage et faire régner paisiblement un prince aimable et sincèrement occupé de procurer à ses sujets les avantages de la civilisation?

Une terre voisine, que le lecteur est peut-être plus impatient encore de revoir, c'est l'île

(1) Tome V, page 268.

d'Huaheine, où Omaï forma son établissement, et se fixa avec ses deux Zélandais. Que de justes craintes Cook ne conçut-il pas aussi sur le sort de cet intéressant Indien, qu'il délaissait, riche de tant de trésors inconnus à ces contrées, au milieu d'un peuple naturellement enclin au vol, et qui sans doute ne se ferait pas un scrupule de se réunir pour dépouiller cet unique propriétaire (1) ! Cook aura-t-il encore réussi, par la menace de son retour prochain, à contenir une peuplade presque sans lois, et particulièrement infestée d'hommes errans, vicieux et indisciplinés ?

Et pourquoi n'aimerait-on pas même à revoir cette terre fatale où Cook termina sa glorieuse carrière ! Qui ne trouvera quelques charmes à visiter le tombeau de ce célèbre navigateur, et à jeter en même tems un coup d'œil plus attentif sur un peuple naturellement magnanime et libéral, qu'une alarme trop légitime pour la sûreté de son roi, seule entraîna sans doute à frapper l'Européen, qu'il ne traitait qu'avec tous les honneurs rendus à la divinité.

(1) Tome V, pages 285 et 286.

Une nouvelle expédition, entreprise par ordre du roi d'Angleterre, et qui dura de 1790 à 1795, présente des renseignemens exacts sur toutes ces circonstances. Des raisons politiques avaient fait ordonner ce voyage. Des contestations s'étaient élevées entre les cours de Londres et de Madrid, au sujet du commerce de la Grande-Bretagne sur la côte nord-ouest de l'Amérique; le capitaine VANCOUVER fut envoyé, par commission du 15 décembre 1790, à Nootka, pour y recevoir un acte de restitution du terrain que les Espagnols avaient saisi. Mais il fut chargé en même tems d'examiner cette côte depuis le 50.^e degré jusqu'à la rivière de Cook, et de prendre toutes les informations possibles sur la situation du pays et les dispositions des habitans. C'est d'ailleurs par les diverses opérations qu'il exécuta avec autant d'activité que de succès, qu'on peut juger de l'étendue de ses instructions et de l'importance de son voyage. Cet officier, qui lui-même avait fait partie des deux dernières expéditions de Cook, visita toutes les contrées que son commandant avait découvertes ou reconnues, et partout en confirma ou en rectifia les observations.

C'est donc ce navigateur que je vais suivre

dans les recherches qui doivent, en quelque sorte, former un complément historique de notre collection.

Ce ne fut que le 7 janvier 1791 que le capitaine Vancouver partit de Depfort sur la *Découverte*, ayant pour conserve le *Chatam*, commandé par le lieutenant Broughton. Je m'arrêterai peu sur sa traversée à l'Océan Pacifique. Arrivé à Sainte-Hélène, il prit sa route par le Cap de Bonne-Espérance, visita en passant Madère, Ténériffe, relâcha, le 10 juillet, dans la baie de Simons, leva l'ancre le 17; et quittant alors la côte d'Afrique, alla reconnaître la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Après l'avoir prolongée et décrite, avoir fait plusieurs découvertes importantes et nommé plusieurs terres, il porta sur la Nouvelle-Zélande, d'où, après une courte relâche, il cingla enfin vers Taïti, l'île désirée de tous les navigateurs, et où lui-même il était empressé d'arriver, pour y recueillir diverses informations importantes. Le 28 décembre, il revit cette côte délicieuse.

Avant d'entrer dans aucun détail sur son séjour dans la métropole des îles du Tropicque, je crois devoir instruire le lecteur d'un événe-

ment puisé dans une autre relation (1), mais qui se rattache à mon récit par l'empressement que mit le capitaine Vancouver à s'informer des particularités relatives à cette affaire. Je veux parler de l'horrible attentat auquel, deux années auparavant, la plus grande partie d'un équipage s'était portée contre son commandant, qu'elle abandonna dans un frêle esquif avec le petit nombre d'hommes qui n'avaient pas pris part à la rébellion. Voici le fait.

Le petit navire le *Bounty* avait été expédié par l'Angleterre, en 1787, pour les îles de l'Océan Pacifique, dans le dessein de procurer aux Indes Occidentales l'arbre à pain et plusieurs autres fruits et productions utiles de ces latitudes chaudes, qui se naturalisent facilement dans les possessions européennes des Antilles. Cette mission fut confiée au lieutenant William BLIGH, qui avait, en qualité de *master*, accompagné le capitaine Cook dans sa troisième expédition, et depuis avait commandé plusieurs autres voyages maritimes, dans lesquels il s'était fait connaître pour un officier aussi actif qu'expérimenté. Arrivé à

(1) Relation de M. William BLIGH.

Taïti, M. Bligh rassembla et embarqua mille quinze plants d'arbres à pain, ainsi que beaucoup d'autres arbres fruitiers, dont l'utilité lui parut répondre au but de ses instructions, et quitta cette île le 4 avril 1789, après y avoir séjourné près de six mois.

Son équipage, composé de quarante-quatre hommes, en l'y comprenant, était gai et bien portant. Il n'avait point avec lui de soldats de marine. Le gouvernement anglais n'avait pas jugé cette précaution nécessaire, et M. Bligh lui-même était loin de penser qu'il eût jamais aucune entreprise criminelle à réprimer sur son bord. Plusieurs de ses officiers l'avaient suivi dans toutes ses expéditions; la plupart lui devaient même leur éducation, leur état, leur avancement. Non content de les avoir comblés de bienfaits, il était continuellement prodigue envers eux d'égards et d'attentions: il les admettait sans cesse à sa table; et telle était sa sécurité au milieu d'eux, que la nuit, pendant son sommeil, la porte de sa chambre restait ouverte, afin qu'ils pussent venir à toute heure l'avertir de ce qui se passait.

Cependant, ceux-là mêmes qui lui devaient tant de reconnaissance et qu'il traitait avec une amitié si franche, étaient les chefs d'une cons-

piration ourdie contre lui avec calme , et qui devait être audacieusement exécutée. L'île délicate de Taïti les avait séduits au point de leur faire prendre la résolution de s'y fixer. Presque tous avaient eu des privautés avec des Taïtiennes. Ces belles insulaires, qui, à tous les traits capables d'enivrer d'amour, joignent une conversation enjouée et des manières douces et insinuanes, ne peuvent manquer de porter aux plus grands excès, des hommes qui ne savent point opposer à la fougue de leurs passions, le sentiment de l'honneur et du devoir. D'un autre côté, les chefs de l'île avaient montré beaucoup d'attachement à ces marins, et loin de les détourner d'un projet si coupable, les y avaient encouragés, en leur promettant de grandes possessions. Quel attrait puissant que la certitude de jouir des dons de la fortune, au milieu d'une île charmante, où tout respire la dissipation et les plaisirs!

La désertion n'offrait pas un moyen sûr. On a vu dans les différens Voyages que, par l'activité des capitaines, les transfuges n'ont jamais pu réussir à rester dans ces îles. Les auteurs du complot crurent ne pouvoir rien imaginer de mieux que d'enlever le navire par

surprise. Ils ne voulaient pourtant pas faire périr leur commandant et ceux de leurs compatriotes qui n'entreraient pas dans la conspiration ; mais leur but était de les abandonner dans un bateau , près de quelque côte , à quatre ou cinq cents lieues et sous le vent de Taïti ; de manière qu'abordant sur cette plage , ils se vissent dans l'impossibilité de la quitter , et surtout de jamais retourner en Europe , ce qui assurerait aux rebelles l'impunité de leur crime. Malgré la haute opinion qu'ils avaient des talens de leur capitaine , ils étaient loin d'imaginer que , sur'un frêle esquif et dépourvu de toutes les choses nécessaires à la navigation , il osât s'aventurer au milieu de cette vaste mer , et surtout qu'il pût ainsi parvenir à revoir la Grande-Bretagne. On verra que M. Bligh et ses compagnons d'infortune se seraient inutilement décidés à se fixer sur quelque une des îles où leur esquif aborda , et qu'il est bien différent de se présenter chez des Sauvages avec un appareil imposant , où dans une situation qui réclame leur assistance et leur générosité.

Tel est le plan que l'on s'était formé. Déjà vingt jours se sont écoulés depuis le départ de Taïti. Le *Bounty* arrive aux îles des Amis , et

mouille à Annamooka. Cette relâche n'avait d'autre but que de compléter la provision d'eau et de bois. Trois jours après (27 avril), M. Bligh fait lever l'ancre. On n'eut alors que des vents faibles : le lendemain, sur le soir, on était encore en vue de ces îles; il fit porter le cap vers Tofô (1), la plus au nord-ouest du groupe. Ce moment parut favorable, et ce fut pendant cette nuit que la révolte éclata. Je vais laisser parler ici M. Bligh : j'extrais ces détails de l'excellente traduction qu'en a donnée M. LESCALIER.

« Un moment avant le lever du soleil, M. Christian, avec le capitaine d'armes, le second canonnier, et le nommé Thomas Burket, matelot, entrèrent dans ma chambre pendant que je dormais encore. Ils me saisirent, me garottèrent les mains derrière le dos, me menaçant de me tuer à l'instant si je parlais, ou si je faisais le moindre bruit. Leurs menaces ne m'empêchèrent pas de crier de toute ma force pour avertir tout l'équipage; mais les rebelles s'étaient déjà emparé des officiers qui n'étaient pas de leur complot, et

(1) Ile volcanique, vue par Cook, dans son troisième Voyage, et qu'il nomme *Toofoa*. (Voyez tome V page 129.)

avaient placé des sentinelles à leurs portes. Outre les quatre qui étaient entrés dans ma chambre, il y avait trois hommes à ma porte. Christian n'avait qu'un sabre à la main ; les autres étaient armés de fusils avec leurs baïonnettes. Ils m'arrachèrent de mon lit, me traînèrent en chemise sur le gaillard, me faisant beaucoup souffrir pour m'avoir attaché les mains de nœuds très-serrés. Je leur demandai la raison de cette violence ; mais pour toute réponse, ils me menacèrent de me tuer à l'instant si je ne me taisais pas.

» M. Elphinston, premier lieutenant (*master's mate*), était prisonnier dans sa chambre, ainsi que M. Nelson, botaniste ; M. Peckover, maître canonnier ; M. Ledward, chirurgien, et le maître : il en était de même de M. Samuel le secrétaire ; mais ce dernier obtint bientôt après la permission de monter.

» L'écoutille de l'avant était gardée par des sentinelles : le maître d'équipage et le maître charpentier eurent cependant la liberté d'en sortir pour monter sur le gaillard d'avant, d'où ils me virent en arrière du mât d'artimon, avec les mains derrière le dos, gardé par des sentinelles qui avaient Christian à leur tête.

Alors ils ordonnèrent au maître d'équipage

de mettre la chaloupe à la mer, le menaçant de le maltraiter, s'il n'exécutait pas cet ordre sans le moindre délai.

» La chaloupe étant mise à la mer, ils y firent embarquer MM. Hayvard et Hallet, élèves de la marine (*midshipmen*), de même que M. Samuel. Je leur demandai pourquoi ils donnaient un pareil ordre, et je fis tout mon possible pour ramener quelqu'un d'eux aux sentimens de la subordination, mais ce fut en vain; leur réponse constante fut : Taisez-vous, ou vous êtes un homme mort.

» Le maître alors, ayant demandé de monter, en obtint la permission; mais on l'obligea bientôt après de redescendre dans sa chambre.

» Je continuai mes efforts pour ramener les esprits; mais Christian, ayant changé le sabre qu'il tenait, pour une baïonnette qu'on lui apporta, me serra durement par la corde qui tenait mes mains attachées, et me menaça de me massacrer à l'instant, si je ne me tenais pas tranquille. Les rebelles qui m'entouraient avaient leurs fusils armés et garnis de baïonnettes. Ils appelèrent par leurs noms diverses personnes de l'équipage, qu'ils obligèrent à sortir à la hâte du bord et à se précipiter dans la chaloupe. Je jugeai alors que leur projet était

de m'abandonner en dérive avec ce monde. Cette idée me détermina à faire une nouvelle tentative pour changer leur résolution; mais je n'en obtins qu'une menace de me faire sauter la cervelle. . . . La garde dont j'étais entouré avait toujours ses fusils prêts à tirer; mais comme je défiai ces malheureux de faire feu, ils remirent leurs fusils en arrêt. . . . C'est à M. Samuel que j'ai eu l'obligation de sauver mes journaux, mes instructions, et quelques papiers essentiels du vaisseau. Sans cela, je n'aurais aucun moyen de montrer ce que j'ai fait; mon honneur pourrait être compromis et ma conduite soupçonnée, ne pouvant donner aucune pièce au soutien de ma défense. Il s'acquitta de ce service important avec zèle et courage, malgré qu'il fût strictement gardé et surveillé; il essaya de me sauver aussi une horloge, et une cassette qui renfermait tous mes plans, dessins et remarques diverses (fruit de quinze ans de travail, et qui étaient en grand nombre); mais on la lui fit laisser, en jurant et lui disant qu'il était bien heureux d'avoir pris tout ce qu'il avait ».

M. Bligh, après avoir cité honorablement plusieurs personnes qui étaient retenues contre leur gré, et qui le prièrent de se ressouvenir

de la déclaration qu'elles lui faisaient de n'avoir point trempé dans cette affaire , en vient au moment où les rebelles consommèrent leur crime , en le joignant à ses compagnons d'infortune , et continue ainsi :

« Lorsque les officiers et les matelots furent embarqués dans la chaloupe , sans qu'il m'eût été permis d'avoir aucune communication avec eux , on n'attendait plus que moi. Le capitaine d'armes en informa Christian , qui me dit alors : *Allons, capitaine Bligh, vos officiers et votre équipage sont dans la chaloupe ; il faut les y suivre, et si vous tentez de faire résistance, vous serez à l'instant mis à mort.* Et, sans autre cérémonie , me tenant par la corde qui me liait les mains , cette troupe de malheureux m'entourant , je fus jeté de force hors du bord , et alors ils me détachèrent les mains. Aussitôt que je fus dans la chaloupe , ils nous filèrent en arrière du vaisseau par le moyen d'une corde : on nous jeta quelques pièces de cochon salé , quelques habillemens , et les sabres dont j'ai fait mention (quatre sabres). Ce fut dans cet instant que l'armurier et les deux charpentiers m'appelèrent , pour me déclarer qu'ils n'avaient aucune part à cette transaction. Après m'avoir fait subir mille plaisanteries , et m'a-

voir gardé ainsi quelque tems pour leur servir de jouet, ces indignes rebelles nous laissèrent enfin aller en dérive sur le grand Océan ».

Telles sont les circonstances qui accompagnèrent l'enlèvement du navire. Pendant que la chaloupe s'éloignait, les rebelles victorieux s'écrièrent : *Vive Taiti !* Cette chaloupe avait beaucoup de creux, peu de largeur, et pouvait à peine contenir dix-neuf hommes qui s'y trouvaient entassés. Ce qui prouve clairement que les révoltés pensaient qu'elle irait atterrir aux îles des Amis, c'est que M. Bligh, ayant demandé des armes, on se moqua de lui en disant qu'il n'en avait pas besoin, parce qu'il connaissait parfaitement les gens chez lesquels il allait. M. Bligh raconte aussi qu'il y eut parmi les révoltés de grands débats pour décider s'ils garderaient le maître charpentier ou ses aides : on se défit du premier, qui emporta, non sans opposition, son coffre d'outils ; mais cette vue fit trembler plusieurs des factieux, qui craignaient toujours que le commandant ne retrouvât sa route, et ne parvînt à faire construire un autre vaisseau. « D'autres, ajoute M. Bligh, riaient en voyant la situation désespérée d'une pareille chaloupe. . . . Quant à Christian, il avait l'air sombre ; on aurait dit

qu'il méditait sa propre destruction et celle de tout son équipage ».

Laissons ces misérables retourner sur cette île si chère, où ils comptent jouir d'une vie fortunée. Quand ils y trouveraient l'impunité, goûte-t-on véritablement un bonheur acheté par un crime? Voyons le parti que prendront nos malheureux proscrits, quand le premier moment de la surprise et du saisissement aura fait place à celui de la réflexion.

Ce petit équipage, si mal pourvu d'armes, n'emportait guère plus de ressources de toute espèce. Le maître avait ramassé du fil de caret, de la toile, des lignes, des voiles, quelques cordages, et un tierçon contenant environ quatre-vingt-dix-huit pintes d'eau. L'infatigable M. Samuel avait enlevé cent cinquante livres de biscuit, six bouteilles de rum et autant de bouteilles de vin, un quartier à prendre hauteur, et un compas de route. Joignez à cela seize morceaux de cochon salé du poids de deux livres chacun, qu'on leur avait jetés en filant la chaloupe, quatre barils vides qu'ils trouvèrent dans l'esquif, et leurs quatre sabres, voilà toutes leurs munitions, tout leur approvisionnement.

M. Bligh résolut d'aborder à Tongataboo,

espérant persuader au roi Poulaho de lui fournir des provisions qui le missent en état de gagner les Indes Orientales : en conséquence , les voilà dirigeant vers la côte le frêle bâtiment que bientôt, à leur tour, les Sauvages voudront leur disputer, et qu'ils ne conserveront, ainsi que leur vie, que par une protection signalée de la providence. Arrivés sur Tofô, ils ne purent d'abord débarquer, tant les côtes se trouvaient escarpées : cependant ils tâchaient de n'entamer que le plus tard possible leur faible provision d'eau et de biscuit. Plusieurs parvinrent à grimper au haut des rochers, et rapportèrent quelques cocos. On découvrit enfin une anse , et tout le monde descendit à terre. On crut quelque tems la contrée inhabitée ; mais plusieurs Naturels s'étant montrés, les petits présens qu'on leur fit attirèrent beaucoup d'autres Indiens : bientôt les Anglais furent entourés d'une foule nombreuse ; les échanges commencèrent , et se poursuivirent avec beaucoup d'ordre et de grandes démonstrations d'amitié.

Cependant il était difficile à nos marins de cacher long-tems aux Insulaires la position où ils se trouvaient. Les Naturels s'étonnaient de ne point voir de vaisseau , et ils ne tardèrent

pas à soupçonner que les étrangers avaient éprouvé quelque catastrophe. M. Bligh leur avoua que son navire avait chaviré, et que ses compagnons et lui étaient seuls échappés au naufrage : il s'informa de Poulaho et de Fee-nou, qu'on lui dit être l'un et l'autre à Tongataboo, et fit part de sa résolution d'aller leur demander des secours. Un jeune chef, nommé *Isaou*, s'offrit de l'accompagner, dès que le tems serait plus traitable.

Jusqu'ici tout présentait l'apparence de la franchise ; mais les Naturels, voyant les étrangers en leur pouvoir, avaient conçu tout à coup une arrière-pensée, et la chaloupe leur paraissait une proie aussi précieuse que facile à saisir. Les Anglais entrevirent bientôt le danger qu'ils couraient : le nombre des habitans ne cessait de s'accroître, et l'on entendait de toutes parts le bruit des pierres qu'ils tenaient dans chaque main, en les frappant les unes contre les autres, signal ordinaire d'une attaque prochaine.

Ils invitaient continuellement M. Bligh à s'asseoir, comptant profiter de cette attitude pour le saisir ; mais toujours sur ses gardes, il s'y refusa constamment. Le rivage était bordé de plusieurs centaines d'Indiens, et, pour surcroît d'embarras, les Anglais n'avaient pour

toute arme à terre que deux de leurs sabres. Dans cette position critique , le commandant crut devoir temporiser jusqu'à la nuit , pensant que l'obscurité favoriserait le rembarquement de son monde. Au soleil couché , il donna le signal du départ , et voulut qu'il s'effectuât malgré les oppositions des Indiens : Tu ne veux pas dormir à terre ? lui dit un chef ; eh bien , *matte* (mort).

Heureusement l'attaque ne commença pas sur-le-champ : tous les Anglais et leur chef entrèrent dans la chaloupe ; mais un matelot , qui sauta à terre pour détacher l'amarre de poupe , fut la victime de son zèle : ses compatriotes eurent la douleur de le voir massacrer sans pouvoir le défendre. Ce fut alors que l'affaire s'engagea. Les Indiens, saisis de l'amarre , tiraient à eux la chaloupe , et l'amenaient à terre si M. Bligh ne se fût hâté de couper la corde avec un couteau. Cette circonstance heureuse n'écarta pas tous les dangers. Près de cinq cents Indiens s'élançant aussitôt dans leurs pirogues remplies de pierres , et assaillissent les Anglais , qui , encombrés dans leur étroit bâtiment , et ne pouvant se défendre , se trouvaient même dans l'impossibilité de s'éloigner , parce que leur grapin était engagé. Par bonheur

encore , une des pates cassa, et ils prirent le large à l'aide de leurs avirons. Poursuivis aussitôt , toujours entourés et assaillis , ils ne devaient pas moins succomber , lorsque M. Bligh s'avisa d'une ruse qui lui réussit ; ce fut de jeter quelques vêtemens à la mer. Les Indiens perdirent du tems à les ramasser ; la nuit arriva , et nos marins purent enfin rendre grâce au ciel d'une délivrance miraculeuse et long-tems inespérée.

Cette réception fit réfléchir M. Bligh sur la visite qu'il voulait faire au roi Poulaho. Il venait d'avoir un exemple de la disposition des Sauvages , toutefois qu'ils ne sont plus contenus par la crainte des armes à feu. Ce n'était plus ce brillant équipage , dont lui-même avait fait partie , avec lequel le puissant Poulaho , le magnifique Feenou avaient cherché à lutter de richesse et de générosité. La politique ou l'amour-propre de ces Indiens , autant que leur amitié peut-être , avait ordonné ces *haïvas* somptueux , ces danses , ces jeux , ces combats , et tous ces riches présens qu'ils avaient déployés devant leurs hôtes ; mais lui , misérable et fugitif , que pouvait-il attendre de ces princes ?

Non-seulement M. Bligh jugea qu'il n'en devait rien espérer , mais il craignit assez raison-

nablement qu'ils ne gardassent sa chaloupe , et ne le privassent de la liberté , lui et son équipage. Il forma donc la résolution audacieuse de se lancer au milieu de cette vaste mer, dont la navigation n'était presque point connue, et de la traverser dans sa barque ouverte, longue seulement de vingt-un pieds neuf pouces et surchargée, sans aucune carte, et avec le seul secours de la connaissance géographique que sa mémoire pouvait lui fournir. Cette résolution lui fut même inspirée par le vœu général : tous le supplièrent de les ramener vers leur patrie.

Je ne les suivrai pas dans cette route pénible et hasardeuse. Il faut lire la relation pour avoir une idée de tout ce qu'ils eurent à souffrir, du courage qui les soutint, de la prudence qui les sauva. Privés de toute espèce de guides, que de fois ne durent-ils pas être en danger de périr ! A découvert, et pressés dans leur bâtiment, quelle position affreuse pendant les tempêtes ! quelle situation douloureuse pendant les nuits ! Et si l'on réfléchit à la sage économie qui dut régner dans la distribution de leurs vivres, peut-on songer sans frémir aux maux cuisans que devaient éprouver des hommes dont les fatigues étaient renaissantes et sans bornes, et

qui ne prenaient pas la sixième partie des alimens nécessaires à leur subsistance ! Au milieu de ce tableau déchirant, c'est sur M. Bligh que les regards doivent surtout s'arrêter avec un tendre intérêt. C'est peu de sa part des peines communes ; toutes pèsent sur son cœur. Accablé lui-même , il doit encourager, commander, souvent même sévir ; de niveau avec tout son monde pour l'espèce et la quantité des alimens, la ration qu'il se réserve est toujours la moindre, et cependant il se livre à tous les travaux ; parfois en butte aux reproches insensés qu'arrache à des malheureux l'excès des douleurs, il leur oppose un espoir que lui-même il n'a point ; consumé d'alarmes et d'inquiétudes, il console ses gens, et quelquefois, sous prétexte d'alléger leurs souffrances par des récits, il les entretient, leur explique surtout la situation des terres qu'ils doivent rencontrer, pour qu'ils soient en état de se conduire, si lui-même il succombe à ses maux.

Je me contenterai de dire qu'après une navigation de quarante-un jours depuis Tofô (douze cent six lieues marines), ils arrivèrent à Timor, établissement hollandais aux îles Moluques. Non-seulement aucun n'avait péri dans la traversée, ils avaient fait diverses

découvertes importantes. Mais il était tems que ce port salulaire vînt mettre un terme à leurs souffrances ; la plupart étaient mourans , et tous n'avaient plus figure d'homme : c'étaient de véritables spectres ; en se regardant l'un l'autre , ils étaient mutuellement saisis d'effroi , et se reconnaissaient à peine. « Nous n'avons » plus que la peau sur les os , dit M. Bligh ; » nous étions couverts de plaies , et nos habits » tombaient en lambeaux. Dans cet état , la » joie et la reconnaissance nous arrachaient » des larmes , et le peuple de Timor nous ob- » servait avec des regards qui exprimaient en- » semble l'horreur , l'étonnement et la pitié. »

Un séjour de cinq ou six semaines dans cette île où ils trouvèrent l'hospitalité la plus généreuse , leur rendit les forces et la santé. Le gouverneur fit procurer à M. Bligh une petite goëlette , qui , sous le nom de la *Ressource* , le porta , lui et son équipage , à Batavia , d'où ils passèrent au Cap de Bonne-Espérance , et de-là revirent l'Angleterre le 14 mars 1790.

Je reviens au capitaine Vancouver , dont maintenant le lecteur partage l'empressement à s'informer des suites de cet événement. Quelques mois avant son départ d'Angleterre , le vaisseau la *Pandora* , capitaine Edwards , avait

été expédié, par le gouvernement, à la recherche des rebelles. Il sut que ce vaisseau avait quitté Taïti le 8 mai 1791, emmenant treize des transfuges; les douze autres, du nombre desquels était M. Christian, avaient appareillé de cette île quelque tems avant l'arrivée du bâtiment qui les cherchait. Ce furent là tous les renseignemens qu'il put obtenir à cet égard. Dans la suite, l'enlèvement du *Bounty* et la révolte de l'équipage donnèrent lieu, en Angleterre, à une instruction légale.

Ce fut par le registre public que le capitaine Vancouver apprit à Taïti l'époque du départ de la *Pandora*. Le lecteur est sans doute curieux de savoir ce que pouvait être le *registre public* de Taïti : c'était un portrait du capitaine Cook, fait par M. Webber, en 1777, que conservait soigneusement le chef de Matavaï, et au revers duquel les commandans de vaisseaux inscrivaient la date de leur séjour dans cette île.

La plupart des grands personnages, hommes et femmes, qui sont connus du lecteur, n'existaient plus, entr'autres, Towha, l'amiral; mais nos Anglais retrouvèrent O-Too, son père Happaï et Pottatow; il ne leur restait que ces trois anciens amis. Les choses avaient éga-

lement changé. O-Too avait résigné sa souveraineté à son fils aîné, et s'était retiré à Eimeo, conservant toutefois l'autorité d'un régent. Le jeune roi, qui était âgé de neuf ou dix ans, avait pris le nom d'O-Too, que son père avait quitté pour celui de *Pomourrey*. Le vieux Happai avait aussi changé de nom, et s'appelait *Taou*; Pottatow lui-même n'était plus connu que sous le nom de *Hidiea*. A ces métamorphoses près, ces nobles Taïtiens, se montrèrent les mêmes pour nos Anglais; c'est-à-dire qu'ils leur donnèrent toutes sortes de témoignages d'amitié. Le jeune roi, qu'un homme portait sur ses épaules, assura les étrangers, après la cérémonie de réception, que son père serait bien aise de les revoir, et les pria de l'envoyer chercher dans un canot, « parce que
 » les Insulaires étant sujets à faire de faux rap-
 » ports, il ne croirait pas à leur arrivée, à
 » moins qu'il ne vît quelqu'un des leurs ». On se rendit avec empressement à de si aimables instances, et l'ancien roi arriva le lendemain.

Pomourrey était toujours ce qu'O-Toos'était constamment montré : toujours la même bonté, la même douceur, la même franchise; toujours aussi le même empressement pour avoir des

haches, et la même attention de cacher ses présens dans le vaisseau, de crainte qu'on ne les lui volât chez lui; crainte qu'il pouvait bien avoir étant régent, puisqu'il l'avait éprouvée étant roi.

Pomourrey avait aussi toujours beaucoup de goût pour les feux d'artifice, et n'aimait pas moins qu'on le saluât à son arrivée par des coups de canon; mais l'âge ne lui avait pas donné plus de courage pour voir et entendre les uns et les autres de sang-froid, et le cœur lui manqua en voulant mettre le feu à quelques fusées volantes et à quelques pots à fleurs. Du reste, il séjourna constamment avec les Anglais, dont le genre de vie et la table lui plaisaient infiniment. Il vida même à un repas une bouteille d'eau-de-vie sans la tremper, et il en eut de telles convulsions, qu'il fallut quatre hommes vigoureux pour le tenir. Il reconnut, dans la suite, que ces excès ne sont pas moins indécens que contraires à la santé.

Les Anglais furent témoins des marques de soumission qu'à son tour Pomourrey donnait à son fils comme à son souverain, et ils virent l'aïeul lui-même à genoux et découvert jusqu'à la ceinture, devant le jeune monarque qui recevait leurs

hommages respectueux avec autant d'indifférence que ceux des derniers de ses sujets. Le capitaine Vancouver remarque, à cette occasion, que cette sorte de hauteur semblerait être dans ce pays « un accessoire nécessaire à la souveraineté » ; et pour justifier son opinion , il cite la tendre intimité qui régnait alors entre Pomourrey et ses frères , que celui-ci avait autrefois traités en public avec cette même apparence de froideur. Sans doute le souverain donne à entendre par-là que même ses parens les plus chers ne pourraient rien obtenir contre l'équité , et que tous ses sujets sont égaux à ses yeux.

De grands événemens avaient suivi le départ du capitaine Cook. Towha , et plusieurs chefs des districts occidentaux , s'étaient joints à Maheine contre leur prince, qu'ils avaient queltems réduit aux plus fâcheuses extrémités , et dont le district avait même été dévasté ; mais le roi avait enfin remporté une victoire complète , qu'il avait consolidée en épousant une proche parente de son ennemi. C'est à la suite de ces guerres qu'O-Too s'était démis de la souveraineté en faveur de son fils. Les changemens de noms , dont j'ai parlé , s'étaient exécutés au moment où le jeune roi avait pris

le *maro*, ou ceinture royale : non-seulement alors tous les chefs s'étaient appelés différemment, mais encore plus de quarante mots du langage ordinaire avaient été remplacés par d'autres qui n'avaient aucun rapport avec les premiers. Des peines sévères étaient portées contre ceux qui ne se soumettraient pas à cette innovation, et Pomourrey lui-même reprenait souvent les Anglais, lorsque, d'après leurs vocabulaires, ils employaient les anciennes expressions.

Une étiquette fort incommode, et à laquelle l'ancien O-Too ne s'était pas montré assujéti, priva le nouveau roi de la société des étrangers. S'il fût entré dans les tentes ou dans les vaisseaux, il n'eût plus été possible à aucun de ses sujets, même à son père ou à sa mère, d'y mettre le pied ; et tout vase dans lequel il avait bu ou mangé, devait être aussitôt après mis en pièces. Un hôte si gênant devait se tenir dans les environs et y rester seul, et c'est ce que faisait le jeune prince. Le capitaine Vancouver lui fit porter un peu de vin, mais dans une noix de coco, ne se souciant pas que ses verres fussent cassés. Il parut à ces messieurs, d'après quelques recherches sur cette interdiction, qu'il y aurait à Taïti une cérémonie semblable à ce *natche*

des îles des Amis , par lequel le fils de Poulaho fut admis à l'honneur de dîner avec son père ; qu'ensuite le jeune monarque ne serait plus porté sur les épaules d'un homme, et se verrait libre d'entrer où bon lui semblerait.

Le nouveau roi, tout enfant qu'il était, promettait d'être un homme de mérite. Son autorité devait être plus grande que n'avait été celle de son père ; elle était reconnue à Taïti , à Morea , à Mattea , à Tetero , à Tupea-Mannou , à Huaheine. La souveraineté d'Uliétéa et d'Otaha devait lui revenir du chef de son aïeule maternelle : de ses deux frères , l'un régnait à Tiarrabou, l'autre succédait à Mabeine dans le gouvernement d'Eimeo. Cette famille semblait donc destinée à dominer sur toutes ces îles ; il ne lui manquait plus que de soumettre les îles de Bolabola , de Mouroua et de Tapi , pour que tout ce groupe reconnût ses lois. Cette conquête était le projet favori du régent et de ses frères , qui se croyaient invincibles , parce qu'ils avaient reçu des différens vaisseaux des pistolets et quelques mousquets. Toutefois ils engagèrent le capitaine Vancouver à s'emparer de ces îles , et à les remettre au pouvoir du jeune roi ; mais comme le commandant anglais dit que cette expédition l'écarterait de sa route,

ils lui recommandèrent bien de ne pas oublier de prier de leur part l'*Earée-Rahie* de *Pretane* d'envoyer un vaisseau spécialement chargé de conquérir ces îles , et de les leur abandonner. Ils alléguaient , pour cette invasion , un prétexte assez spécieux , c'est qu'il importait au bonheur commun de ces peuples de ne dépendre que d'un seul souverain.

Il se fit de part et d'autres des dons magnifiques. Les Anglais reçurent des chèvres qui provenaient de celles que le capitaine Cook avait laissées dans l'île. Le présent de Pomourrey consistait en une quantité si considérable de provisions , qu'il ne fut pas possible de tout placer à bord. Les articles les plus agréables aux Taïtiens furent les limes , les couteaux , les hameçons à pêcher , ainsi que les ciseaux et les miroirs pour les dames. On ne voyait presque plus chez eux d'instrumens de pierre ou d'os ; ils négligeaient même la culture de la plante qui jusque-là leur avait fourni des vêtemens. Les draps , les outils et toutes les marchandises d'Europe , leur étaient donc devenus d'une nécessité indispensable. Ces peuples les paieront toujours à leur juste valeur , par la quantité inépuisable et l'excellente qualité des rafraichissemens et provisions qu'ils sont con-

tinuellement en état de fournir aux vaisseaux. Le capitaine Vancouver y trouva tout en profusion, et cependant la *Pandora* n'était partie que depuis peu.

On remarqua que la beauté des Taïtiennes avait éprouvé un dépérissement sensible. Les Naturels attribuaient ce changement aux funestes maladies que les Européens avaient communiquées. Ces messieurs virent fréquemment les femmes qu'avaient tant chéries les rebelles de l'équipage du *Bounty*, et dont ils avaient eu des enfans ; elles étaient toutes de la dernière classe du peuple, et leur vue rendait encore plus inconcevable la passion aveugle de ces hommes qui, pour elles, avaient oublié leur patrie, leur honneur, et fait le sacrifice de leur vie.

Deux incidens assez désagréables vinrent troubler la bonne harmonie au moment du départ ; le premier fut le vol d'un sac rempli de linge ; le second, la fuite d'un jeune Naturel des îles Sandwich, nommé *Towererou*, que je ne sais quel vaisseau avait emmené en Angleterre, et que le capitaine Vancouver était chargé de rendre à sa patrie. Cet Insulaire, d'une condition obscure, était d'ailleurs fort peu aimable. Il manquait d'intelligence, était

d'un caractère sombre, et surtout se montrait fort entêté. Comblé de biens par les Anglais, il s'était épris de la fille d'un chef, à laquelle il avait prodigué tous les trésors qui lui appartenaient, et même quelques-uns de ceux qui ne lui appartenaient pas, et après avoir volé ses bienfaiteurs, il les avait abandonnés. Le capitaine Vancouver, bien qu'il prît fort peu d'intérêt à cet Indien, voulut pourtant le recouvrer, et Pomourrey parvint à le lui ramener. Mais le régent ne fut pas si heureux pour le linge volé; et les Anglais, obligés de partir sans qu'il leur fût rendu, se vengèrent en ne donnant pas le spectacle d'un feu d'artifice qu'ils avaient promis, et que toute la nation attendait avec une vive impatience. Ils ne furent cependant pas si cruels que de refuser à Pomourrey de le saluer, en partant, de quelques coups de canon; ce qui eût été pour lui un chagrin trop grand après la privation du divertissement; ils devaient d'ailleurs cette déférence à son amitié constante: il n'avait pas tenu à lui que leurs effets ne fussent retrouvés, et il n'avait pas cessé de se montrer, comme autrefois, franc, sensible et généreux.

Les vaisseaux ne se rendirent pas à Hnaheine; ils apprirent à Taïti que cette traversée

devenait inutile, car un seul motif les y eût appelés. Omaï n'existait plus; ses deux Zélandais étaient morts également : tous trois avaient péri des suites d'une tumeur à la gorge, genre de maladie que l'on disait avoir été introduit sur cette côte par un vaisseau espagnol. Le chef d'Huaheine faisait sa résidence ordinaire dans la maison d'Omaï, et possédait son cheval, ses meubles, et tout ce qu'il avait apporté d'Europe. Omaï avait vécu fort considéré, racontant souvent à ses compatriotes tout ce qu'il avait vu dans ses voyages; ses récits causaient leur admiration; sa mort avait été l'objet de la douleur publique.

Ils passèrent de là aux îles Sandwich, où ils trouvèrent tout dans le trouble et la confusion. Diverses factions avaient fait périr Terreeoboo et tous les siens, et les îles de Mowée et d'Atooi armaient contre celle d'Owhyhée. Les chefs qui visitèrent les vaisseaux ne manquèrent pas de faire les plus vives instances pour qu'on leur donnât des armes à feu. Le capitaine Vancouver, craignant de les mécontenter, colora fort ingénieusement son refus d'un prétexte analogue à un des usages de cette contrée. On a vu dans ce pays, lors de la fin tragique de Cook, de fréquens exemples du ta-

boo ; c'est une interdiction religieuse , jetée par les chefs , et toujours sûre de garantir les objets auxquels ils ne veulent pas que l'on touche. Le commandant , ne se souciant pas de donner à ces Insulaires ni fusils , ni pistolets , leur dit que le roi Georges avait mis le *taboo* sur toutes les armes qui se trouvaient dans les deux bâtimens. Une raison pareille ne souffrait aucune objection.

Ils mouillèrent dans la baie de Karakakooa , si fameuse par les événemens du troisième voyage , et tous les travaux s'exécutèrent à la même place qu'en 1779. Ils reçurent la visite de la veuve de Terreeoboo ; non-seulement elle avait eu la douleur de voir périr son époux et exterminer presque toute sa famille , mais elle avait depuis vécu dans la captivité , et souvent même avait eu à trembler pour sa propre vie. Elle était fort âgée. C'est cette épouse favorite du vieux roi (1) qui l'arrêta lorsqu'il allait entrer dans la chaloupe , et fut ainsi la cause innocente de la mort de Cook ; elle reconnut très-bien M. Vancouver , qui se rappela également ses traits. Le successeur de Terreeoboo à

(1) Tome VI , page 109.

Owhyhée était Tamaah-Maah , le même qui a été nommé Maiha - Maiha dans le troisième voyage , et le traître Koah s'y trouvait remplacé par un chef plus perfide peut-être encore et aussi puissant , appelé Tianna. Celui-ci , homme ambitieux et turbulent , d'un esprit actif et d'une audace extrême , avait été en Chine , d'où il avait rapporté des armes à feu et quelques munitions. Depuis ce tems , il n'était plus occupé que des moyens de s'emparer des petits navires qui abordaient sur la côte d'Owhyhée. Secondé de plusieurs chefs aussi pervers que lui , il avait déjà causé plusieurs désastres , et en aurait occasionné bien davantage , si Tamaah-Maah n'eût été continuellement attentif à déjouer ses coupables projets. Ce prince , que la relation précédente a peint sous des couleurs défavorables (1) , se montrait humain , équitable , magnanime , et surtout fort libéral. Les Anglais en furent traités avec munificence. Sur toutes ces îles , ils trouvèrent des chefs disposés à les bien accueillir , et dont le caractère était plein de douceur et de bonté. Ils obtinrent même une réparation légale d'un attentat commis plusieurs années auparavant envers quelques-uns de leurs compatriotes. Les

(1) Tome VI , page 84.

coupables furent saisis en leur présence , et un chef les mit à mort. Ils avaient massacré trois officiers du *Dédale* , qui , un peu imprudemment peut-être , étaient descendus au milieu d'une troupe d'hommes turbulens que ne contenait la présence d'aucun chef. Les Anglais jouirent d'un succès encore plus flatteur , et qui prouvait tout leur ascendant sur les principaux personnages de cette contrée ; ils portèrent tous ces princes ennemis à renoncer au projet de se combattre , et à former entre eux une alliance établie sur des principes de justice et d'amitié. Ces îles , que la guerre avait désolées , et qu'elle allait encore dévaster , durent donc au passage des vaisseaux de goûter enfin les douceurs de la paix ; et cet avantage venait à tems pour la plupart des pays : il s'en trouvait dont l'épuisement était tel , que leur roi avait eu de la peine à rassembler quatre cochons maigres pour les offrir au capitaine Vancouver.

Tamaah-Maah , qui n'avait fait que porter la guerre chez ses voisins , avait maintenu l'abondance sur son territoire. Il donna plusieurs fêtes à ses hôtes , et entr'autres , le spectacle d'un combat simulé. J'ai pensé que ces détails pourraient intéresser le lecteur.

Deux divisions de guerriers représentaient :

naient d'ordre que d'eux-mêmes. Quelques-uns passaient des derniers rangs au front de la celle de droite, l'armée de *Tityre* et de *Taïo*, rois de Mowée, et celle de gauche, l'armée de *Tamaah-Maah*, roi d'Owhyhée. Je vais suivre ici la relation. J'extrais ce passage de l'élégante traduction qu'en a donnée M. HENRY.

« On nous dit de supposer qu'à chaque aile il se trouvait un corps de troupes destinées à lancer, avec leurs frondes, des pierres sur l'ennemi. Les combattans étaient armés de javelines pointues, mais émoussées, et de la même longueur que celles qui sont barbelées. Ils s'avancèrent les uns vers les autres, sans paraître avoir aucun chef principal, et à mesure qu'ils s'approchèrent, ils s'adressèrent réciproquement des harangues, qui semblèrent, des deux côtés, se terminer en forfanteries et en menaces, puis ils firent voler leurs javelines. Beaucoup de guerriers parèrent le coup avec une adresse infinie; les traits qui touchèrent firent des contusions et des blessures, qui, quoique peu dangereuses, étaient assez considérables, mais n'altérèrent en rien la tranquillité, ni la bonne humeur de ceux qui les reçurent. Ce combat n'était qu'une escarmouche dans laquelle les individus ne pre-

ligne, lançaient leurs javelines, relevaient de terre les traits qui n'avaient pas porté, et les renvoyaient sur-le-champ à l'ennemi, ou se retiraient lorsqu'ils en avaient ramassé deux ou trois. Les plus vaillans toutefois s'avançaient à peu de distance du premier rang du parti contraire, et défiaient avec jactance tous leurs adversaires. De la main gauche, ils tenaient une javeline avec laquelle ils repoussaient d'un air dédaigneux les traits qui leur étaient décochés, tandis que de la main droite ils en atteignaient d'autres au vol, et les renvoyaient avec une grande dextérité. Dans cet exercice, nul ne surpassa le roi, qui entra dans la lice pour quelques instans, et se défendit de manière à causer notre surprise et notre admiration. Six javelines furent dirigées contre lui presque en même tems : d'une main il en saisit trois en l'air; il en brisa deux avec celle qu'il tenait de l'autre main, et, en s'inclinant un peu, il esquiva la sixième.

» Cette partie du combat indiquait que le roi avait été inopinément découvert, et les traits qu'immédiatement on fit pleuvoir sur lui, annonçaient suffisamment combien il était en danger; mais s'étant avancé à la tête de son armée, qui alors serra ses rangs, et dont les

guerriers lancèrent, avec la plus grande force, leurs javelines, il repoussa l'ennemi, le mit en désordre, et nous rejoignit sans avoir reçu la moindre blessure.

» On nous fit voir ensuite ce qui arrive lorsque le premier homme est tué, ou qu'il est assez grièvement blessé pour tomber sur le champ de bataille; les efforts que l'on fait pour se l'arracher (car s'il tombe au pouvoir des ennemis, il est sacrifié dans leur Moraï,) font périr un grand nombre de combattans. Le guerrier blessé était du côté de Tityre, et l'avantage avait été à peu près égal de part et d'autre; mais alors le combat devint plus animé; la victoire demeura suspendue quelque tems, jusqu'à ce qu'enfin l'armée de Taïo et de Tityre plia, et celle de Tamaah-Maah emmena en triomphe les morts supposés, les traînant par les talons, à quelque distance, sur la grève. Ces malheureux, que l'on avait déjà fortement foulés aux pieds, eurent les yeux, les oreilles, la bouche et les narines remplis de sable; mais il ne leur fut pas plutôt permis de se relever, qu'ils coururent à la mer, s'y lavèrent, et revinrent aussi contents et aussi gais que s'il ne leur était rien arrivé.

» Les principaux chefs étaient considérés ne

prendre aucune part à cette action , qu'on ne peut mieux comparer qu'aux mouvemens qui ont lieu dans une émeute populaire. Lorsqu'elle fut finie , les deux partis s'assirent tranquillement à terre , et l'on parla , ou du moins on en eut l'air. On supposa que les chefs arrivaient seulement sur le théâtre de la guerre , qui jusque-là n'avait été soutenue que par le menu peuple ; ce qui , m'a-t-on dit , a lieu assez souvent dans ces îles. Ils s'avancèrent alors sous l'escorte d'hommes armés de lances fort longues , appelées *pattatous*. On ne les quitte que par l'effet de la mort ou de la captivité , et le premier cas est le plus commun ; elles ne sont point barbelées , mais elles se terminent en une petite pointe ; et quoiqu'elles ne soient pas fort tranchantes , elles peuvent néanmoins faire de profondes blessures , à raison de la force et de la dextérité de ceux qui en font usage. Toutes les armes de trait sont barbelées jusqu'à six pouces de la pointe , et généralement , elles ont de sept à huit pieds de longueur.

» Les guerriers , armés de *pattatous* , marchèrent en avant avec beaucoup d'ordre , et les évolutions qui eurent lieu , prouvèrent un très-haut degré de connaissance dans l'art militaire.

Ils étaient rangés sur plusieurs lignes très-régulières et très-serrées, et formaient une phalange compacte, qu'il ne doit pas être facile de rompre. Lorsque chacun des deux partis eut atteint le champ qui faisait l'objet de la contestation, les combattans s'assirent, laissant entre eux et leurs ennemis un intervalle d'environ trente verges, et tenant leurs armes en avant. Après une courte pause, un pourparler commença, et Taïo fut supposé donner son opinion sur la paix et sur la guerre. Les argumens furent soutenus avec beaucoup de force des deux côtés. Lorsque l'on faisait des propositions de paix, les pattatous s'inclinaient vers la terre, et lorsque l'on menaçait de la guerre, on en relevait la pointe jusqu'à un certain degré de hauteur. Les deux partis semblaient être bien sur leurs gardes, et se surveiller l'un l'autre d'un œil jaloux, pendant que l'on procédait à la négociation, qui toutefois ne se termina pas à l'amiable; et le sort des armes dut décider des prétentions respectives. Les guerriers, de chaque côté, se levèrent presque au même instant, et formèrent des colonnes serrées, qui s'avancèrent l'une vers l'autre avec lenteur. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup d'ordre et de régula-

rité. On changea fréquemment de position, et l'on s'efforça de se précautionner contre les avantages du parti que l'on avait en tête. Cependant les guerriers d'un ordre inférieur combattaient sur les ailes, et lançaient leurs javelines et des pierres : toutefois, le succès semblait dépendre de ceux qui étaient armés de pattatous, et ils disputèrent vivement chaque pouce de terrain, en parant, avec beaucoup d'adresse, les coups qu'on leur portait, jusqu'au moment où quelques hommes de la gauche de Tityre plièrent. L'armée de Tamaah-Maah, redoublant alors de courage, se jeta impétueusement, et en poussant des cris, sur l'ennemi, en rompit les rangs, et la victoire se déclara pour les armes d'Owhyhée, par la mort supposée de plusieurs guerriers du parti contraire, et par la retraite des autres. Ceux-ci ayant été vivement poursuivis, la mort de Tityre et de Taïo mit fin à la guerre, et ceux qui eurent l'honneur de jouer le rôle de ces deux chefs, furent traînés en triomphe, par les talons, sur un espace assez considérable, le long de la grève, pour être présentés au victorieux Tamaah-Maah, qui était censé devoir les sacrifier dans son Moraï. Ces malheureux montrèrent autant de bonne humeur que ceux de

leurs camarades qui avaient éprouvé le même traitement ».

Tel fut le simulacre de ce qui aurait eu lieu, sans l'union qui fut rétablie entre ces princes. Les vaisseaux firent deux relâches aux îles Sandwich. Dans l'intervalle, ils se rendirent à Nootka, où le capitaine Vancouver avait à remplir le but principal de son expédition. Ses opérations avec le gouverneur espagnol Don Quadra, eurent constamment pour base de part et d'autre, les procédés les plus délicats et l'amitié la plus franche. Ces deux négociateurs voulurent même laisser un monument de la douce intimité qui avait régné entre eux, et donnèrent leurs noms réunis au lieu où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Cette terre, qui forme les côtes sud-ouest du golfe de Géorgie, et les côtes sud du détroit de Johnstone et du Queen Charlotte's, s'appela *Ile de Quadra et de Vancouver*.

Le capitaine Vancouver visita la partie supérieure de la rivière de Cook, et prouva que ce n'est qu'un bras de mer très-étendu. Non-seulement il reconnut et releva, avec la plus scrupuleuse exactitude, trente-deux degrés de la côte nord-ouest de l'Amérique, mais il pro

longea et décrivit une grande partie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, compléta la reconnaissance des îles Sandwich, et obtint même du roi et des principaux chefs d'Owhyhée une cession légale de cette île à la couronne de la Grande-Bretagne. Il fut de retour en Angleterre en septembre 1795, après une navigation de quatre ans et près de neuf mois.

Des détails plus récents encore sur toutes ces îles ne pourront, sans doute, qu'être agréables au lecteur. En voici qui datent de 1800 à 1804. Ils sont extraits du Voyage de John TURNBULL. Il paraît, par ces nouveaux renseignemens, recueillis à des époques voisines de nous, que les habitans de Taïti et surtout ceux des îles Sandwich sont parvenus à un certain degré de civilisation, mais qu'il n'en est pas ainsi des habitans de la Nouvelle-Hollande qui, malgré le séjour des Européens parmi eux, ont conservé les mœurs, le caractère et toute l'ignorance des peuples sauvages. Seulement les Naturels de la côte orientale, que Cook reconnut en 1770 et nomma Nouvelle-Galles méridionale, se distinguent par un talent particulier à contrefaire, de la voix et du geste, tous ceux qu'ils voient ou entendent, et dignes

hôtes des déportés à Botany-Bay, se plaisent beaucoup à répéter le langage indécent des prisons de *New-Gate*. Du reste, ils ne veulent ni se loger, ni se vêtir, continuent à tresser leurs cheveux avec de la mousse, à y attacher pour ornemens des dents de requins et à se suspendre un morceau de bois aux cartilages du nez (1). Ces Insulaires sont regardés comme incapables de civilisation. On a tenté inutilement tous les moyens de les instruire et de les former aux habitudes européennes; quelques-uns mêmes qu'on y avait peu à peu disposés dès l'enfance, au moment où l'on se flattait que leur éducation allait bientôt être achevée avec fruit, délaissèrent leurs instituteurs et s'enfuirent dans les bois, où se dépouillant avec dédain des vêtemens qu'on leur avait fait porter, ils reprirent leur indépendance et le genre de vie de leurs compatriotes.

Ces Sauvages ont une manière remarquable de faire la cour aux femmes. Le jeune homme qui rencontre une jeune fille à son gré, lui déclare de le suivre. Elle refuse, il la menace; elle persiste, il la frappe. Les premiers colons

(1) Tome II, page 306.

furent trompés à ce cérémonial; en galans chevaliers, ils coururent au secours des jeunes filles, mais celles-ci les prièrent de ne pas leur ravir les douceurs d'un usage qui leur faisait grand plaisir.

C'est le mari qui fait l'office de sage-femme, et l'accouchée, dès le jour même, se livre à ses occupations ordinaires. L'enfant, dès qu'il commence à marcher, apprend à lancer la pique. Arrivé à l'âge de puberté, on lui enlève une des dents incisives, cérémonie qui le place au rang des hommes faits et après laquelle il est admis à combattre l'ennemi et à chasser le kangaroo. Quant aux jeunes filles, au lieu d'une dent, on leur enlève les deux dernières phalanges du petit doigt de la main droite, et comme ces phalanges sont jetées à la mer, l'opération a pour but de porter bonheur aux femmes lorsqu'elles pêchent.

Les îles de la Société sont toujours fécondes en approvisionnement; mais quand M. Turnbull arriva à Taïti, la guerre qui désolait de nouveau toute cette contrée, y rendait les cochons excessivement rares. Des missionnaires anglais étaient venu s'établir dans cette île, ainsi que différens artistes et surtout des criminels déportés, qui s'étaient échappés de Bota-

ny-Bay. Le jeune roi O-Too était marié à une très-jolie femme. La reine, en venant rendre visite au vaisseau, s'occupait modestement à rejeter l'eau qui entrait dans son canot. Elle était la cousine germaine de son mari, dont sa sœur avait épousé le frère, qui avait le gouvernement de Tiarraboo.

Le jeune roi, alors âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, était déjà un fort bel homme, quoiqu'il fût encore moins grand et d'une constitution moins robuste que son père; notre ancien ami O-Too, que nous continuerons de nommer *Pomourrey*, avait six pieds quatre pouces; la taille de son fils était de six pieds deux. Celui-ci, entr'autres questions qui annonçaient de l'intelligence et quelques notions élémentaires, demanda beaucoup dans quelle direction se trouvaient situées l'Angleterre, Botany-Bay, l'Espagne, l'Amérique et Owhyhée. Ce prince avait, comme son père, beaucoup de goût pour les liqueurs fortes, autrement l'*ava* de *Pretane*. Sa mère *Edeah*, qui depuis plusieurs années était séparée de son mari et vivait publiquement avec un favori, n'en était cependant pas moins respectée des Taïtiens. C'était une femme à caractère qui, libre de choisir parmi les présens européens, ne trouva

rien qui lui fût plus agréable qu'un fusil. Edeah était fort courageuse et avait beaucoup d'influence politique. La guerre dont j'ai parlé était une suite des grands projets du régent pour tout soumettre à l'autorité de son fils, et cette ambition insatiable avait attiré bien des maux sur cette famille que peu d'années auparavant le capitaine Vancouver avait trouvée dans un si grand état de prospérité. Il paraît aussi que le jeune roi avait peu respecté plusieurs usages vénérés dans le pays, ce qui avait fait prendre les armes contre lui. Le régent s'occupait en ce moment de conclure une trêve à laquelle la nécessité le forçait.

Avant d'arriver au vaisseau, Pomourrey, toujours aussi jaloux de se voir saluer par des coups de canons, se fit annoncer en réclamant les honneurs accoutumés; il demanda aussi qu'on tirât quelques salves en sa présence, et pour montrer que ses guerriers commençaient à se familiariser avec ces machines formidables, il voulut que quelques-uns d'entre eux missent le feu aux pièces. On lui fit présent d'une grosse carabine, dont la vue excita tellement la jalousie de son fils qu'il fut obligé de la lui céder pour un fusil.

Les questions de Pomourrey étaient intaris-

sables et la plupart décelaient l'ambition extrême dont il était dévoré. Tous les Sauvages en général avaient cru d'abord que la poudre à canon n'était autre chose que la graine d'une plante, mais un des révoltés du *Bounty* avait désabusé les Taïtiens, et Pomourrey ne manqua pas de s'informer au vaisseau si quelqu'un de l'équipage savait faire cette poudre; il demandait si les ingrédiens dont elle se composait se trouveraient dans son île, si l'armurier du vaisseau savait faire les fusils. Comme il s'était aussitôt, et à son ordinaire, installé dans le navire avec une de ses maîtresses, il donna un libre cours à toutes ses pensées et fit beaucoup de demandes vagues et oiseuses. Il s'informa, par exemple, si le roi d'Angleterre était d'une taille plus haute que la sienne, si ce prince était d'une physionomie gracieuse, si son costume était brillant. Il prit les mêmes renseignemens sur la reine et les dames de la cour. Il desira ensuite entendre son instrument favori: on se souvient que rien ne charmait les oreilles d'O-Too comme le son de la cornemuse, il demanda instamment cette mélodie ravissante, et en faisant cette prière, il remuait le coude en renflant ses narines, pour exprimer le genre de musique dont *Toote*, disait il,

l'avait souvent amusé. Malheureusement il ne se trouvait point dans le vaisseau d'instrument de cette sorte, on fut réduit à jouer du violon tandis que deux personnes de l'équipage dansèrent le *Fandango*. Pour expliquer la prédilection d'O-Too pour les sons de la cornemuse, il faut dire que cet instrument écossais a beaucoup d'analogie avec la flûte de Taïti.

Edeah et son favori s'enivrèrent aussi avec l'*ava* de *Pretane* ou les liqueurs fortes, et l'ivresse produisit sur chacun de ces deux personnages un effet absolument opposé. L'amant était devenu furieux, la reine mère montrait une douceur qui tenait de l'imbécillité : comme elle n'opposait que des larmes à toutes les menaces de son favori, il se mit en tête de la tuer ; et sans doute il allait suivre cette étrange idée si les Anglais ne se fussent saisis de lui, à la sollicitation de Pomourrey qui survénu en cet instant de désordre, les pria de sauver cette femme qu'il avait aimée.

Plusieurs Taïtiens voulurent suivre le bâtiment aux îles Sandwich, d'autant plus que de là il devait revenir au Matavaï ; leur curiosité était piquée par les grands récits qu'ils avaient entendu faire des habitans de ces îles, et ce n'était pas sans raison, car ceux-ci l'empor-

taient de beaucoup sur les premiers en industrie et en activité. Cette contrée se trouvait parvenue, depuis le seul départ du capitaine Vancouver, à un degré de richesse et de prospérité difficile à croire. Il est vrai que l'ambitieux Tamaha-Maah suivait son premier dessein d'envahir les îles voisines, mais l'intelligence qu'il montrait dans la réforme et l'amélioration du gouvernement, annonçaient un prince fait pour marcher à grands pas vers les avantages de la civilisation. Son palais était bâti en briques et à l'euro péenne, les croisées en étaient garnies de verres. Déjà l'exemple gagnait ses sujets, qui d'ailleurs faisaient de très-grands progrès dans les arts mécaniques. Tout présageait qu'avant peu d'années ce peuple aurait une marine considérable. Le roi, grand guerrier, profond politique, s'entendait aussi fort bien aux détails du commerce. Il connaissait parfaitement les divers poids et les diverses mesures. Le capitaine Vancouver lui avait vu construire son premier bâtiment : à l'arrivée de M. Turnbull, il avait plus de vingt vaisseaux du port de vingt-cinq à cinquante tonneaux, la plupart doublés en cuivre. Il ne lui

manquait plus que des munitions navales. Ses plus gros bâtimens étaient armés de petits canons et formaient ses vaisseaux de guerre. Déjà ce peuple allait trafiquer sur la côte nord-ouest de l'Amérique et avait formé le projet d'ouvrir un commerce avec la Chine. La langue anglaise avait fait beaucoup de progrès dans ces îles , où la mémoire de Cook était en grande vénération , et sa fin déplorable l'objet constant du deuil public.

Tamaha-Maah avait su aussi ajouter à l'éclat de son rang et de son autorité : il avait ses gardes du corps , faisant un service régulier auprès de sa personne , et soumis à une discipline sévère. Ceux - ci avaient pour uniforme une redingotte bleue à revers jaunes. Plusieurs postes étaient occupés par des sentinelles qui , selon l'usage , s'avertissaient réciproquement de demi - heure en demi-heure. Tamaha-Maah , homme de génie , avait tiré parti des instructions de plusieurs Européens qui s'étaient fixés dans cette contrée. Le chef d'Atooi lui-même , voulant se donner une compagnie , venait de déployer une sorte de dignité royale assez remarquable chez des princes encore presque barbares. Comme les femmes de Taïti sont beaucoup

plus belles que celles des îles Sandwich, il avait envoyé au jeune roi O-Too un ambassadeur chargé de lui demander une des plus jolies filles, parmi les princesses de sa famille, pour partager sa couche et son trône. Malheureusement le fils de Pomourrey, qui avait fait beaucoup moins de progrès dans la science de l'étiquette et des devoirs respectifs entre souverains civilisés, loin de répondre en roi au noble desir du monarque étranger, ne s'occupa que de séduire l'habitant de ces îles renommées, pour le porter à se fixer parmi ses sujets; celui-ci n'obtenant pas l'objet de son message, et n'osant peut-être retourner vers son roi, consentit à s'expatrier auprès d'O-Too. Les Anglais, qui savaient ce qui s'était passé à Taïti, trouvèrent le prince d'Atooi rempli d'une douce espérance, et ne cessant de se morfondre à attendre le retour de son ambassadeur et l'arrivée de la jeune princesse.

L'auteur de cette relation pense avec assez de raison que les missionnaires eussent beaucoup mieux fait de se fixer aux îles Sandwich où la protection de Tamaha-Maah n'eût pas manqué de les seconder dans leurs vues libérales et eût ainsi assuré le succès des travaux de leur ministère. O-Too montrait peu

d'empressement à s'instruire et semblait ne pas sentir les avantages que procurent les connaissances humaines. Il ne réfléchissait pas même combien l'art de fixer et pouvoir communiquer ses pensées par l'écriture lui deviendrait utile dans les soins de son gouvernement : s'il demandait des plumes , de l'encre et du papier , ce n'était que pour faire des barbouillages comme un enfant. Il avait cependant toujours quelque billet à écrire aux capitaines des vaisseaux , mais il priait un Européen d'être son secrétaire , et ces missives importantes avaient la plupart du tems pour objet de demander de l'*ava* de *Pretane* , c'est-à-dire , des liqueurs fortes.

Il y a loin , sans doute , de ces dispositions à l'aptitude et aux succès de Tamaha-Maah , qui non-seulement parlait et écrivait la langue anglaise , mais la faisait enseigner publiquement dans ses états. Les Taïtiens n'étaient pas plus séduits par les arts que par les sciences. Leurs habitations n'étaient toujours , comme autrefois , que des hangars couverts de feuilles de palmier et dont l'intérieur était sans séparations , de manière qu'en entrant on voyait toute la maison. De l'herbe répandue à terre à deux ou trois pouces d'épaisseur , formait le parquet.

Tout l'ameublement consistait encore en cinq ou six escabeaux de bois , un mortier ou pilon pour l'*ava* , quelques gourdes , quelques coquilles de noix de cocos , et un petit nombre d'autres ustensiles pareils. Un vieux canot leur servait de lit , un des escabeaux servait d'oreiller. La maison d'Edeah passait pour somptueusement meublée , parce que cette princesse s'était formé un lit de deux coffres que des navigateurs lui avaient donnés. Telle était encore la situation des Taïtiens , sans qu'ils se hâtassent de l'améliorer , et quoiqu'instruits bien avant les habitans des îles Sandwich , par l'arrivée des Européens , qu'il était possible de se procurer beaucoup plus de douceurs dans la vie domestique.

Cette comparaison , entre les deux peuples , prouve éminemment , sans doute , combien un chef , homme de génie , peut avoir d'influence sur le bonheur de la nation qu'il gouverne. O-Too , qui en si peu d'années est resté , pour l'intelligence et le talent de régner , à une distance si considérable de Tamaha-Maah , n'était cependant point né sans d'heureuses dispositions , mais les courtisans l'avaient corrompu. Il faut considérer aussi la différence frappante qui existe entre le caractère des deux nations.

Il est certain que le régent s'était sincèrement occupé, lorsqu'il était roi, d'introduire dans son île la connaissance des arts européens, mais je doute que le roi des îles Sandwich, lui-même, eût exécuté à Taïti ce qu'il avait fait à Owhyhée et dans les îles de sa dépendance. Là il trouvait un peuple actif, entreprenant, courageux, laborieux, guerrier, jaloux de s'instruire et de s'agrandir; les Taïtiens n'étaient rien moins que tout cela. Ennemis de toute fatigue, une douce indolence leur paraissait préférable à tous les biens, à tous les avantages qu'ils eussent pu se procurer. Ils n'étaient nullement portés pour les armes; sans l'ambition de quelques-uns de leurs chefs, toutes les tribus voisines eussent toujours vécu entr'elles dans une paix inaltérable. Comment ces bons Insulaires eussent-ils cherché les combats, ils semblaient n'être nés que pour les douces émotions: leur âme aimante ne respirait que le plaisir, ils ne connaissaient que le bonheur d'aimer, ils n'avaient d'autres passions que celle de plaire. Leurs jours voluptueux s'écoulaient au sein de l'amour et de l'amitié. Mollement étendus sur leurs nattes ou à l'ombre de leurs bocages épais, ils passaient tout leur tems à converser, à chanter ou à jouer de la

flûte; la famille royale elle-même n'avait presque point d'autre occupation du matin au soir.

On dirait même que la nature n'avait pas voulu rendre leurs organes susceptibles de se plier aux inflexions d'un idiôme étranger. Le lecteur a vu dans les premiers Voyages (1) comme ils estropiaient tous les noms anglais: ils ne les prononçaient pas mieux en 1791; ils appelèrent le capitaine Vancouver, *taptain Bantouba*, comme ils avaient dit *taptain Tootte* pour capitaine Cook; d'*amiral royal*, ils faisaient *rammirel*. La langue française leur avait présenté les mêmes difficultés; les sons doux et harmonieux du midi de l'Europe leur eussent sans doute convenu davantage, comme leurs mœurs semblaient avoir aussi plus d'analogie avec celles de ces contrées qu'avec les nôtres et celles du nord de la France. On a vu pourtant que pour *Pèdre* ils disaient *Oeredede*, et qu'ils transformaient *Lima* en *Rema*.

La vie molle et oisive de ces Insulaires semble autorisée par l'extrême fertilité de leur ter-

(1) Tome II, pages 15 et 16; et tome III, pages 157 et 158.

ritoire et les inépuisables provisions de toute espèce dont ils sont gratuitement entourés. Les poissons estimés sont très-communs sur cette côte et l'île abonde en fruits, en végétaux, comme en porcs et en volailles. Le fruit à pain est surtout comme un bienfait particulier accordé par la providence à toutes les peuplades répandues sur cet Océan. L'*oura*, ou fruit à pain, qui n'a pas, je crois, été décrit dans cette collection, croît sur un arbre assez semblable à un chêne de médiocre grandeur; ses feuilles ressemblent à celles du figuier, et le fruit s'attache à toutes les branches, comme les pommes. Sa grosseur et sa forme sont celles d'un melon; parvenu à sa maturité il reste vert, et ne se mange point cru; son intérieur a la couleur, la consistance et le goût de la mie de pain blanc. Le bois de cet arbre inestimable s'emploie pour charpente et donne une gomme qui tient lieu de goudron.

Aussi les Naturels de Taïti, appréciateurs enthousiastes des productions de leur île, la regardaient-ils comme un pays avec lequel aucun autre ne pouvait rivaliser. Ils convenaient que les Européens avaient sur eux quelques avantages sous le rapport des arts; ils concluaient, des récits merveilleux de ceux de leurs

compatriotes qui avaient visité la Grande-Bretagne ou quelque peuple civilisé, que la patrie des Anglais pouvait être un fort beau pays puisqu'on y voyait beaucoup d'instrumens en fer, mais ils pensaient en même tems que ce devait être un terrain fort pauvre, puisqu'il ne produisait ni cocos, ni fruit à pain, et que les vaisseaux venaient leur en demander, ainsi que des cochons et des volailles. Leur raisonnement ne s'étendait pas au-delà de ce point. Le zèle des missionnaires ne pouvait obtenir de grands succès avec des néophytes ainsi organisés, et l'on peut dire même que l'intelligence bornée de ces Insulaires est incapable de s'élever à la hauteur des vérités sublimes qu'ils cherchaient à leur enseigner. Lorsque ces ecclésiastiques avaient prêché, le roi lui-même demandait froidement si tout ce qu'ils avaient avancé était vrai. Lorsqu'on lui disait que *Jehova* habitait dans les cieux, il répondait qu'il n'en pouvait rien croire. Edeah, qui passait pour la femme la plus spirituelle de l'île et qui avait en effet le plus d'esprit et de jugement, affectait, en écoutant, un sourire dédaigneux, et quelques-uns objectaient sérieusement que si Dieu était au ciel, on l'y apercevrait comme on y voit le soleil et la lune. La

seule chose que la religion chrétienne eût gagnée sur eux, c'est qu'ils observaient le dimanche, qu'ils appelaient *mahanate Eatooa*, le jour de Dieu.

Ce n'est pas qu'il ne faille prendre les plus grands ménagemens pour éclairer ces imaginations naturellement faibles et capables de passer tout-à-coup de l'incrédulité la plus obstinée aux ridicules terreurs de la superstition. Le capitaine GRANT, qui visita en 1801 la Nouvelle-Galles méridionale dont les Indigènes sont d'un courage beaucoup plus déterminé que les Taïtiens, raconte que dans une de ses excursions dans l'intérieur du pays, ayant été obligé de coucher dans la cabane d'un Naturel, un soldat, qui l'accompagnait, eut soif dans la nuit et appela son hôte qui dormait auprès de lui, le priant de lui apporter de l'eau. Je ne le puis, répondit celui-ci; je suis *murrey-jarrin* (peureux). — Eh! de quoi avez-vous peur? lui demanda le soldat. — Oh! dit l'Indien, j'ai peur du *bogle*: c'est-à-dire du diable, qu'apparemment on lui avait représenté avec ses cornes, ses longs ergots, et capable de l'emporter au bout de sa fourche.

Un tableau pareil eût produit une impression d'autant plus dangereuse sur l'esprit des Tai-

tiens , qu'il s'accorde beaucoup avec les idées bizarres qu'ils se formaient de leurs divinités , dont ils avaient une peur épouvantable et qui ne devaient jamais inspirer que la crainte. Leur théologie rejetait une doctrine basée sur la raison et la justice. Selon eux , un être surnaturel ne pouvait être bon , ils ne connaissaient que des génies malfaisans ; le bien arrivait lorsque les prières et les sacrifices désarmaient le courroux des êtres puissans qui causaient le mal. D'après cet étrange système ils donnaient à leurs idoles des figures hideuses ; ils auraient certainement pris le diable pour la divinité. Il ne s'agissait donc point d'aimer ces dieux , mais seulement de les calmer lorsqu'ils étaient en colère , ce qui se manifestait lorsqu'on éprouvait ou redoutait quelque malheur , ou lorsqu'on avait quelque maladie. On ne savait alors quels moyens imaginer pour apaiser ces terribles *Eatoos* ; plusieurs fois Pomourrey accourut aux vaisseaux , priant qu'on tirât des coups de canons pour repousser des maux qui le menaçaient.

L'imagination faible de ce peuple se décèle dans ses croyances populaires. Tous ajoutaient aveuglément foi aux songes , et il ne leur arrivait jamais rien qu'ils ne prétendissent l'avoir rêvé. Un vaisseau touchait-il leur côte , ils en

avaient été avertis plusieurs jours auparavant. Pomourrey, lui-même, assurait aux missionnaires qu'un songe lui avait annoncé leur arrivée. Quelques jours avant la venue du premier vaisseau qui avait abordé dans l'île, un songe avait également montré aux anciens du pays un canot d'une grandeur extraordinaire. C'est peu de la prescience des événemens, ils croyaient aussi à certains secrets magiques qui faisaient découvrir les choses les plus secrètes. Si quelque chose avait été volé, on allait consulter le devin, et celui-ci montrait la figure du voleur dans une calebasse. Les chefs et les prêtres, tirant parti de tant d'ignorance et de crédulité, avaient toujours à leurs ordres un génie prêt à les seconder et qui les rendait extrêmement redoutables.

Au moins, si la faiblesse de leurs facultés intellectuelles leur dérobaient encore le flambeau des connaissances humaines et de la vérité, vraiment bons et hospitaliers, ces Insulaires montraient beaucoup d'estime, et même une sorte de vénération pour leurs vertueux instituteurs. D'autres missionnaires qu'avaient été s'établir aux îles des Amis, et aux Marquisés y avaient trouvé un peuple bien moins traitable ; quelques-uns y avaient perdu la vie, et les

autres n'avaient échappé au même sort qu'en prenant la fuite. Ceux de Taïti s'étaient bâti une espèce de forteresse, devant laquelle ils avaient placé les canons d'un vaisseau qui avait fait naufrage sur la côte ; là , ils s'étaient munis de toutes sortes de provisions, de manière qu'ils étaient en état de soutenir un long siège. Dans les premiers tems , les Naturels les visitèrent en foule , parce qu'ils comptaient que ceux qui auraient bien écouté, seraient récompensés par des présens , mais ils surent bientôt dire qu'on leur donnait des paroles et non des outils de fer ; ils cessèrent alors la plupart de se rendre aux exhortations ; cependant les ecclésiastiques, loin d'éprouver jamais aucune violence de leur part , n'eurent pas même à se plaindre de la plus légère offense.

Heureux peut-être encore ce peuple, dans son indolence paisible , dans les chimères qui charmaient son oisiveté , s'il n'y eût joint des usages barbares , des coutumes atroces , qu'on est fort étonné de rencontrer chez une nation douce et sensible. Le capitaine Cook a parlé de l'usage des sacrifices humains (1) demandés solennellement par les prêtres , et de l'infau-

(1) Tome V , pages 252—260.

ticide, introduit par la société infâme des Arrecoys (1). La superstition inspirait encore aux Taïtiens un sentiment affreux qui n'est peut-être pas moins révoltant, c'est le mépris de la vieillesse. L'autorité paternelle était nulle à Taïti. Un père, à la naissance de son fils, était censé remplacé par un être supérieur. Ce préjugé bizarre exposait les jours du père, qui pouvait être alors une victime agréable à offrir aux dieux. Croira-t-on que, sur ce point, le jeune O-Too avait pu se laisser persuader par le grand-prêtre : heureusement Pomourrey fut averti à tems de ce qui se projetait; secondé par Edeah, il déjoua le complot en ordonnant que le grand-prêtre fût aussitôt mis à mort, et l'ordre fut exécuté. Pomourrey était fort aimé du peuple; il en était même regardé comme le plus grand homme de génie qui eût existé. Cette exagération était digne des Taïtiens, mais Pomourrey était certainement un des princes non civilisés dont les talens et les qualités personnelles avaient fait le plus d'honneur à son pays. C'était pour les missionnaires un protecteur zélé; c'est sur ses soins que se fondait principalement leur sécurité, et malheu-

(1) Tome II, page 96; et tome IV, pages 41 et 46.

reusement ils devaient avoir bientôt à déplorer la perte de cet ami, qui leur fut enlevé subitement par une attaque d'apoplexie. Dans le doute qu'il eût cessé d'exister, on était accouru au vaisseau chercher le chirurgien, et les Anglais s'étaient vus dans la triste nécessité de lui recommander de n'employer aucun remède : si la guérison ne s'en fût pas suivie, on n'eût pas manqué d'attribuer la mort du régent à quelque maléfice de leur part, et les missionnaires eussent eu à redouter la fureur du peuple ; déjà les Taïtiens, qui, par un excès de vénération, mettaient ces ecclésiastiques au nombre des êtres surnaturels, êtres qui, selon eux, sont toujours malfaisans, par une conséquence de ce triste préjugé, s'étaient persuadés que leurs prières avaient la vertu d'ôter la vie, et leur avaient attribué la mort d'un de leurs chefs. Le faible O-Too restait environné d'ennemis puissans. Edeah seule pouvait contenir encore les factions prêtes à renverser le trône de son fils. Les instances de cette princesse firent consentir les missionnaires à ne point quitter l'île. Mais cette famille qui, peu d'années auparavant, semblait devoir jouir d'un si glorieux destin, n'offrait

plus qu'un simulacre de son ancienne prospérité. Le lecteur, qui aime cette contrée, doit faire la triste remarque que la nation des Taïtiens perdait, en raison de ce que celle des îles Sandwich avait gagné; plusieurs signes funestes paraissaient même en présager la ruine totale. M. Turnbull observa que la population y diminuait avec une rapidité effrayante; on y comptait à peine alors cinq mille habitans; le capitaine Cook en avait trouvé deux cent mille. Cette mortalité doit être attribuée à différentes épidémies et aux maladies vénériennes, mais surtout encore aux idées religieuses de ces Indiens. Comme les maladies leur semblaient un châtement envoyé directement par leurs dieux, la plupart pensaient qu'il y aurait de l'impiété à essayer de se guérir. Ils rejetaient donc toute espèce de secours, continuaient de se lancer à tout moment à la nage et de se coucher indifféremment où ils se trouvaient: la plupart du tems sur un terrain humide, par la seule raison de s'épargner quelques pas de plus pour trouver une place plus saine. Ils mouraient par milliers, et tous sans se plaindre, parce que, selon eux, l'*Eatooa* avait ordonné leur mort.

Ainsi donc cette peuplade , dont les-erreurs lui furent communes avec tous les Insulaires de cet Océan , sans que ceux-ci eussent toutes ses qualités aimables ; cette nation sensible , généreuse , carressante et hospitalière , n'aura donc fait que se montrer aux Européens et disparaîtra comme les objets chimériques qu'un songe aurait enfantés. Le navigateur rencontrera sur les flots la marine active et commerçante des fiers Indigènes des îles Sandwich , et s'arrêtant devant les plaines solitaires de Taïti , s'il se rappelle la douceur , l'ingénuité , l'âme aimante de ces bons Indiens qui furent les amis de Bougainville et de Cook , s'il se retrace ces canots innombrables qui se détachaient de la côte à la vue des étrangers , tandis qu'une multitude de Naturels caressans , déjà remplissait les ponts , les entreponts , et qu'un essaim charmant de Naiades nouvelles s'empressant autour des vaisseaux , se jouait mollement sur les ondes : il croira que d'agréables fictions embellirent cette contrée fertile et délicieuse , et les premiers habitans de Taïti passeront pour fabuleux , comme ceux dont une riante imagination peupla Cythère et l'île de Calypso.

M. Turnbull fut de retour en Angleterre et en 1804, après une navigation de quatre ans trente-un jours. Son voyage avait eu pour objet des spéculations de commerce sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XVI. Suite de la reconnaissance de la côte d'Amérique.—Différens caps.—Rivière de Cook.— Lettre russe. Conjectures qu'elle fait naître.— Arrivée à Oonalashka. — Entrevue avec les Naturels.— Seconde lettre russe.— Baie de Bristol. — Bas fonds.— Mort de M. Anderson.—Cap du prince de Galles.—Relâche sur la côte d'Asie. *Page 1.*

CHAPITRE XVII. Entrevue avec les Tschutskys, sur la côte d'Asie. Description du pays et des habitans. — Retour à la côte d'Amérique. — Iles de glace. — Point où les vaisseaux ne peuvent plus avancer.— Départ du cap Nord et retour le long de la côte d'Asie. — Différentes positions reconnues. — Plan d'opérations. — Nouvelle relâche à Oonalashka. *Page 24.*

CHAPITRE XVIII. Entrevue avec les Naturels d'Oonalashka.—Visites de plusieurs négocians russes. — Dîner du chef de l'île. — Vocabulaire. — Suite du retour vers le sud. — Découverte de *Mowée*, l'une des îles Sandwich. — Relâche à Owhyhée, dans la baie de Karakakooa. — Joie des Naturels à l'aspect des vaisseaux. — Description d'un Moraï. — Cérémonie singulière dont le capitaine Cook est l'objet. *Page 43.*

CHAPITRE XIX. Suite de la relâche à Owhyhée.

— Effet du taboo. — Communauté des prêtres — Arrivée de Terreeoboo, roi de l'île. — Hospitalité des habitans. — Combats à coups de poings. — Mort d'un matelot. Ses funérailles au Moraï. — Inquiétude du roi et des chefs sur l'époque du départ des Anglais. — Présens magnifiques. — Les vaisseaux quittent l'île. — Ils sont forcés d'y revenir. Page 77.

CHAPITRE XX. Dispositions différentes des Naturels d'Owhyhée.

— Vol commis à bord de la *Découverte*. — La pinasse est attaquée. — Vol d'une chaloupe. — Mesures prises pour la recouvrer. — Le capitaine Cook va trouver le roi et veut l'emmenner à bord. — Opposition des chefs. — Accablement de Terreeoboo. — Emeute. Appareil de combat. Plusieurs hostilités. — Mort du capitaine Cook. — Esquisse de sa vie. Page 100.

CHAPITRE XXI. Evénemens qui suivent la mort du capitaine Cook.

— Trait de courage du lieutenant des soldats de marine. — Attaque de l'observatoire. — Intrépidité d'un Insulaire. — On réclame le corps du capitaine Cook. — Conduite insidieuse. Bravades des Naturels. — Le village de Kakooa incendié. — On rapporte les restes du capitaine Cook. — Départ d'Owhyhée. Page 119.

CHAPITRE XXII. Route le long de la côte de Ranai

et de Morotoi. — Arrivée à Atooi, et relâche dans la baie de Wymoa. — Reproches des Insulaires. — Position critique des détachemens qui vont remplir les futailles et faire des échanges. — Dissensions civiles que les chèvres laissées par le capitaine Cook ont occasionnées — Départ des îles Sandwich. — Description générale. Site. Climat. Productions.

Page 148.

CHAPITRE XXIII. Suite de la description générale des îles Sandwich. — Caractère, vêtemens, parures, habitations, amusemens. — Gouvernement. Famille royale. Pouvoir des chefs. Religion. Idoles. Sacrifices humains. Usage de s'arracher les dents. Idées sur une autre vie. Mariages. Trait de jalousie. Funérailles.

Page 173.

CHAPITRE XXIV. Départ d'Oneeheow. — Route vers la baie d'Awatska. Ville de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Voyage en traîneaux. — Arrivée à Bolcheretsk, un des chefs-lieux du Kamstchatka. — Hospitalité du major Behm.

Page 205.

CHAPITRE XXV. Description de Bolcheretsk. — Présens du major Behm. — Danses russes et kamtschadales. — Retour au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Trait de reconnaissance de la part des matelots. — Nouvelles tentatives pour la découverte d'un passage au nord.

Page 208.

CHAPITRE XXVI. Inutilité des tentatives pour trouver un passage au nord. — Situation alarmante de la *Découverte*. — Retour par le détroit de Behring. — Mort du capitaine Clarke. Nouvelle Relâche au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Détails sur un gentilhomme russe exilé au Kamtschatka. — Chasse aux ours — Description générale du pays.

Page 248.

CHAPITRE XXVII. Plan d'opérations pour la suite du voyage. — Vue de la côte du Japon. — Pilotes chinois. — Arrivée à Macao. — Voyage à Canton. Quelques détails sur cette ville. Retour à Macao. — Les équipages veulent retourner au Nord. — Désertion de deux matelots.

Page 277.

386 TABLE DES CHAPITRES.

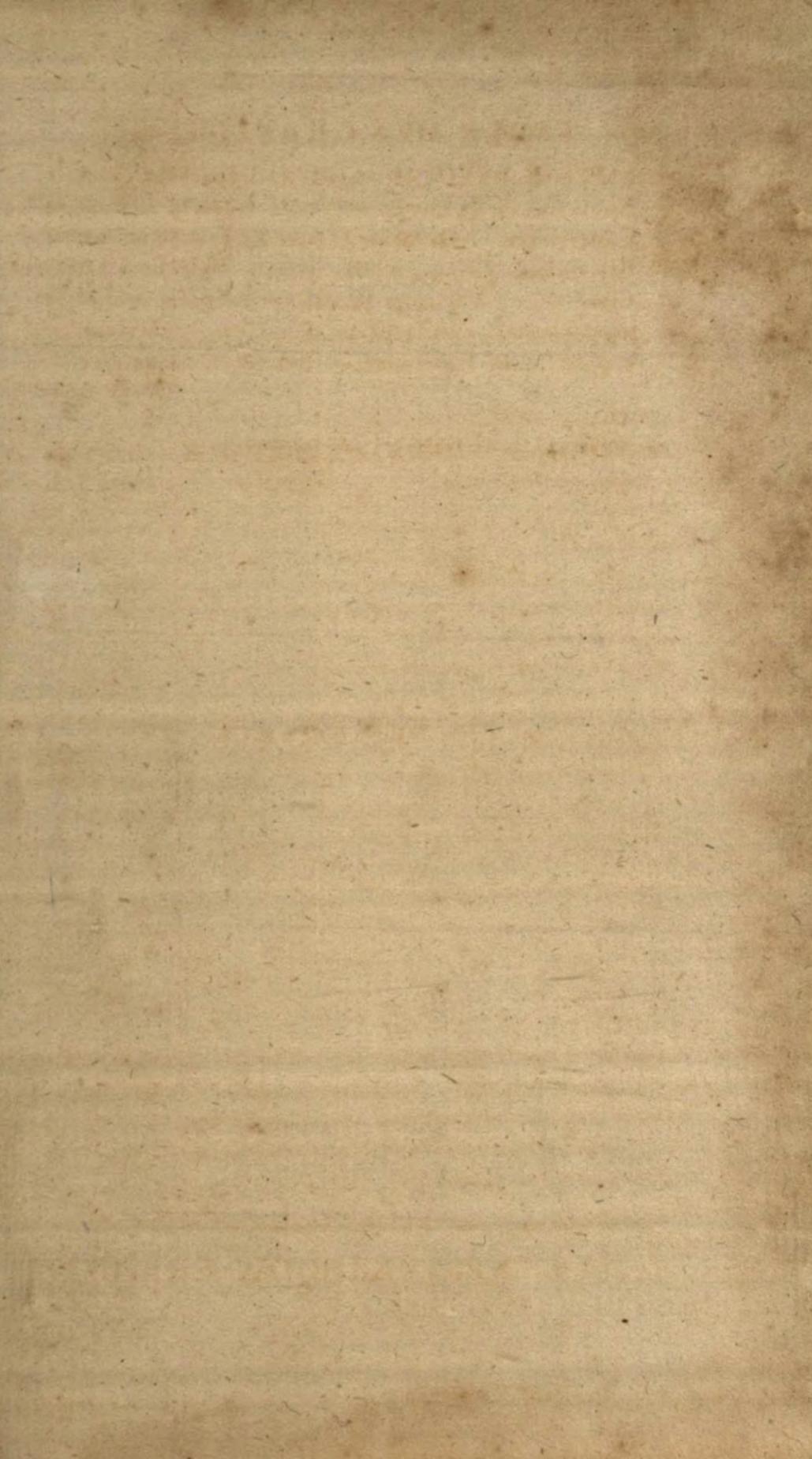
CHAPITRE XXVIII ET DERNIER. Départ de Typa. —
Nouvelles de la guerre survenue entre la France et
l'Angleterre. — Ordre de la cour de France en faveur
des vaisseaux du capitaine Cook. — Relâche à Pulo-
Condore. -- Voyage à la ville principale. — Lettre
mystérieuse. — Visite d'un mandarin. — Arrivée au
cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre.
Page 298.

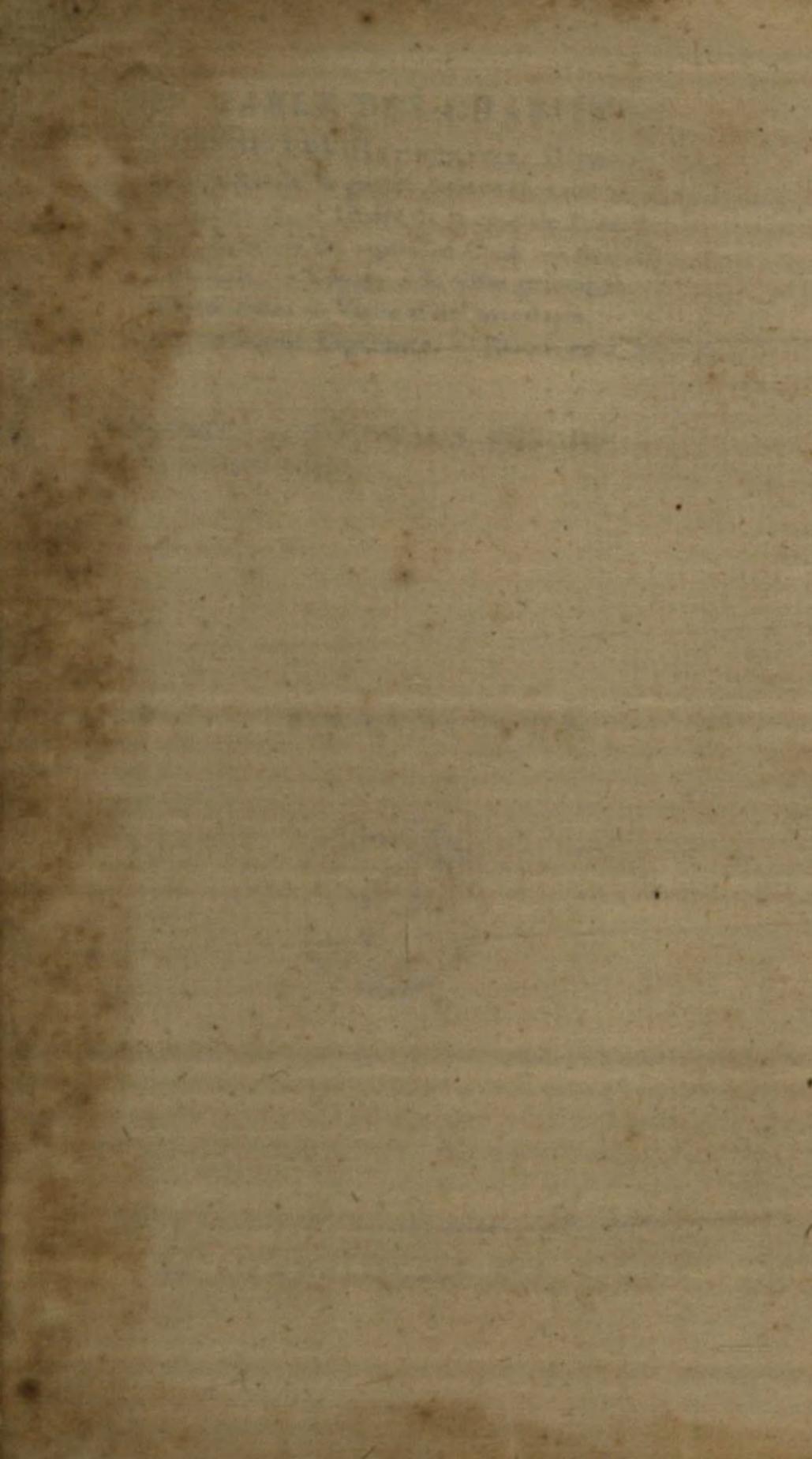
NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS extraits de
différens Voyages, *Page 315.*

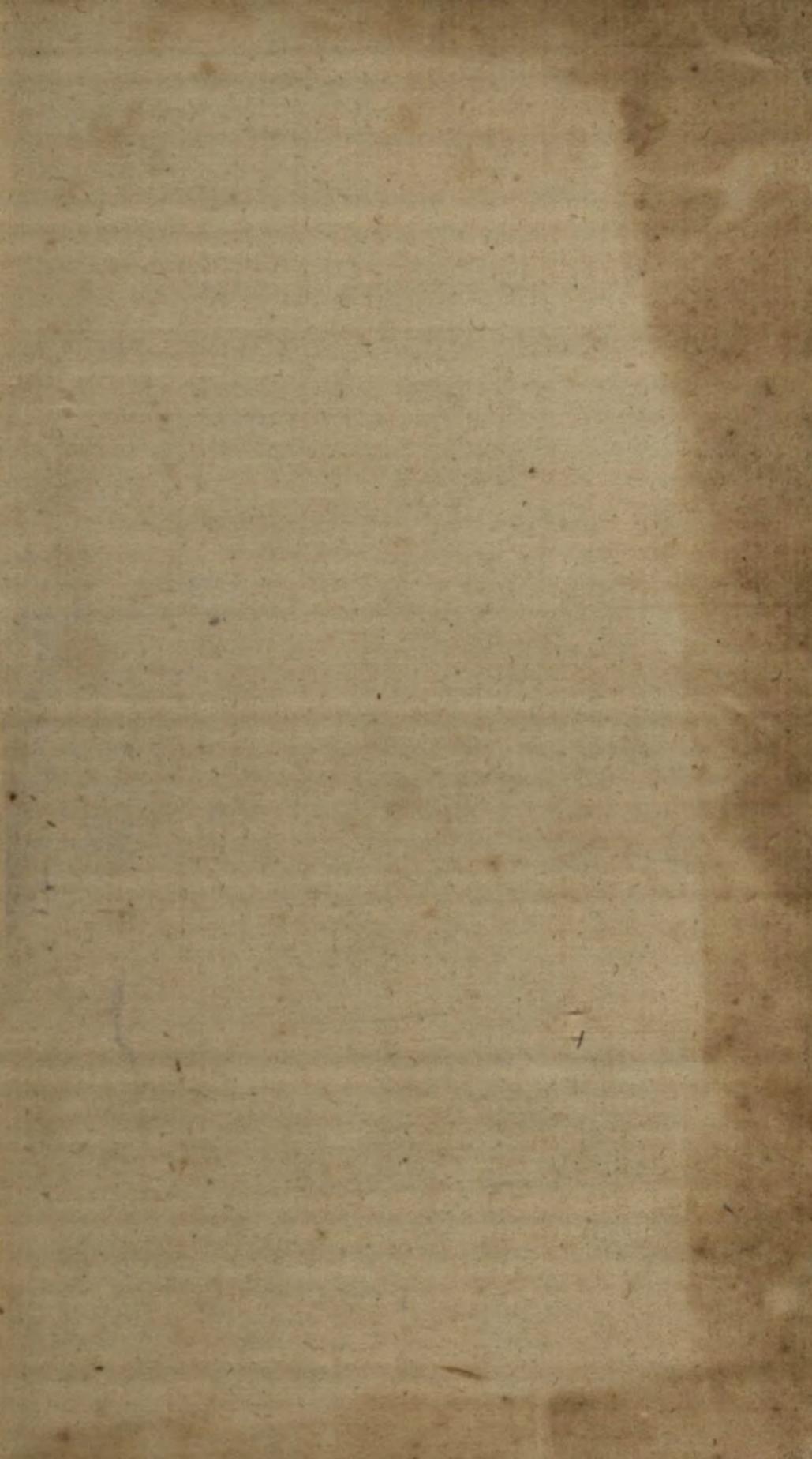
FIN DE LA TABLE.

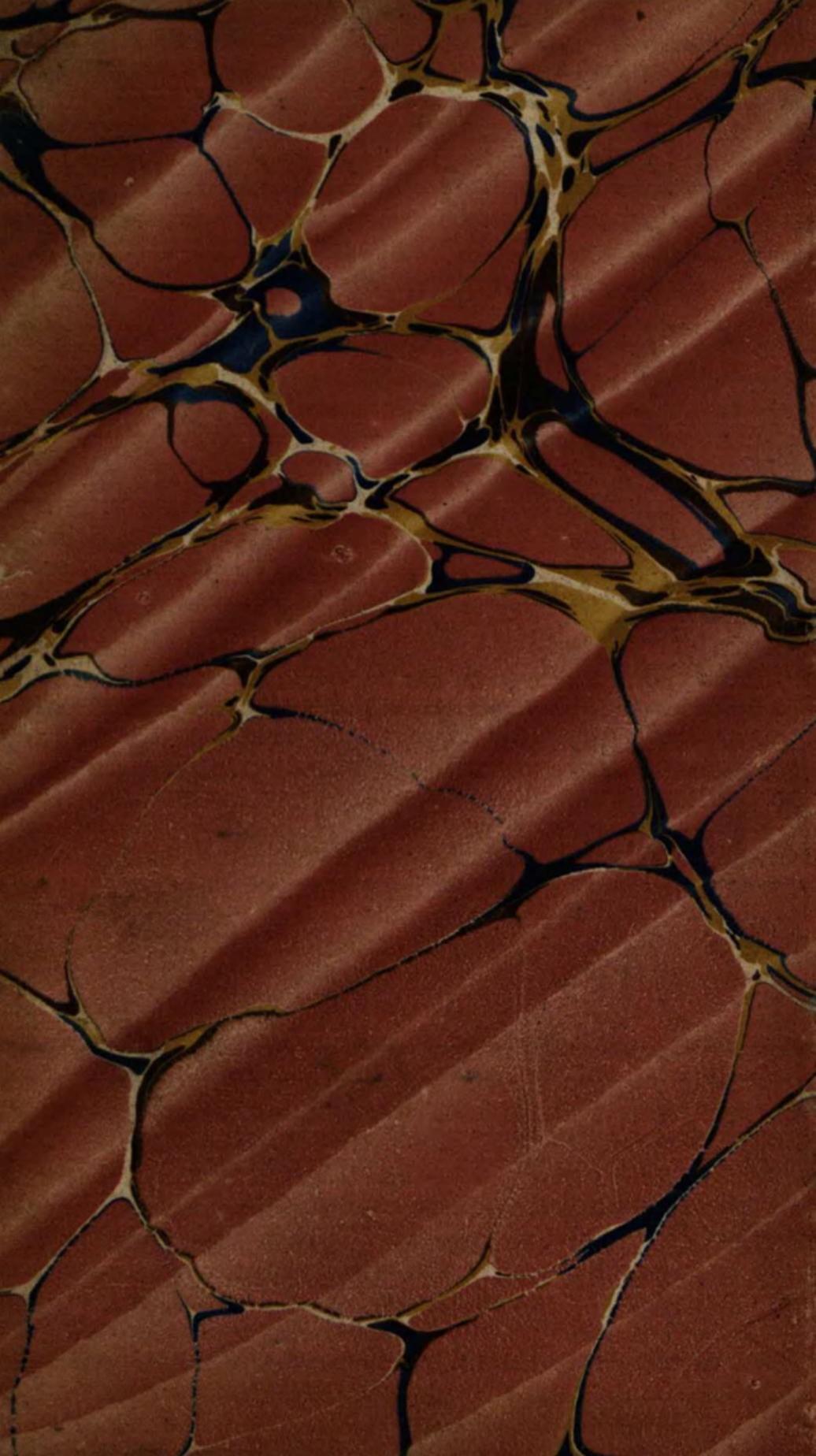


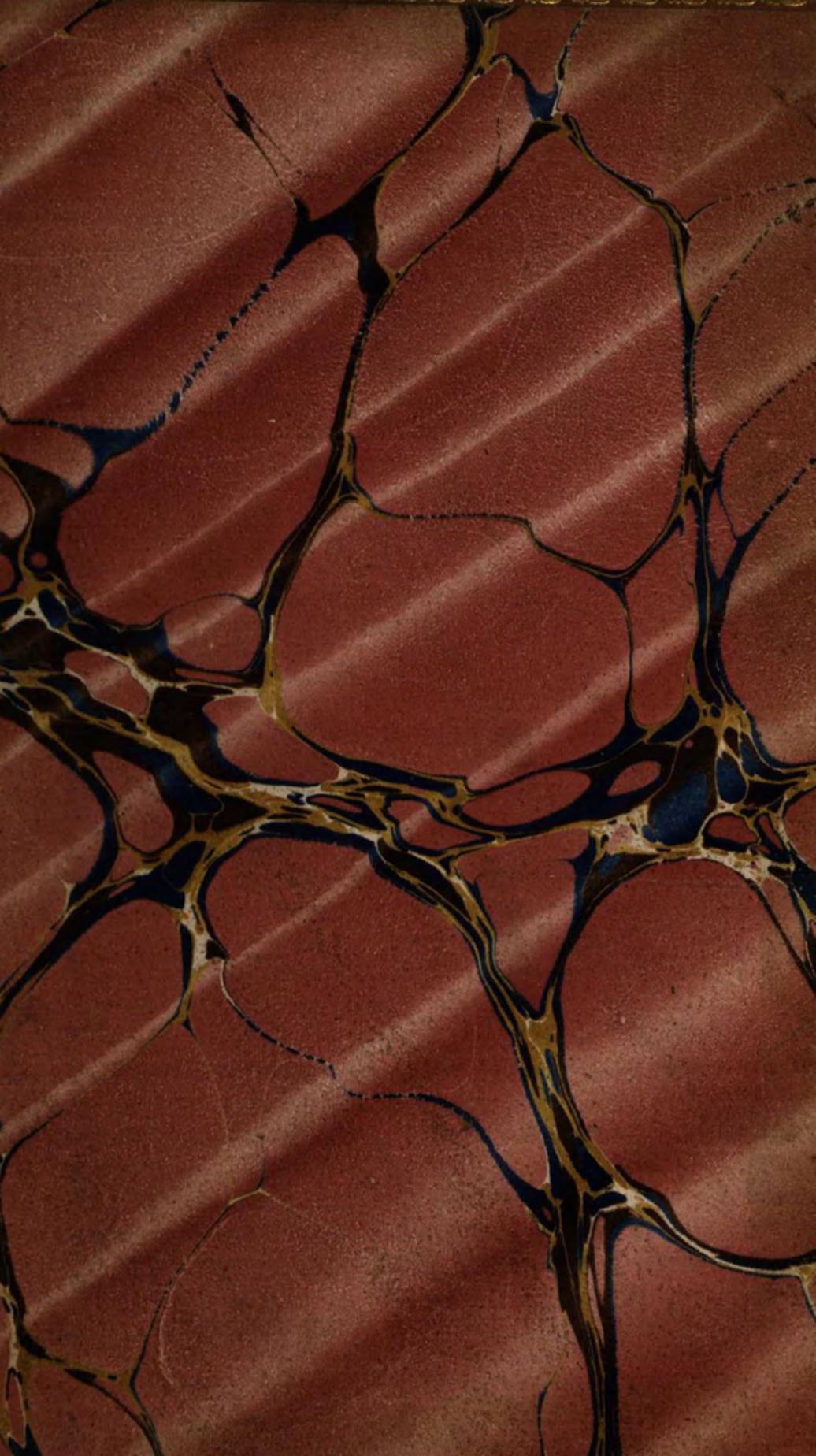
DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.











10660

[6]